This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

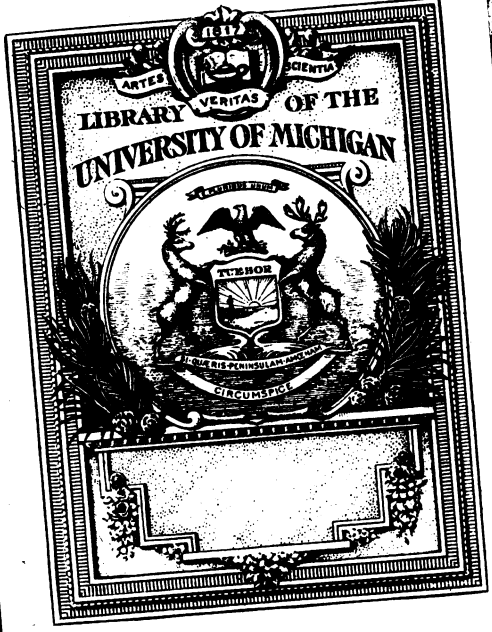
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 497855


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES VICISSITUDES DE LA FORTUNE.

TOME PREMIER.

848
R86525vi
v. 1

Rousselot de Surgy, Jacques Philibert

LES VICISSITUDES DE LA FORTUNE, OU COURS DE MORALE MISE EN ACTION.

Pour servir à l'Histoire de l'Humanité.

Ouvrage orné de figures en Taille-douce.

Miseris jucurrere disco.
Virgile.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
& se trouve à Paris,
Chez { DELALAIN, Libraire, rue Saint Jacques.
LEJAY, Libraire, même rue, au-dessus de celle des Mathurins.

M. DCC. LXIX.

AVERTISSEMENT.

Tous les jours un Romancier ſe creuſe la tête pour fabriquer un tiſſu d'avantures merveilleuſes, dont le Héros créé par une imagination ſublime, ou extravagante, eſt preſque toujours au-deſſus de l'humanité, ou au-deſſous de la raiſon; auſſi l'intérêt qu'inſpirent ces perſonnages fictifs, n'eſt pas différent de celui qu'on prend à la repréſentation d'une Tragédie. „ Quelqu'en-

„ traîné que l'on ſoit, comme
„ dit Fontenelle, & comme
„ le ſent tout le monde, par
„ la force du Spectacle; quel-
„ que empire que l'imagina-
„ tion & les ſens prennent ſur
„ la raiſon, il reſte toujours
„ au fondde l'eſprit, je ne ſçais
„ quelle idée de la fauſſeté de
„ ce que l'on voit.

Dans un Roman, l'Auteur qui ne ſe propoſe que d'amuſer, croit avoir rempli ſon objet, lorſque malgré les contrariétés d'une famille, lorſqu'à travers les orages des paſ-

ſſions & mille petites difficultés qu'il ſçait éluder ou vaincre, il conduit l'enfant de ſon imagination à un état de félicité ou d'infortune, qui eſt la récompenſe de ſes vertus, ou la punition de ſes vices; mais quelques efforts qu'il faſſe, quelques précautions qu'il prenne, on apperçoit toujours entre les mains de l'Écrivain, le fil qui fait mouvoir tous ſes Acteurs. Heureux encore, s'il n'allume pas dans de jeunes cœurs naturellement diſpoſés à la ten-

dreſſe, le feu d'une paſſion attrayante qui, préſentée ſous des formes plus ſéduiſantes que terribles, amollit l'ame & la pénétre de deſirs au lieu de la prémunir contre les dangers de l'amour ; dès-lors elle ſe reſſerre à l'approche de tout ſentiment étranger aux impreſſions qu'elle a reçues. La commiſération, l'attendriſſement, & toutes ces douces émotions, qui menent à la vertu ſans qu'il en coûte d'efforts, ne peuvent avoir accès dans un cœur plein d'un ſen-

timent qui exclud d'ordinaire tous les autres.

C'eſt dans la vue d'exciter de plus nobles ſentimens; la compaſſion, la généroſité, la bienfaiſance qui ſont la vie de l'ame, & l'attachent à l'humanité, que l'on a formé le plan de ce recueil d'Avantures & d'Hiſtoires morales. Il offre une galerie de tableaux touchants & dignes des regards du Sage. C'eſt le ſpectacle de l'homme malheureux par les caprices du ſort, par l'injuſtice de ſes ſemblables, ou par l'égarement de ſa raiſon.

Tantôt, c'eſt un Voyageur iſolé dans des contrées inconnues, ou jetté dans des lieux ſauvages, luttant contre un ſort barbare qui le perſécute, employant ſans ceſſe toute la force de ſon corps, uſant de toutes les reſſources de ſon eſprit pour chaſſer la miſere, & repouſſer la mort.

Tantôt c'eſt un ſage tranquille au milieu des fers dont l'a chargé la calomnie, ou privé de ſa liberté ſur des apparences trompeuſes, qui trouve dans la pureté de ſa conſcien-

ce, & dans les douceurs de l'amitié (*a*) le dédommagement de tous les maux qu'il endure ou qui se délivre courageusement du poids de ses chaînes. On croit voir Socrate buvant d'un front serain la coupe empoisonnée, ou Caton que l'horreur de l'esclavage précipite sur un fer homicide.

La scène est ensuite occu-

(*a*) Le fond de la Nouvelle Espagnole qui a pour titre l'Héroïsme de l'Amitié, & qui a paru dans le premier volume du Journal Encyclopédique pour le mois de Décembre 1768, sous le nom de l'Amitié malheureuse, a été donné par M. Arnaud qui a traité le même sujet, imprimé dans le Journal Helvétique.

pée par deux époux vertueux dont la fin prématurée porte la douleur & les regrets dans tous les cœurs ſenſibles.

Plus loin, c'eſt un honnête homme que l'infortune attend au ſortir du berceau, pour le pourſuivre juſqu'au bord du cercueil, près duquel il reſte accablé ſous les coups d'un fatal deſtin qui tarit ſon bonheur au moment où il venoit d'en trouver la ſource.

Au ſpectacle de ce mortel miſérable, ſuccédent deux eſquiſſes, dont l'une repréſente

le Triomphe de la Vertu sur l'amour, & l'autre, l'union de la plus vive tendresse à la plus excessive cruauté. Cette derniere apprend combien il est plus grand, plus courageux & plus consolant pour une ame honnête de souffrir, plutôt que de se livrer aux mouvemens d'une vengeance précipitée qui la livre infailliblement au supplice des remords & des regrets.

Cette collection enfin, est le code des ressources de l'esprit humain, dans les malheurs

& les revers de la fortune ; c'eſt un cours de morale miſe en action, ou pour la définir en peu de mots, c'eſt le miroir de la vie, où l'on voit que pour être heureuſe, l'eſpéce humaine n'a rien de mieux à faire, que d'être vertueuſe.

Chaque Hiſtoire porte, avec l'amuſement, une inſtruction dont l'effet eſt d'autant plus ſûr, que tous les perſonnages qu'on a mis ſur la ſcène, ont exiſté véritablement. Il n'eſt aucune de ces Hiſtoires qui

ne ſoit une leçon conſolante pour les infortunés, un avis utile à ceux qui pourroient le devenir, & un exemple frappant de la fragilité des choſes de ce monde.

Quelques-unes de ces avantures, toutes extraordinaires qu'elles paroiſſent, & quoiqu'elles n'ayent jamais été publiées, ſont garanties par le témoignage de ceux qui les ont éprouvées, ou par la tradition de leurs contemporains. Les autres ſont conſtatées par l'Hiſtoire même

Au reſte, il eſt facile à tout Lecteur de ſe convaincre, qu'on ne lui préſente que des faits choiſis, auxquels l'eſprit & l'imagination, n'ont d'autre part que d'avoir fait des efforts pour les expoſer au grand jour avec des couleurs agréables & touchantes.

FIN.

L'HEUREUX
VOYAGEUR,
OU
LES AVANTURES
DE MENDEZ PINTO, PORTUGAIS.

Éclaircissement préliminaire.

L'EXORDE que cet Avanturier a mis lui-même à la tête de l'histoire de sa vie (*a*), forme une préparation in-

---

(*a*) Elle a été publiée en 1628, & forme un très-gros vol. *in*-4°. qui porte pour ti-

téreſſante, qui prévient favorablement le Lecteur. Après quelques plaintes contre la fortune, « je remercie le Ciel, dit Pinto, de m'avoir délivré d'une infinité de périls, entre leſquels j'ai marché toute ma vie. Pendant vingt-un ans de courſes, je me ſuis vu treize fois captif & dix-ſept fois vendu. Ma conſolation eſt de pouvoir laiſſer à mes enfans, pour mémoire & pour héritage, l'exemple de mes peines & de ma conſtance, qui doit exciter leur confiance au ſecours du Ciel ».

---

tre : *Les Voyages avanturеux de Fernand Mendez Pinto, traduits du Portugais.* Il eſt inutile d'obſerver que l'on n'a fait que recueillir les faits les plus piquans de cette Hiſtoire ; la réduction d'un vol. *in*-4°. en 150 pages, doit le faire préſumer, & la lecture en convaincra.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs du départ de l'Auteur ; il eſt pris par un Corſaire François, & laiſſé enſuite nud ſur la côte. Il ſe rembarque pour les Indes, combat contre un vaiſſeau Turc qui eſt pris. Trait horrible de fanatiſme. Pinto eſt envoyé en Ethyopie. Beau trait de reconnoiſſance. Il remet à la voile ; rencontre malheureuſe qu'il fait.

J'AVOIS éprouvé pendant dix ou douze ans la miſere & la pauvreté dans la maiſon de mon pere, lorſqu'un de mes oncles, formant quelqu'eſpérance de mes qualités naturelles, me conduiſit à Lisbonne, où il me mit au ſervice d'une très-illuſtre maiſon. Ce fut la même année que ſe

fit la pompe funebre du Roi Emmanuel, le 13 Décembre 1521, & je ne trouve rien de plus ancien dans ma mémoire. Cependant le succès répondit si mal aux intentions de mon oncle, qu'après un an & demi de service, je me trouvai engagé dans une malheureuse avanture, qui exposa ma vie au dernier danger. Je pris la fuite avec une si vive épouvante, qu'étant arrivé, sans aucun autre dessein que d'éviter la mort, au gué de Pedra, petit port, où je trouvai une caravelle qui partoit chargée de chevaux pour Sétuval, je m'y embarquai le lendemain.

Mais à peine fûmes-nous éloignés du rivage, qu'un Corsaire François nous ayant abordé, se rendit maître de notre bâtiment sans la moindre résistance. Il nous fit passer sur le sien avec toute la cargaison, qui montoit

à plus de cent mille écus, & coula notre caravelle à fond.

Nous reconnûmes bientôt que nous étions destinés à la servitude, & que l'intention de nos Maîtres étoit de nous aller vendre à Larache, dans le Royaume de Maroc. Ils y portoient des armes, dont ils faisoient commerce avec les Mahométans. Pendant treize jours entiers, qu'ils conserverent ce dessein, ils nous traiterent avec beaucoup de rigueur. Mais sur le soir du treizieme, ils découvrirent un navire auquel ils donnerent la chasse pendant toute la nuit & qu'ils gagnerent à la pointe du jour. L'ayant attaqué avec beaucoup de courage, ils le forcerent de se rendre après avoir tué six Portugais, & dix ou douze Esclaves. Cette prise, qui leur valut au moins quarante mille pistoles, fit prendre aux Corsaires la

réſolution de retourner en France avec ceux de leurs priſonniers qu'ils jugerent propres à les ſervir dans leur navigation. Les autres furent laiſſés pendant la nuit dans une rade nommée Melides.

J'étois du nombre de ces derniers, nud comme tous mes compagnons, & couvert de plaies qui nous reſtoient des coups de fouet que nous avions reçus les jours précédens. Dans ce triſte état nous arrivâmes le lendemain à Saint Jacques de Caçen, où nos miſeres furent ſoulagées par les habitans.

Après y avoir rétabli mes forces, je pris le chemin de Sétuval. Ma bonne fortune m'y fit trouver preſqu'en arrivant, l'occaſion de m'employer pendant pluſieurs années; mais l'eſſai que j'avois fait de la mer ne m'avoit pas dégouté de cet élement.

Je considérai qu'en Portugal mes plus hautes espérances se réduisoient à me mettre à couvert de la pauvreté. J'entendois parler sans cesse des trésors qui venoient des Indes, & je voyois souvent arriver des vaisseaux chargés d'or & de précieuses marchandises. Le desir de m'enrichir plutôt que le courage ni l'ambition, me fit tourner les yeux vers la source de tant de richesses. Je ne pensai donc qu'à m'embarquer, sur ce seul principe, qu'à quelque fortune que je fusse réservé, je ne devois pas craindre de perdre beaucoup au changement.

Ce fut le onze de Mars que je partis avec une flotte de cinq navires, dont chaque vaisseau étoit commandé par un Capitaine indépendant.

Arrivés au Fort de Mozambique, sur la côte d'Afrique, nous y trou-

vâmes un ordre du Vicerοi des Indes, par lequel tous les vaiſſeaux Portugais qui devoient arriver cette année, étoient obligés de ſe rendre à Diu, où la fortereſſe étoit menacée de l'attaque des Turcs. J'étois ſur le Saint-Roch, qui prit auſſi-tôt cette route, & je fus nommé entre ceux qui demeurerent à Diu, pour la défenſe du Fort.

Dix-ſept jours après mon arrivée, deux Fuſtes partant pour la mer rouge, dans la vue d'y prendre des informations ſur le deſſein des Turcs, je ne pus réſiſter aux inſtances de l'un des deux Capitaines, avec lequel je m'étois lié d'amitié, & qui me propoſa de l'accompagner dans ce voyage. Il étoit auſſi chargé d'une lettre de Dom Silveira, Gouverneur de la Fortereſſe, pour Barboſa, Facteur Portugais, qui réſidoit au Port d'Ar-

quico, dans l'Empire d'Ethyopie ou d'Abyſſinie.

Nous partîmes d'un tems fort orageux, qui ne nous empêcha point d'arriver heureuſement à la hauteur de Mazua. Là, vers la fin du jour nous découvrîmes en pleine mer un navire auquel nous donnâmes ſi vivement la chaſſe, que nous l'abordâmes d'aſſez près. Nous l'avions pris pour un Indien, & ne penſant qu'à remplir notre commiſſion, nous nous étions avancés juſqu'à la portée de la voix, pour demander civilement au Capitaine, ſi l'armée Turque étoit partie de Suès. Sa réponſe fut brutale; nous la reçûmes par douze volées de canons & de pierriers, qui heureuſement n'incommoderent que nos voiles. L'inſtant d'après nous entendîmes retentir l'air de cris confus, de liquetis d'armes, & de menaces dif-

tinctes avec leſquelles on nous preſſoit de nous approcher & de nous rendre. Cet accueil nous cauſa moins d'effroi que d'étonnement. On tint conſeil, & l'on prit le parti le plus sûr, qui étoit de ſe venger à grand coups d'artillerie juſqu'au lendemain matin, qu'à l'arrivée du jour on pourroit les inveſtir & les combattre plus facilement. Ainſi toute la nuit fut employée à leur donner la chaſſe, en les foudroyant de notre canon, & leur navire ſe trouva ſi maltraité à la pointe du jour, qu'il prit pour lui-même le conſeil qu'il nous avoit donné de nous rendre.

Il avoit perdu ſoixante-quatre hommes dans cette rude attaque. La plûpart de ceux qui reſtoient ſe voyant réduits à l'extrêmité, ſe jetterent à la mer, de ſorte que de quatre-vingt qu'ils étoient, il n'en échappa que

cinq fort blessés entre lesquels étoit leur Capitaine.

Il fut mis à la question par ordre des deux Commandans. La force des tourmens lui fit confesser qu'il venoit de Gedda, port de l'Arabie, & que l'Armée Turque étoit déja partie de Suès dans le dessein de prendre Aden, avant que de porter la guerre aux Portugais, dans les Indes. Il ajouta dans le redoublement de la torture, qu'il étoit Chrétien, Renégat, Majorquin de naissance, & fils d'un Marchand de cette Isle; qu'étant devenu amoureux depuis quatre ans d'une fort belle Mahométane, il avoit embrassé la Loi de Mahomet, pour l'obtenir en mariage.

Nous lui proposâmes avec douceur de quitter cette secte pour rentrer dans les engagemens de son baptême, il répondit avec dureté qu'il

vouloit mourir dans la Religion de ſa femme. Nos Capitaines irrités de ſon obſtination, n'écouterent plus que leur zéle. Ils lui firent lier les pieds & les mains, & lui ayant attaché eux-mêmes une groſſe pierre au cou, ils le précipiterent dans la mer.

On n'a ſuivi Pinto dans ces détails étrangers à ſa perſonne, que pour rapporter ce trait de barbarie qu'il attribue à l'amour de la religion. Un pareil homicide commis de ſang froid, peut-il raiſonnablement s'excuſer, par le zele d'une religion qui eſt fondée ſur la charité, & dont l'Auteur lui-même a donné l'exemple, en priant pour ſes bourreaux. Tel eſt le fruit de l'intolérance, qu'elle conduit naturellement à un fanatiſme qui éteint la raiſon & outrage l'humanité.

Il ne nous reſtoit qu'à nous ren-

dre au Port d'Arquico, pour la seconde partie de notre commission ; mais nos Commandans résolurent de descendre auparavant à Gottor, dans l'espérance d'y prendre de nouvelles informations. Nous y trouvâmes un Portugais qui y résidoit depuis trois semaines par l'ordre de Barbosa, qui l'avoit chargé d'une lettre pour le premier navire de sa nation qui y aborderoit. On nous remit cette lettre. Barbosa prioit qu'on lui envoyât du vaisseau quelques hommes de confiance jusqu'à la forteresse de Gileytor, où il étoit employé avec quarante autres Portugais à la garde de la Princesse Tigremahon, mere de l'Empereur d'Ethyopie.

Les deux Commandans des Fustes me nommerent avec trois autres, pour lui porter la lettre du Gouverneur de Diu. Nous partîmes dès le

lendemain, & le jour d'après nous allâmes loger dans un monastere dédié à Saint Michel, où nous reçûmes la visite du jeune Bernaguès, fils du Gouverneur de cette partie de l'Ethyopie. Il étoit monté sur un cheval superbement harnaché, & suivi de trente hommes sur des mules. La selle de son cheval étoit un présent que le Viceroi des Indes lui avoit envoyé depuis deux ans, & qui avoit donné lieu au plus beau trait de générosité de la part de ce jeune Seigneur.

Le Portugais, nommé Chenora, qui lui avoit été député pour lui apporter ce présent, avoit été enlevé à son retour, & fait esclave au grand Caire. Bernaguès informé de cette disgrace y avoit envoyé un Juif pour le racheter; mais il étoit déjà mort de chagrin & de misere. Cette nou-

velle avoit été si sensible au jeune Ethyopien, qu'il avoit fait faire à Chenora, dans le même monastere où nous étions, de magnifiques funérailles auxquelles plus de quatre mille Prêtres du Pays avoient assisté; & poussant encore plus loin la reconnoissance, après avoir appris que le mort laissoit à Goa trois petites filles jeunes & fort pauvres, il leur avoit fait une aumône de la valeur de trois cent louis de notre monnoie.

Le deux Octobre nous arrivâmes à Gileytor, où Barbosa nous reçut avec de grands témoignages de joie. Nous fûmes présentés à la Princesse, devant laquelle nous nous mîmes à genoux pour baiser l'évantail qu'elle tenoit à la main. Elle prit beaucoup de plaisir à nous voir; & parmi quantités de questions sur le Pape & les

Rois Chrétiens, elle nous demanda pourquoi ces Princes étoient devenus si indifférens pour la Terre-sainte, qu'ils la laissoient au pouvoir du Turc, l'ennemi de notre Foi.

Pendant neuf jours que nous passâmes à Gileytor, nous eûmes souvent l'honneur d'entretenir cette Princesse, qui lorsque nous prîmes congé, nous fit donner cent oquéas d'or, qui reviennent à cent louis.

Nous retournâmes au Port d'Arquico, où nos Fustes nous attendoient, & nous remîmes à la voile le 6 de Novembre, avec un Evêque Ethyopien qui avoit demandé passage jusqu'à Diu, & qui se proposoit de faire le voyage de Portugal & de Rome.

Nous suivions la côte avec le vent en poupe, & nous avions doublé vers midi la pointe de Goram, lors-

qu'en approchant de l'Isle des Ecueils nous découvrîmes trois vaisseaux que nous prîmes dans l'éloignement pour des terrades, qui sont des bâtimens ordinaires du pays. Le seul desir de recevoir quelques nouvelles informations, nous fit gouverner vers eux. Un calme qui survint tout d'un coup, étoit peut-être une faveur du Ciel qui vouloit nous dérober au danger, mais nous nous obstinâmes si fort à suivre la même route, qu'ayant joint la rame à nos voiles, nous fûmes bientôt assez près des trois navires, pour reconnoître que c'étoient des galiotes Turques.

CHAPITRE II.

Combat du vaiſſeau de l'Auteur, contre des galiotes Turques. Il eſt pris priſonnier, & expoſé ſur la place publique. Adreſſe intéreſſée d'un Docteur Mahométan, qui occaſionne un tumulte affreux; Pinto manque d'y perdre la vie. Expédient qui le ſauve.

Nous n'eûmes pas plutôt apperçus les ennemis, que nous prîmes la fuite avec un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers la terre. C'étoit avancer notre malheur, en donnant aux Turcs l'avantage d'un vent ſoudain dont nous avions crû pouvoir profiter. Ils nous pourſuivirent à toutes voiles juſqu'à la portée du fuſil, & lâchant toutes leurs bordées à

cette distance, ils mirent nos Fustes dans un état déplorable. Cette décharge nous tua neuf hommes, & nous en blessa vingt-six.

Ils nous joignirent ensuite de si près, que de leurs poupes ils nous blessoient aisément avec le fer de leurs lances. Cependant quarante-deux bons soldats qui nous restoient encore sans blessure, reconnoissant que notre conservation dépendoit de leur valeur, résolurent de combattre jusqu'au dernier soupir. Ils attaquerent courageusement la principale des trois galiotes, sur laquelle étoit Soliman Dragut. Leur premier effort fut si furieux de poupe à proue, qu'ils tuerent vingt-sept Janissaires. Mais cette galiote recevant aussitôt le secours des deux autres, nos deux Fustes furent remplies en un instant d'un si grand nombre de Turcs; le carnage

s'échauffa ſi vivement, que de cinquante-quatre que nous étions encore, nous ne reſtâmes qu'onze vivans, encore nous en mourut-il deux le lendemain, que les Turcs couperent par quartier & qu'ils pendirent pour trophée au bout de leurs vergues.

Nous fûmes conduits à Mocka, dont le Gouverneur étoit pere du même Dragut qui nous avoit pris. Les Habitans reçurent les vainqueurs avec des cris de joie. Nous parûmes devant cette multitude emportée, chargés de chaînes & ſi couverts de bleſſures, que l'Evêque Abyſſin mourut le jour ſuivant des ſiennes. Nos ſouffrances furent beaucoup augmentées par les outrages que nous reçûmes dans toutes les rues de la Ville où nous fûmes menés comme en triomphe. Le ſoir, lorſque nous eûmes perdu la force de marcher,

on nous précipita dans un noir cachot où nous passâmes dix-sept jours entiers, sans autres secours qu'un peu de farine d'avoine qui nous étoit distribuée le matin pour le reste de la journée.

Nous perdîmes dans ce lieu de désolation, deux de nos compagnons qui furent trouvés morts le matin, sans que nous nous fussions apperçus de l'extrémité où ils étoient réduits. Le Geolier qui nous apportoit notre nourriture, n'ayant osé toucher à leur corps, se hâta d'avertir la Justice, qui les vint prendre avec beaucoup d'appareil, pour les faire traîner dans toutes les rues. Après y avoir été déchirés en lambeaux par toute sorte de violences, ils furent jettés par piéces à la mer.

La crainte de nous voir périr successivement dans notre horrible pri-

ſon, porta nos Maîtres à nous faire conduire dans la place publique, pour y être vendus. Là, tout le peuple s'étant aſſemblé, ma jeuneſſe apparemment m'attira l'honneur d'être le premier qu'on mît en vente.

Tandis qu'il ſe préſentoit des Marchands, un Caciz ou Docteur, d'un Ordre ſupérieur, qui paſſoit pour un ſaint, parce qu'il étoit nouvellement arrivé de la Mecque, demanda que nous lui fuſſions donné par aumône, & fit valoir en ſa faveur l'intérêt même de la Ville à laquelle il promettoit la protection du Prophête. Les gens de guerre, au profit deſquels nous devions être vendus, s'oppoſerent ſi bruſquement à cette prétention, que le Peuple prenant parti pour le Caciz, il s'éleva un affreux déſordre qui ne finit que par le maſſacre du Caciz même, & par la

mort d'environ six cent hommes. Peu s'en fallut que nous ne fussions nous-mêmes sacrifiés aux mânes de ces forcenés. Heureusement nous eûmes le bonheur de penser à retourner dans notre cachot, où nous regardâmes comme une grande faveur d'être reçus du Geolier

CHAPITRE III.

Pinto eſt de nouveau expoſé ſur la place publique, & acheté par un Grec qui le réduit au déſeſpoir. Il paſſe à un Juif; part pour Goa, eſt pris priſonnier, & remis en liberté; il ſe rend à Malacca. Commiſſion dont il eſt chargé.

DRAGUT ayant doublement employé la douceur & l'autorité pour calmer la ſédition, nous fûmes reconduits ſur la place publique, & vendus avec notre artillerie, & le reſte de notre butin. Le malheur de mon ſort me fit tomber entre les mains d'un Renégat Grec, dont je déteſterai toujours le ſouvenir. Pendant trois mois que je fus ſon eſclave, il me traita ſi cruellement, qu'étant réduit

duit comme au déſeſpoir, je pris pluſieurs fois la réſolution de m'empoiſonner. Je n'eus l'obligation de ma délivrance, qu'au ſoupçon qu'il eut de mon deſſein. La crainte de perdre l'argent que je lui avois coûté, lui fit prendre le parti de me vendre à un Juif de Toro.

Je partis avec ce nouveau Maître pour Caſſan, où ſon commerce l'appelloit. Mon eſclavage n'auroit pas été plus doux entre les mains d'un Chrétien. De-là il me conduiſit à Ormus, ſur le golphe Perſique, où j'appris avec des tranſports de joie, que Dom Fernand de Lima, qui me connoiſſoit, étoit Gouverneur du Fort Portugais. J'obtins de mon Maître la permiſſion de me préſenter à lui. Ce généreux Seigneur, & Dom Pedro Fernandès, Commiſſaire Général des Indes, qui ſe trouvoit alors dans l'Iſle

d'Ormus, firent les frais de ma liberté, qui leur coûta environ quatre cent livres.

Mes Rédempteurs ajouterent à cette faveur, celle de me laisser suivre mon penchant dans l'occasion que j'eus bien-tôt de partir pour les Indes. Le vent fut si favorable, qu'en dix-sept jours nous arrivâmes à la côte de Diu. La Ville de ce nom étoit assiégée depuis vingt-huit jours par une flotte Turque ; j'eus encore le malheur d'être pris avec le bâtiment sur lequel j'étois ; mais ma captivité ne fut pas de longue durée. Les vivres étoient rares sur la flotte, ainsi que dans la forteresse qui étoit investie par terre & par mer. Je fus mis au rivage, moi douzieme, avec la liberté d'aller où nous voudrions ; nous eûmes le bonheur de gagner Goa, après quinze jours de fatigues, & avoir reçu

la charité des Habitans des villes & villages que nous avions traverſées.

Pendant un ſéjour de deux mois à Goa, je fus aſſez heureux pour y trouver différentes perſonnes de conſidération qui s'intéreſſerent à mon ſort, & qui me chargerent de quelques lettres pour Dom Pedro de Faria, qui étoit Gouverneur de Malacca, où je me rendis en trois mois.

Ce Gouverneur parut s'affectionner à ma fortune, & je ne fus pas long-tems à ſentir les effets de la confiance qu'il prit en moi. Il m'envoya dans une lanchare au Royaume de Pan, avec dix mille ducats qu'il me chargea de remettre à Thomé Lobo, ſon Facteur dans cette contrée. De-là, ſes ordres devoient me conduire à Patane, qui eſt cent lieues plus loin. Il me donna une lettre & un préſent pour le Roi de Patane, avec une am-

ple commiſſion pour traiter avec lui de la liberté de cinq Portugais, qui étoient eſclaves de ſon beau-frere. Je partis dans les plus douces eſpérances. Le ſeptieme jour de notre navigation, étant à la vue de l'Iſle de Timan, qui eſt à la diſtance d'environ quatre-vingt-dix lieues de Malacca, & à dix ou douze lieues de l'embouchure du Pan, nous entendîmes ſur mer, avant le lever du Soleil, de grandes plaintes, dont l'obſcurité ne nous permit pas de reconnoître la cauſe. J'en fus aſſez touché pour faire mettre la voile, & pour tourner, avec le ſecours de la rame, vers le lieu d'où elles paroiſſoient partir, en baiſſant la vue, dans l'eſpérance de voir & d'entendre plus facilement. Après avoir continué long-tems nos obſervations, nous découvrîmes fort loin de

nous quelque chose de noir qui flottoit sur l'eau. Il nous étoit impossible de distinguer ce qui commençoit à frapper nos yeux.

Nous n'étions que quatre Portugais dans la lanchare, les avis n'en furent pas moins partagés. On me représentoit qu'au lieu de m'arrêter à des recherches dangereuses, je ne devois penser qu'à suivre les ordres du Gouverneur. Mais n'ayant pû me rendre à ces timides conseils, & me croyant autorisé par ma commission, à faire respecter mes ordres, je persistai dans la résolution d'approfondir un événement si singulier. On va voir d'où provenoient ces gémissemens.

CHAPITRE IV.

Rencontre extraordinaire de Pinto. Histoire d'un triste naufrage, & de la plus terrible extrêmité. Sédition dont l'Auteur est témoin. Evenemens tragiques qui en furent la suite. Combat & prise de trois jonques richement chargées. Pinto se joint à Faria, fameux avanturier de l'Inde. Voyage qu'il entreprend & ce qui s'ensuit.

LES premiers rayons du jour nous firent appercevoir plusieurs personnes qui flottoient sur des planches. L'effroi de nos compagnons faisant place alors à la pitié, ils furent les premiers à faire tourner la proue vers ces misérables, que nous entendîmes crier six ou sept fois : Seigneur

Dieu, miséricorde ! Je pressai nos Matelots de les secourir. Ils tirerent successivement du milieu des flots quatorze Portugais & neuf Esclaves, tous si défigurés, que leur visage nous fit peur, & si foibles qu'ils ne pouvoient se soutenir. On se hâta de leur donner des secours qui rappellerent leurs forces.

Lorsqu'ils furent en état de parler, un d'entr'eux nous dit qu'il se nommoit Fernand Gil Porcalho ; « Le Gouverneur de Malacca, dans » la vue de récompenser le courage » avec lequel je me suis conduit au » siége de cette forteresse, m'a en- » voyé aux Moluques, avec divers en- » couragemens pour ma fortune ; » *continua-t-il*, & le Ciel a béni mes » entreprises, jusqu'à me mettre en » état de partir de Ternate, dans » une jonque chargée de mille quin-

» taux de poivre ; mais hélas ! à la
» hauteur de l'Iſle de Joa, j'ai eu
» le malheur d'eſſuyer une furieuſe
» tempête qui a abîmé ma jonque &
» englouti tout mon bien. Provi-
» dence divine, tes décrets ſont ado-
» rables, mais qu'ils ſont terribles !
» De cent quarante-ſept perſonnes
» que j'avois à bord, il ne s'en eſt
» ſauvé que les vingt-trois à qui vous
» avez eu la charité de tendre les
» bras. Il y avoit déja onze jours
» que nous étions ſur ces miſéra-
» bles planches, & je ne peux ſans
» friſſonner encore d'horreur, vous
» avouer que nous n'avons pris d'au-
» tre nourriture que de la chair de
» deux Eſclaves caffres, qui ſont
» morts au milieu de nous, & qui
» ont ſervi pendant dix jours à ſou-
» tenir nos forces ».

La ſatisfaction d'avoir ſauvé la vie

à tant de malheureux, me rendit la suite du voyage fort agréable, jusqu'à la ville de Pan, où je remis à Thomé Lobo cent ducats dont j'étois chargé. Mais lorsque je me disposois à continuer mon voyage vers Patane, un accident fort tragique fit perdre au Gouverneur de Malacca toutes les richesses qu'il avoit entre les mains de Lobo.

Coja Gemal, Ambassadeur du Roi de Borneo (1) à la Cour de Pan, où il résidoit depuis trois ans, ayant trouvé le Roi couché avec sa femme, les tua l'une & l'autre d'un même coup. Cette mort fut le signal d'un soulévement général dans toute la Ville. Le peuple se porta à toutes sortes d'excès, & commit d'affreuses

(a) Isle mise au rang des Moluques, dont elle est voisine.

violences, que l'avidité du gain ſembloit diriger. Le comptoir Portugais fut pillé, & ceux qui le gardoient égorgés. Thomé Lobo n'échappa au maſſacre qu'avec ſix coups d'épée, & n'eut d'autre reſſource que de ſe retirer dans ma lanchare, ſans avoir pû ſauver la moindre partie de ſes marchandiſes, qui en or & en pierreries ſeulement, montoient à plus d'un million.

Cette ſédition, qui avoit coûté la vie à plus de mille perſonnes dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ſe ralluma le lendemain ſi furieuſement, que pour éviter le danger d'y périr, je mis à la voile pour Patane, où la faveur du vent nous fit arriver en ſix jours.

Les Portugais, dont le nombre étoit conſidérable à la Cour de Patane, prirent d'autant plus de part

l'infortune de Lobo, qu'un si terrible exemple de la perfidie des Indiens, leur représentoit vivement ce qu'ils avoient à redouter pour eux-mêmes. Ils se rendirent tous au Palais du Roi, & lui ayant fait leurs plaintes au nom du Gouverneur de Malacca, ils lui demanderent avec beaucoup de fermeté, la permission d'user de représailles sur toutes les marchandises du Royaume de Pan qui se trouvoient dans ses Etats. Cette proposition lui parut juste.

Neuf jours après on reçut avis qu'il étoit entré dans la riviere de Calantan trois jonques fort riches qui revenoient de la Chine, pour divers Marchands Panois. Aussitôt quatre-vingt Portugais s'étant joints à ceux de ma lanchare, nous équipâmes deux fustes & un navire rond, & nous partîmes avec assez de diligence,

pour que notre projet ne fût point éventé.

Nous arrivâmes le lendemain dans la riviere de Calantan, où les trois jonques étoient à l'ancre. Leur résistance fut d'abord aussi vive que l'attaque ; mais en moins d'une heure, nous leur tuâmes soixante-quatorze hommes, sans avoir perdu plus de trois des nôtres. Nos blessés, quoiqu'en grand nombre, ne laissoient pas d'agir, & se montroient les armes à la main. L'ennemi consterné de sa perte, & nous voyant toujours avec les mêmes forces, se rendit en demandant la vie pour unique grace.

Notre retour à Patane fut un triomphe, dont les trophées consistoient en un butin de deux millions. Le Roi exigea seulement que les jonques fussent rendues à leurs Capitaines, & nous lui donnâmes volontiers

cette marque de reconnoissance & de soumission.

Peu de tems après on vit arriver à Patane une fuste commandée par Antonio de Faria de Sousa, parent du Gouverneur de Malacca, qui venoit de sa part avec une lettre & des présens considérables, sous prétexte de remercier le Roi de la protection qu'il accordoit à la nation Portugaise; mais au fond, pour achever dans ses Etats l'établissement de notre commerce.

Antonio de Faria, dont la valeur & les exploits auroient dû rendre le nom plus célebre, étoit un Gentilhomme sans fortune, qui étoit venu la chercher aux Indes, sous la protection d'un homme de son sang & de son nom. Il apportoit à Patane pour dix ou douze mille écus de draps & de toiles des Indes qu'il avoit pri-

ses à crédit de quelques Marchands de Malacca.

Cette espece de marchandise ne lui promettant pas beaucoup de profit à la Cour de Patane, on lui conseilla de l'envoyer à Lugor, grande Ville de la dépendance du Royaume de Siam, dans laquelle il y avoit un concours prodigieux de Marchands, à l'occasion de l'hommage que quatorze Rois devoient rendre à l'Empereur Siamois.

Faria choisit pour son Facteur un Portugais nommé Boralho, qui entendoit parfaitement le commerce, & lui confia ses marchandises dans un petit vaisseau qu'il loua au Port de Patane. Seize autres Portugais, Soldats & Marchands, s'embarquerent avec Boralho, dans l'idée qu'un écu leur en rapporteroit six ou sept.

Je me laissai vaincre par ces ma-

gnifiques espérances, & je m'engageai dans ce fatal voyage. Nous partîmes avec un vent favorable, & dans trois jours nous fûmes rendus à la rade de Lugor, où l'on nous assura qu'en effet il se trouvoit déjà dans le Port plus de quinze cent bâtimens chargés de marchandises précieuses.

CHAPITRE V.

Pinto passe soudain de la joie à la douleur la plus profonde. Comme il évite la mort. Etat déplorable où il est réduit. Rencontre d'une femme qui lui sauve la vie ; quelle étoit cette femme ? Charité qu'il éprouve de sa part.

NOUS étions à dîner, dans la joie des heureuses nouvelles que nous avions apprises, & prêts à faire voile à la fin du jour, lorsque nous vîmes sortir de la riviere une grande jonque qui nous ayant reconnu pour des Portugais, se laissa dériver sur nous sans acune apparence d'hostilité, & nous jetta soudain des grapins attachés à deux longues chaînes de fer.

A peine fûmes-nous accrochés,

que nous vîmes ſortir de deſſous le tillac de la jonque, ſoixante-dix ou quatre-vingt Mores, qui pouſſant de grands cris, firent ſur nous un feu prodigieux. De dix-huit Portugais que nous étions, quatorze furent tués en un inſtant avec trente-ſix Indiens de l'équipage. Mes trois compagnons & moi, nous prîmes de concert l'unique voie de ſalut qui ſembloit nous reſter; ce fut de nous jeter à la mer, pour gagner la terre dont nous n'étions pas éloignés.

Un des trois eut le malheur de ſe noyer. J'arrivai ſur la rive avec les deux autres. Tout bleſſés que nous étions, nous traverſâmes heureuſement la vaſe où nous enfoncions juſqu'au milieu du corps. Enfin nous nous approchâmes d'un bois qui nous promit quelque ſûreté, & d'où nous eûmes le ſpectacle de la barbarie des

Mores. Ils acheverent de tuer six ou sept Matelots déjà blessés qui restoient de notre équipage ; après quoi s'étant hâtés de transporter toutes nos Marchandises dans leur jonque, ils firent une grande ouverture à notre vaisseau qui coula à fond sous nos yeux ; puis ils mirent aussi-tôt à la voile.

Dans la profonde douleur où je demeurai avec mes deux compagnons blessés, sans espérance de remede, l'imagination troublée de tout ce qui s'étoit passé dans l'espace d'une demi-heure, nous ne pûmes retenir nos larmes. Tournant ensuite notre fureur contre le Ciel, contre la Terre, contre nous-mêmes, nous faisions des vœux aux Saints, nous jettions des malédictions sur les hommes, nous nous arrachions les cheveux en nous frappant le visage.

Cependant après avoir considéré notre situation, la crainte des bêtes farouches qui pouvoient nous attaquer dans le bois, la difficulté de sortir avant les ténébres des marécages dont nous étions environnés, nous firent prendre le parti de rentrer dans la fange & d'y passer la nuit enfoncés jusqu'à la ceinture.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous suivîmes le bord de la Riviere jusqu'à un petit canal que sa profondeur & la vue de quantité de grands lézards, nous ôterent la hardiesse de passer. Il fallut demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour suivant ne changea rien à notre misere, parce que l'herbe étoit si haute & la terre si molle dans les marais, que le courage nous manqua pour tenter le passage. Nous vîmes expirer ce jour là un de nos compagnons, homme

de probité, qui avoit perdu dix mille écus dans le vaisseau, & que le chagrin de cette perte avoit consumé autant que l'état déplorable qu'il partageoit avec nous.

Il ne restoit que Boralho & moi. Nous nous mîmes à pleurer sur le cadavre de notre malheureux compagnon, en nous regardant mutuellement avec attendrissement, & en paroissant tous les deux envier son insensibilité. Nous étions si foibles, que nous n'avions pas la force de parler autrement que par des soupirs ; enfin nous attendions à voir arriver la mort pour mettre fin à notre misérable vie.

Le troisieme jour, vers le soir, nous apperçûmes une grande barque qui remontoit à la rame. Notre premier mouvement fut de nous prosterner ; & l'espérance nous rendant la voix, nous suppliâmes les Rameurs

qui nous regardoient avec étonnement, de nous prendre avec eux. Ils paroiſſoient diſpoſés à paſſer ſans nous répondre ; cette dureté nous fit redoubler nos cris & nos gémiſſemens. Alors une vieille femme, ſortie du fond de la barque, fut ſi touchée de notre douleur & des plaies que nous lui montrions, qu'elle obligea les Matelots d'approcher de la rive, & d'y deſcendre pour nous prendre ſur leurs épaules & nous apporter à ſes pieds.

La figure de cette femme n'étoit diſtinguée que par un air de gravité, qui faiſoit reconnoître qu'elle étoit la Maîtreſſe de la barque. Elle nous fit donner tous les ſecours qui convenoient à notre miſere ; & tandis que nous mangions avidement ce qu'elle nous préſentoit de ſa propre main, elle nous conſoloit par ſes exhortations.

Je ſavois aſſez de Malaque pour l'entendre. Elle nous dit que notre déſaſtre lui rappelloit tous les ſiens ; que ſon âge n'étant que de cinquante ans, il n'y en avoit pas ſix qu'elle s'étoit vue eſclave, dépouillée de deux cent mille écus, privée de ſon mari & de ſes trois fils que le Roi de Siam avoit fait mettre en pieces par ſes éléphans, & que depuis tant d'infortunes, elle n'avoit mené qu'une vie triſte & languiſſante.

Après nous avoir fait le récit de ſes peines, elle voulut être informée des nôtres. Ses gens qui écouterent notre malheureuſe hiſtoire, nous dirent que la grande jonque, dont nous leur fîmes la peinture, ne pouvoit être que celle de Coja Acem, Malabare de Nation, qui étoit ſorti le matin du Port, pour faire voile vers l'Iſle d'Ainan. La Dame Indien-

me confirmant leur idée, ajouta qu'elle avoit vu à Lugor ce redoutable Mahométan ; qu'il se vantoit d'avoir donné la mort à quantité de Portugais, & d'avoir promis à son Prophête d'immoler sans pitié tous ceux qui tomberoient entre ses mains, parce qu'il accusoit un capitaine de leur nation, nommé Hector Silveira, d'avoir tué son pere & deux de ses freres dans un navire qu'il leur avoit pris aux environs de la Mecque.

Nous apprîmes ensuite que cette Dame étoit veuve d'un Officier Général qui s'étoit attiré la disgrace du Roi. Sa fortune, qu'elle avoit réparée par une sage conduite, la mettoit en état de faire un riche commerce de sel. Elle venoit d'une jonque qui lui étoit arrivée dans la rade, mais qui étoit trop grande pour entrer dans le Port, ce qui l'obligeoit d'employer

une barque pour tranſporter ſon ſel dans ſes magaſins. Elle s'arrêta le ſoir dans un petit village où elle fit prendre ſoin de nous pendant la nuit. Le lendemain elle nous conduiſit à Lugor. Nous lui étions redevables de la vie, nous lui dûmes encore la guériſon de nos bleſſures. Elle nous donna une retraite dans ſa maiſon où nous paſsâmes vingt-trois jours, pendant leſquels nos bleſſures furent panſées. Les ſoins nous furent prodigués avec des témoignages d'affection dignes de la charité la plus chrétienne. Lorſqu'elle nous vit en état de retourner à Patane, elle mit le comble à ſes bienfaits, en nous recommandant au Patron d'un navire Indien qui nous y conduiſit en ſept jours, & qui ne nous traita pas avec moins d'humanité.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Nouvel engagement de Pinto avec Faria. Générosité de cet Avanturier. Massacre & prise d'une jonque Indienne, chargée richement. Autre combat. Affreuse boucherie. Tendresse singuliere d'un Vieillard Arménien. Son histoire.

NOTRE retour étoit attendu, avec d'autant plus d'impatience, par tous les Portugais de Patane, que la plûpart avoient profité d'une si belle occasion pour envoyer quelques marchandises à Lugor. Aussi la perte de notre vaisseau fut-elle estimée deux millions, qui, suivant les espérances communes, devoient produire six ou sept fois la même somme.

Antonio de Faria plus ardent que les autres par ſon caractere naturel, & parce qu'il avoit regardé le ſuccès de notre voyage comme le fondement de ſa fortune, tomba dans une conſternation inexprimable, en apprenant de notre bouche le ſort de ſon vaiſſeau. Il garda le ſilence pendant plus d'une demi-heure. Enſuite, comme s'il eût employé ce tems à former ſes réſolutions, il répondit à ceux qui entreprirent de le conſoler, qu'il n'avoit pas la force de retourner à Malacca, pour paroître aux yeux de ſes créanciers; & qu'ayant le malheur de ſe trouver inſolvable, il lui ſembloit plus juſte de pourſuivre ceux qui lui avoient enlevé ſes marchandiſes, que de porter de frivoles excuſes à d'honnêtes gens, dont il avoit trahi la confiance.

Dans ce moment il ſe leve d'un

air furieux; il jure sur l'Evangile de chercher par mer & par terre celui qui lui avoit ravi son bien, & de se le faire restituer au centuple. Tous ceux qui furent témoins de son serment, louerent cette généreuse résolution. Il trouva parmi eux quantité de jeunes gens disposés à l'accompagner. D'autres lui offrirent de l'argent.

Faria accepta les offres de tous. Les préparatifs se firent avec tant de diligence, que dans l'espace de dix-huit jours, il équipa un vaisseau, & s'associa cinquante-cinq hommes, qui jurerent à leur tour de vaincre ou de périr avec lui.

Je fus du nombre de ces derniers, car j'étois sans un sou, & je ne connoissois personne qui fût disposé à me prêter. Je devois à Malacca plus de cinq cent ducats, que j'avois empruntés de plusieurs amis; enfin je

ne possédois que mon corps, & encore étoit-il blessé de trois coups de pique, qui n'étoient pas bien guéris.

Après avoir fini ses préparatifs, Faria mit à la voile le 9 Mai 1540, vers le Royaume de Chiampa, dans le dessein d'y enlever des vivres & des munitions de guerre. Quelques jours de navigation nous porterent à l'embouchure de la riviere de Camboye, où nous reconnûmes une jonque qui portoit à Siam l'Ambassadeur d'un Prince voisin. Ce bâtiment ne nous eut pas plutôt apperçu, qu'il fit voile vers nous. L'Ambassadeur nous dépêchant sa chaloupe, envoya complimenter Faria, & lui offrit un coutelas de grand prix, dont la poignée & le fourreau étoient d'or, avec vingt-six perles dans une petite boëte du même métal.

Quoique ce présent même nous fît prendre une haute idée des richesses de la jonque, & que notre premier dessein eût été de l'attaquer, la générosité prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta même de ne pouvoir répondre aux civilités de l'Ambassadeur, par d'autres marques de reconnoissance, que la liberté qu'il lui laissa de continuer sa route. Nous descendîmes au rivage, pour nous pourvoir d'eau & de poisson, & nous continuâmes ensuite à ranger la côte du Royaume de Chiampa pendant trois jours, sans que la fortune nous offrît rien de conforme à nos vues.

Mais sur la fin du quatrieme, après avoir jeté l'ancre à l'embouchure d'une riviere, nous découvrîmes une grande jonque qui venoit de la haute mer vers ce port. Faria résolut de

l'attendre sur l'ancre, & pour se donner le tems de la reconnoître, il arbora le pavillon du pays, qui est un signe d'amitié dans ces mers. Les Indiens au lieu de répondre par le même signe, ne nous eurent pas plutôt reconnus pour des Portugais, que faisant un grand bruit de tambours, de trompettes & de cloches, ils pousserent les marques du mépris, jusqu'à nous faire voir, sur leur poupe, le derriere d'un Esclave Negre.

Faria, vivement offensé, n'attendit pas d'autres éclaircissemens, pour leur faire tirer une volée de canons. Ils y répondirent de cinq petites pieces qui composoient toute leur artillerie. Cette audace nous faisant juger de leurs forces, Faria qui voyoit la nuit fort proche, prit le parti d'attendre au lendemain pour ne rien donner au hasard dans l'ob-

ſeurité. Les Indiens ſans rien perdre de leur confiance, jeterent l'ancre à peu de diſtance de nous.

Vers deux heures après minuit, nous vîmes flotter ſur la mer quelque choſe qu'il nous fut impoſſible de diſtinguer. Faria dormoit ſur le tillac. Il fut éveillé. Ses yeux éclairés par la vengeance, lui firent découvrir trois barques à rames, qui s'avançoient vers nous. Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour précédent, qui faiſoit plus de fond ſur la perfidie que ſur la valeur. Il ordonna de prendre les armes & de préparer les pots à feu, en prenant ſoin de cacher les mêches, pour laiſſer croire que nous étions endormis.

Les trois barques s'approcherent à la portée de l'arquebuſe, & s'étant ſéparées pour nous environner, deux

s'attacherent à notre poupe & l'autre à la proue. Les Indiens monterent ſi légérement à bord, que dans l'eſpace de quelques minutes ils y étoient au nombre de quarante. Alors, Faria ſortant de deſſous le demi-pont, avec une troupe d'élite, fondit ſi furieuſement ſur eux, en invoquant le bienheureux ſaint Jacques, qu'il en tua d'abord un grand nombre; enſuite les pots à feux, qui furent jetés fort adroitement, acheverent de les défaire, & forcerent le reſte de ſe précipiter dans les flots.

Nous fautâmes dans les trois barques où il reſtoit peu de monde. Elles furent priſes ſans réſiſtance. Entre les priſonniers qui tomberent vivans entre nos mains, étoient quelques Negres, un Turc & le Capitaine de la jonque, nommé Similau, grand Corſaire, & mortel ennemi des Portugais.

Faria donna ordre que la plûpart fussent mis à la torture pour en tirer des connoissances qu'il croyoit importantes à nos entrepriſes. Un Negre demanda grace, & déclara qu'il étoit chrétien. Il nous apprit, qu'il ſe nommoit Sébaſtien; qu'il avoit été Captif de Dom Gaſpard de Mello, Capitaine Portugais que Similau avoit maſſacré depuis deux ans, ſans avoir épargné un ſeul Portugais de l'équipage; que ce Corſaire s'étoit flatté de nous faire ſubir le même ſort; & qu'ayant pris tous ſes hommes de guerre dans les trois barques, il n'avoit laiſſé dans ſa jonque que trente Matelots Chinois.

La fin tragique de Mello étoit connue de Faria; il remercia le Ciel de l'avoir choiſi pour venger ſon compatriote, & fit ſauter ſur le champ la cervelle à Similau, avec un frón-

tal (*a*) ; ſupplice qui avoit été celui de Mello. Faria s'étant mis enſuite avec trente ſoldats dans les mêmes barques où l'ennemi étoit venu, il ſe rendit à bord de la jonque, dont il n'eut pas de peine à ſe ſaiſir. Cette priſe, non compris différentes marchandiſes, nous valut vingt mille louis.

Quantité de feux qui s'étoient allumés ſur la côte, nous faiſant juger que les Habitans ſe diſpoſoient peut-être à nous attaquer, nous ne penſâmes qu'à faire voile en diligence. Nous continuâmes de ranger la côte de Chiampa, parce que Faria ſe promettoit d'y apprendre quelques nouvelles de Coja Acem, objet conti-

(*a*) On appelle frontal ou fronteau une corde de moyenne groſſeur qui a différens nœuds qu'on applique ſur le front, en la ſerrant par derriere avec un tourniquet.

nuel de son entrepriſe & de son reſſentiment.

Nous apprîmes en effet, que puiſque Coja Acem exerçoit le commerce, c'étoit dans l'Iſle d'Aynan qu'il le falloit chercher, parce que tous les vaiſſeaux marchands s'y raſſembloient dans cette ſaiſon. Faria n'eut pas beſoin d'autres motifs pour ſe déterminer à faire voile vers cette Iſle.

Le lendemain, quelques Soldats envoyés à terre, ſous la conduite de Boralho, pour reconnoître la côte, qui étoit alors celle de la Cochinchine, rapporterent qu'ils avoient vû à l'ancre une groſſe jonque qui leur avoit paru être celle de Coja Acem. Cette conjecture, dont ils ſe hâterent de rendre compte à Faria, lui cauſa tant de ſatisfaction, que ſans perdre un moment, & laiſſant ſon ancre en mer, il donna ordre de faire

voile, en répétant que ſon cœur l'avertiſſoit qu'il touchoit à l'heure de la vengeance.

Nous nous approchâmes de la jonque avec une tranquillité qui nous fit paſſer pour des Marchands. Outre le deſſein de tromper notre ennemi par les apparences, nous appréhendions d'être entendus d'un Port dont nous étions voiſins, & d'attirer ſur nous tous les navires qui y étoient. Auſſitôt que nous fûmes près du bord Indien, vingt de nos Soldats qui n'attendoient que cet inſtant, y ſauterent avec une impétuoſité qui leur épargna la peine de combattre, car la plûpart de nos ennemis effrayés de ce torrent de furieux, ſe jeterent dans les flots.

Cependant quelques-uns des plus braves, ſe raſſemblerent pour faire tête; mais Faria ſurvenant auſſi-tôt

avec vingt autres Soldats, fit un terrible carnage de ceux qui vouloient réſiſter. Il en tua plus de trente ; & d'un équipage aſſez nombreux, le feu n'épargna que ceux qui s'étoient jetés dans la mer, & qu'on en fit retirer, autant pour ſervir à la navigation de nos propres vaiſſeaux, que pour déclarer quel étoit leur chef.

On en mit quatre à la torture ; mais ils ſouffrirent la mort avec une brutale obſtination. On alloit expoſer aux mêmes tourmens, un petit garçon qu'on eſpéroit de faire parler plus facilement, lorſqu'un vieillard qui étoit couché ſur le tillac, s'écria la larme à l'œil, que c'étoit ſon fils, & qu'il demandoit d'être entendu avant que ce malheureux enfant fût livré au ſupplice. Faria fit arrêter l'Exécuteur ; mais après avoir promis au pere, s'il s'expliquoit de

bonne foi, la vie, la liberté & la restitution de toutes les marchandises qui seroient à lui, il jura que pour le punir de la moindre imposture, il le feroit jeter à la mer avec son fils.

Ce vieillard touché jusqu'aux larmes, répondit qu'il acceptoit cette condition ; « je vous remercie, pour-» suivit-il, en s'adressant à Faria, de » la vie que vous voulez bien accor-» der à mon fils ; en échange, je vous » offre la mienne ; c'est un bien dont » on doit peu faire de cas à mon » âge. Je me confie entiérement à » votre parole, quoique pourtant la » profession que je vous vois exercer » soit peu conforme à la Loi Chré-» tienne, dans laquelle nous som-» mes nés tous deux ».

Une réponse aussi peu attendue, parut causer un peu de confusion à

Faria ; il fit approcher le vieillard, qu'il avoit cru Mahométan, & le voyant auſſi blanc que nous, il lui demanda s'il étoit Turc ou Perſan. La curioſité nous avoit raſſemblé tous autour de lui pour écouter ſon hiſtoire. Il l'a rapporta à peu près dans ces termes.

« Je ſuis Arménien d'origine, & » né au Mont Sinaï, d'une fort bonne famille ; mon nom eſt Thomas » Mortangen. Me trouvant il y a » deux ans au Port de Gedda (*a*), » avec un vaiſſeau qui m'appartenoit, » Solyman Bacha, Viceroi du Caire, qui alloit faire le ſiége de Diu, » le fit prendre avec d'autres vaiſſeaux marchands, pour ſervir au » tranſport de ſes vivres & de ſes » munitions. Après avoir rendu ce

(*a*) Ville de l'Arabie heureuſe.

» ſervice aux Turcs, lorſque je leur
» ai demandé le ſalaire qu'on m'a-
» voit promis, non ſeulement ils
» m'ont manqué de parole; mais ils
» m'ont pris ma femme & ma fille,
» que j'ai eu la douleur de voir ou-
» tragées ſous mes yeux; & mon fils
» a été jeté à la mer pour avoir eu
» la hardieſſe de leur reprocher cette
» brutalité.

» Enſuite, après avoir ainſi perdu
» mon vaiſſeau, ma femme, mes
» enfans, & la meilleure partie de
» ma fortune, que j'y avois embar-
» quée, le déſeſpoir m'a conduit par
» terre à Surate avec ce fils, qui eſt
» le ſeul qui me reſte. De-là, nous
» nous ſommes rendus à Malacca,
» dans le navire de Dom Garcie de
» Saa, d'où nous ſommes partis pour
» la Chine avec Sardinha, Facteur
» Portugais aux Moluques. Pendant

» que nous étions à l'ancre, Quiay
» Tajano, Maître de la jonque dont
» vous venez de vous saisir, surprit le
» vaisseau Portugais pendant la nuit,
» & s'en rendit maître par le massacre
» du Capitaine & de tout l'équipage.
» De vingt-sept Chrétiens que nous
» étions, j'ai été le seul avec mon fils,
» à qui le Corsaire ait conservé la vie,
» parce qu'il avoit reconnu que je n'é-
» tois pas mauvais Canonnier ».

Faria ne put entendre ce récit sans se frapper le front d'étonnement; mon Dieu, mon Dieu, dit-il, il me semble que ce que j'entends est un songe. Ensuite se tournant vers ses Soldats, il leur raconta l'histoire du Corsaire. C'étoit un des plus cruels ennemis du nom Portugais. Il en avoit tué de sa propre main plus de cent, & il avoit fait sur eux un butin au moins de cent mille ducats. Quoi-

que son nom fut Quiay Tajano, sa vanité lui avoit fait prendre celui du Capitaine Sardinha, depuis qu'il avoit massacré cet Officier.

Nous n'avions pas encore vu ce Corsaire, nous demandâmes à l'Arménien ce qu'il étoit devenu. Il nous dit qu'étant dangéreusement blessé, il s'étoit caché dans la soute entre les cables, avec six ou sept de ses gens. Faria s'y rendit aussi-tôt. Alors, ce brigand désespéré, sortit par une écoutille, à la tête de ses compagnons, & se jeta si furieusement sur nous, que malgré l'extrême inégalité du nombre, le combat dura près d'un quart-d'heure. Ils ne quitterent les armes qu'en expirant. Nous perdîmes deux Portugais & sept Indiens de l'équipage. Il y eut vingt blessés, parmi lesquels on comptoit Faria.

Après cette ſanglante victoire, il fit mettre à la voile, & le ſoir nous mouillâmes à une petite Iſle déſerte, où le butin ſe partagea tranquillement. Le vaiſſeau de Quiay Tajano étoit chargé de pierreries, de bois odorans & d'autres marchandiſes très-précieuſes; entre quantité d'habits de notre nation, nous fûmes ſurpris de voir des coupes, des chandeliers, des cuilliers & d'autres pieces d'argenterie, qui avoient appartenus à nos plus braves Officiers de mer. Mais la vue de tant de richeſſes ne diminua rien de la compaſſion que nous devions à neuf petits enfans âgés de ſix à huit ans, qui furent trouvés dans un coin enchaînés par les mains & par les pieds, & ſur le ſort deſquels on ne put rien apprendre.

CHAPITRE VII.

Sanglante victoire remportée par Pinto & ses compagnons. Rencontre qu'elle occasionne. Histoire curieuse d'un Corsaire. Autre prise singuliere. Histoire d'un Barbare Chinois. Sa fin tragique.

FARIA prenant plus de confiance que jamais à sa fortune, & toujours animé à la poursuite de Coja Acem, résolut de retourner vers la côte d'Aynan, où il espéroit de le rencontrer.

Pour prendre un peu de repos, nous entrâmes dans une riviere où l'on nous avoit indiqué un bon Port. Mais à peine avions-nous fait quelques lieues dans cette embouchure, que nous fûmes attaqués par deux grandes jonques qui descendoient

avec la faveur du vent & de la marée. Le combat fut terrible d'abord, par l'artillerie qui tonnoit de part & d'autre avec une vivacité prodigieuse. Les grapins jetés, notre tillac fut dans l'instant couverts de morts, & nous sautâmes sur la jonque. Faria y faisoit des prodiges de valeur, tandis que Boralho étoit aux prises, avec la seconde qui tomba bientôt en notre pouvoir ainsi que la premiere. Il en avoit coûté la vie à quatre-vingt Indiens ; mais par une faveur extraordinaire du Ciel, nous ne perdîmes qu'un seul Portugais & quatorze hommes d'équipage. Il est singulier que Pinto croye pieusement être favorisé du Ciel, en faisant avec Faria le métier de brigand. Exemple singulier, mais assez commun, d'une piété superstitieuse & hypocrite, qui toujours avide de ce

qui peut servir son intérêt temporel, ne manque pas de représenter ses Dieux armés de foudre, pour punir quiconque ose s'opposer à ce qu'elle veut paroître entreprendre en leurs noms & pour leur gloire.

Tandis qu'un grand nombre d'Indiens que la crainte du feu avoit fait précipiter dans les flots, & qui demandoient des secours à grands cris, devenoient l'objet de nos soins, on entendit dans la jonque dont Boralho s'étoit rendu maître, des cris & des plaintes qui sembloient venir de dessous la proue. Quelques Matelots qu'on y fit descendre, amenerent dix-sept Chrétiens, c'est-à-dire, deux Portugais, cinq petits enfans de quatre à cinq ans, deux filles & huit garçons de douze à quinze ans, chargés de chaînes, & la plûpart nuds.

Toute cette jeuneſſe innocente, en qui la crainte dominoit tout autre ſentiment, les uns pleurant, les autres priant Dieu, tandis que les plus petits regardoient autour d'eux d'un air étonné, & tendoient leurs petits bras à leurs freres & leurs ſœurs qu'on emmenoit, formoit un ſpectacle attendriſſant qui cauſoit la plus vive oppreſſion.

L'un des deux Portugais étoit à demi-mort. On apprit de l'autre que le Corſaire Chinois qu'on venoit de prendre portoit deux noms, l'un Chinois & l'autre Européen. Le nom Chinois qu'il portoit alors étoit *Xicaulem*; mais après avoir embraſſé le Chriſtianiſme à Malacca, il y avoit pris le nom de Franciſco Saa, de celui du Gouverneur de cette Ville, Dom Garcie de Saa, qui avoit été ſon parrain. Ce Seigneur lui avoit fait épou-

ſer une jeune orpheline Portugaiſe d'une famille honorable. Enſuite Franciſco Saa ayant fait voile vers la Chine, ſur une jonque qui lui appartenoit, accompagné de ſa femme & de vingt Portugais, ſon caractere féroce & ſanguinaire s'étoit déclaré de la maniere la plus barbare. Il avoit relâché dans une Iſle ſous prétexte d'y faire de l'eau, & de concert avec ſon équipage, il avoit maſſacré les Portugais pendant leur ſommeil, pour ſe ſaiſir de toutes leurs marchandiſes.

Après cette horrible perfidie, il avoit propoſé à ſa femme d'adorer les idoles Chinoiſes, & ſur ſon refus il lui avoit fait ſauter la cervelle d'un coup de hache. L'année ſuivante il s'étoit emparé d'une petite jonque, dans laquelle il avoit tué dix Portugais. Les cinq petits enfans, les huit

huit garçons & les deux filles étoient les malheureux reſtes d'une jonque Portugaiſe, qu'il avoit priſe à l'embouchure de la riviere de Siam, & dans laquelle il avoit fait maſſacrer ſeize Portugais; en vous attaquant, il vous a pris pour des Marchands Chinois; il n'épargnoit aucune Nation, lorſqu'il pouvoit la ſurprendre avec avantage.

On demanda au malheureux qui faiſoit ce récit, s'il reconnoitroit le Corſaire parmi pluſieurs morts; il le découvrit, en effet, parmi les cadavres qui flottoient ſur l'eau. On lui trouva un grand coup d'épée ſur la tête, & un coup de pique qui lui traverſoit l'eſtomach. Il lui étoit reſté une chaîne d'or, autour du cou, de laquelle pendoit une eſpece d'idole en forme de lézard à deux têtes. Faria fit couper la tête & tailler le reſte du corps

en pieces, qui furent jetées dans les flots.

Cette priſe, jointe aux précédentes, mettoit chacun de nous, en état de ſe faire un ſort agréable, par toute eſpece de profeſſion; mais le reſſentiment de Faria n'étoit pas ſatisfait, & la ſoif de l'or qui nous dévoroit cherchoit à s'étancher encore dans de nouvelles avantures. Hélas! la providence ſembloit n'accumuler tant de richeſſes en nos mains, qu'afin de mieux punir nos brigandages, en nous en faiſant perdre les fruits, d'un ſeul coup.

Toujours avide de vengeance, Faria prit la réſolution de ſe porter ſur les côtes de la Chine, où il eſpéroit de rencontrer Coja Acem. Un jour que les préſages d'une tempête nous avoient obligé de mouiller au Port de Madel, une grande jonque

s'approcha de nous pour chercher également une retraite. Le Capitaine qui étoit un Corsaire Chinois, nommé Hinimilau, & très-redouté des Marchands, nous salua suivant l'usage du pays, sans nous avoir reconnu pour des Portugais. Mais tandis qu'il passoit à la portée de la voix, nous entendîmes crier distinctement dans notre langue : *Seigneur Dieu, miséricorde.*

Faria qui pouvoit se faire entendre des Matelots Chinois, leur ordonna d'amener leurs voiles. Ils passerent sans lui répondre, & jettant l'ancre un quart de lieue plus loin, ils commencerent alors à battre leur tambour & à faire briller leurs cimeterres. Malgré ces bravades qui annonçoient de la confiance, Faria dépécha, vers eux, une barque bien équipée, qui revint bientôt avec un

grand nombre de bleſſés. Ce ſpectacle l'irrita ſi vivement qu'il fit lever auſſi-tôt les ancres, & s'approcha de l'ennemi, juſqu'à la portée de l'arquebuſe. A cette diſtance il le ſalua de trente-ſix pieces de canon. Toute la réſolution d'Hinimilau ne l'empêcha point de faire couper ſes cables, pour s'échouer ſur la rive; mais Faria n'eut pas plutôt reconnu ſon deſſein, qu'il l'aborda furieuſement. Le combat devint terrible & ſe ſoutint pendant plus d'une demi-heure, avec égalité d'avantages. Mais enfin les Corſaires, las, bleſſés ou brûlés ſe jetterent tous dans les flots. Notre Général prenant pitié d'un grand nombre de ces miſérables qui ſe noyoient, leur fit donner des ſecours par deux barques; on en ſauva ſeize, entre leſquels ſe trouva le Capitaine de la jonque.

Il fut amené devant Faria, qui fit d'abord panser ſes plaies, & lui demanda ce qu'étoient devenus les Portugais, que nous avions entendus ſur ſon bord. Hinimilau répondit durement qu'il n'en ſavoit rien. Mais la torture lui ayant fait changer de langage; ſans rien diminuer de ſa fierté, il dit qu'on les trouveroit dans la chambre de proue. Ils y étoient effectivement, mais égorgés. On apporta huit corps ſur le tillac, une femme avec deux enfans de ſix ou ſept ans, à qui on avoit brutalement coupé la gorge, & cinq hommes fendus de haut en bas. Aux queſtions qu'on fit à Hinimilau, ſur tant de cruauté, il répondit avec fureur, qu'il ſuffiſoit que ce fut des Portugais, pour qu'ils euſſent mérité la mort à ſes yeux. Il ſe vanta d'avoir maſſacré un grand nombre d'hommes de cette nation, & il ac-

compagnoit ſon récit de circonſtances ſi barbares, qu'elles nous firent lever les mains, vers le Ciel, d'étonnement & d'horreur. L'indignation ſaiſit Faria, & ſans lui faire le moindre reproche, il le fit tuer à ſes yeux.

Tant d'exploits commençoient à rendre le nom de Faria ſi terrible, que pluſieurs Capitaines qui ſe trouvoient dans le Port de Madel, lui firent des préſens conſidérables d'argent pour obtenir ſa protection. Faria reçut fort civilement leurs députés, s'engagea par ſerment, non-ſeulement à les épargner, mais encore à les défendre, & leur délivra des paſſeports.

CHAPITRE VIII.

Naufrage de l'Auteur. Etat déplorable où il eſt réduit avec ſes compagnons. Leur Chef les conſole. Trait admirable de grandeur d'ame. Haſard qui leur procure des vivres. Ils réuſſiſſent à ſe ſauver.

NOUS tenions la mer depuis ſi long-tems, que nos Soldats dégoûtés du métier de pirate, prierent Faria de faire un partage exact du butin; cette propoſition ayant fait naître des différends, on convint de choiſir Siam pour y paſſer l'hyver, & pour y faire argent des marchandiſes qui reſtoient à partager.

Après avoir juré cet accord, nous allâmes mouiller dans une Iſle où nous attendîmes pendant douze jours

un vent favorable. Il s'éleva enfin tel que nous l'avions deſiré ; mais à la nouvelle lune il ſe changea, pour notre malheur, en une ſi furieuſe tempête, que nous fûmes repouſſés avec une violence incroyable, contre l'Iſle que nous avions quittée. Nous manquions de cables, & ceux que nous avions encore étoient demi pourris.

Auſſi-tôt que la mer avoit commencé à s'enfler, & que le vent de Sud nous eût pris à découvert en traverſant la côte, l'idée du péril qui nous menaçoit, nous avoit fait couper les mâts & jetter dans les flots quantité de marchandiſes. Mais la nuit devint ſi obſcure, le tems ſi froid, & l'orage ſi violent, que n'eſpérant plus rien de nos propres efforts, nous fûmes réduits à tout attendre de la miſéricorde du Ciel ; elle n'étoit pas due ſans doute à nos

péchés ; mais du moins notre foi nous la faisoit espérer.

Il paroîtra singulier que des brigands parlent sans cesse du Ciel, & de sa miséricorde avec cet air de confiance, qui ne peut appartenir qu'à des ames pures. Mais tel est l'abus qui se fait des choses les plus sacrées ; tel est l'aveuglement des hommes qui ne sont soumis à la morale évangélique, que par les préjugés de leur éducation, qu'ils se persuadent, qu'un moment de repentir suffit, pour effacer les plus grands crimes & leur mériter la grace du Ciel. D'ailleurs, rien n'est plus commun, que de voir allier les mœurs les plus affreuses, à la pratique scrupuleuse de quelques points de religion, que l'on regarde, comme une expiation suffisante de ses déréglemens.

Vers deux heures après minuit un épouvantable tourbillon jeta nos vais-

ſeaux contre la côte, & les briſa ſans y laiſſer une planche entiere. Il y périt cent quatre-vingt-ſix hommes. A la pointe du jour, nous nous trouvâmes ſur le rivage au nombre de cinquante-trois, entre leſquels nous n'étions que vingt-trois Portugais, moins étonnés de notre naufrage, que de nous voir à terre, ſans ſavoir à quel haſard nous avions l'obligation de notre ſalut. Heureuſement Faria fut un de ceux à qui le Ciel avoit conſervé la vie.

Nous vîmes avec autant d'effroi que de pitié, les cadavres de nos compagnons & de nos amis, dont le bord de la mer étoit couvert. Faria déguiſant ſa douleur, nous exhorta, par une courte harangue, à ne pas perdre l'eſpérance. Quoique l'Iſle fut déſerte, il nous promit, que les bois & le rivage nous fourniroient de quoi repouſſer la faim, & loin de renon-

cer à la fortune, il nous représenta que la misere même devant être un aiguillon pour le courage, nous ne pouvions trop attendre de l'avenir, en proportionnant cette attente à notre situation.

Nous employâmes deux jours à donner la sépulture aux morts. Quelques provisions mouillées, que nous tirâmes des flots, nous servirent à nous soutenir pendant ce triste office. Mais comme ces vivres étoient trempés, en moins de cinq jours il nous devint impossible d'en supporter l'odeur & le goût.

Nous nous vîmes forcés d'entrer dans les bois, où nous trouvant sans armes, ce fut un chagrin pour nous de voir passer quantité de bêtes sauvages, que nous ne pouvions espérer de prendre à la course. Le froid & la faim nous avoient déjà si fort af-

foiblis, que plusieurs de nos compagnons, tomboient morts en nous parlant. Faria continuoit de nous ranimer par ses exhortations; mais un sombre silence, dans lequel il tomboit souvent malgré lui, nous apprenoit assez, qu'il ne jugeoit pas mieux que nous, de notre sort.

Un jour qu'il s'étoit assis, pour nous faire manger, à son exemple, quelques plantes sauvages que nous n'avions choisies, que parce qu'elles avoient paru entamées par des bêtes fauves; un oiseau de proie qui s'étoit élevé derriere la pointe de notre Isle, laissa tomber près de lui, un poisson de la longueur d'un pied. Il le prit, & l'ayant fait rôtir aussi-tôt, il nous pénétra de tendresse & d'admiration, lorsqu'au lieu de le manger lui-même, il le distribua de ses propres mains en-

tre les plus foibles & les plus malades (*a*).

Ensuite jetant les yeux vers la pointe d'où l'oiseau étoit parti, il en découvrit plusieurs autres qui s'élevoient & se baissoient dans leur vol. Ce qui lui fit juger qu'il y avoit peut-être dans ce lieu quelque proie dont ces animaux se repaissoient. Nous y marchâmes en procession, pour attendrir le Ciel par nos prieres & par nos larmes. En arrivant au som-

(*a*) Ce trait seul suffiroit pour donner la plus haute idée de l'ame de Faria. Un homme qui, dans les circonstances où il se trouve, est supérieur au besoin, ne peut manquer d'être un grand homme. Tous ceux qui savent l'Histoire ancienne, & qui y ont remarqué l'action d'Alexandre, renversant à la tête de son armée, un casque plein d'eau qu'on lui avoit apportée, & qui étoit fort rare, trouveront celle de Faria bien plus simple, à la vérité ; mais bien plus grande que celle du Héros de Macédoine.

met de la colline, nous découvrîmes, sous nos pieds, une vallée fort basse, qui nous parut remplie d'arbres chargés de fruits, & traversée par une riviere d'eau douce.

La joie nous avoit déjà fait rompre notre procession, pour y descendre, lorsque nous apperçûmes un cerf fraîchement égorgé, qu'un tigre commençoit à dévorer. Nos cris le firent bientôt fuir. Etant descendus dans la vallée, nous y fîmes un grand festin de la chair du cerf, & des fruits qui s'y offroient en abondance. Nous avions seulement la précaution, de ne cueillir, que ceux qui avoient été bêquetés par les oiseaux, doublement assurés qu'ils n'avoient rien de vénéneux, & qu'ils étoient d'ailleurs les plus murs & du meilleur goût.

Nous prîmes aussi quantité de

poiſſons, ſoit par notre induſtrie, ſoit avec le ſecours des oiſeaux de proie, qui s'abaiſſant ſur l'eau, & ſe relevant avec un poiſſon dans leur bec, ou dans leurs ſerres, le laiſſoient ſouvent tomber, lorſqu'ils étoient épouvantés par nos cris.

Ces rafraîchiſſemens rétablirent un peu nos forces, & l'expérience augmenta notre habileté pour la pêche. Au bout de quelques jours, nous découvrîmes une voile qui s'avançoit vers notre Iſle, & qui vint aborder, à peu de diſtance de l'endroit où nos vaiſſeaux s'étoient briſés. La vue de ce bâtiment, que nous reconnûmes pour Chinois, ranima nos eſpérances. Sans trop ſavoir ce que nous avions à faire, nous prîmes le parti de nous enfoncer dans le bois, pour nous dérober à la vue de ceux qui paroiſſoient approcher. Les Chinois

amarerent leur bâtiment avec deux cables, de poupe & de proue, & gliſſerent une planche à terre, pour y deſcendre plus facilement.

Environ trente perſonnes ſautent auſſi-tôt ſur le ſable, & s'employent à faire des proviſions de bois & d'eau. Quelques-uns s'occupent auſſi à préparer des alimens, tandis que d'autres s'amuſent à lutter & à différens exercices de cette eſpece.

Faria les voyant ſans ordre & ſans défiance, jugea qu'il n'étoit reſté perſonne ſur le vaiſſeau, & concevant dès-lors un deſſein auſſi téméraire qu'injuſte, nous l'expliqua de la maniere ſuivante: « Meſſieurs, » mes freres, vous voyez le triſte » état où notre malheur nous a jetés. » Je confeſſe que mes péchés en ſont » la cauſe; mais la miſéricorde de » Dieu eſt infinie. J'y mets toute

» ma confiance. Elle ne veut pas per-
» mettre que nous périssions misé-
» rablement. Quoiqu'il soit inutile
» de vous représenter combien il
» nous importe de prendre ce vais-
» seau, que notre Dieu nous amene
» par un miracle sensible, je ne laisse
» pas de vous le dire, afin que dans
» l'état où vous êtes, avec son saint
» nom à la bouche & au cœur, nous
» nous jetions ensemble dans l'inst-
» trument de notre délivrance, &
» que nous y soyons entrés avant que
» de pouvoir être entendus. Je vous
» exhorte; je vous prie de ne penser
» d'abord tous, qu'à vous saisir des
» armes, que nous y trouverons, pour
» nous mettre en état de nous bien
» défendre, & demeurer possesseurs
» du seul moyen de salut qui nous
» reste, après Dieu; lorsque je dirai

» trois fois Jésus, faites aussitôt ce » que vous me verrez faire ».

Au signe dont il venoit de nous avertir, nous prenons ensemble notre course vers le bâtiment, & nous y entrons sans aucune opposition. Les deux cables sont aussi-tôt lâchés. Tandis que les Chinois accourent au rivage, dans la surprise de cet événement, nous eûmes le tems de nous éloigner à la portée de l'arbalete. Quoiqu'il nous restât peu de crainte à cette distance, nous tirâmes sur eux un fauconneau qui se trouvoit sur le vaisseau. Ils prirent tous la fuite vers les bois, pour y déplorer sans doute leur infortune, comme nous y avions passé quinze jours à pleurer la nôtre.

Nous ne trouvâmes à bord qu'un vieillard & un enfant de treize ans, qui étoit fils du Capitaine, à qui ap-

partenoit le bâtiment & toute la cargaiſon. Dans l'état où nous étions, la partie la plus précieuſe, nous parut conſiſter en riz, en ſucre, en poules & en jambons. Faria s'efforça de conſoler le jeune Chinois, en lui promettant de le traiter comme ſon propre fils; mais il n'en put tirer que des larmes & des marques de mépris pour ſes offres.

CHAPITRE IX.

L'Auteur & son Capitaine s'allient avec un Corsaire Chinois. Ils rencontrent Coja Acem. Mélange bizarre de piété & de barbarie. Combat effroyable. Ils essuyent une tempête. Témérité de Faria.

Les malades s'étant parfaitement rétablis, avec les vivres de notre prise, & une quinzaine de repos dans une Isle dont on nous avoit vanté le bon air ; Faria fit voile vers Liampo. Nous rencontrâmes bien-tôt un Corsaire Chinois fort dévoué à la Nation Portugaise, nommé Quiay Paviam. Il n'eut pas plutôt appris que nous étions commandés par Faria, dont il connoissoit le mérite par l'éclat

de ſes actions, qu'il paſſa ſur notre bord, avec un cortége de vingt Portugais, richement vêtus, & des préſens très-conſidérables. Faria dans l'abaiſſement où le ſort l'avoit réduit, ne put répondre à cette oſtentation de richeſſes, mais ſon nom faiſant toute ſa grandeur préſente, il raconta ſes malheurs avec une ſimplicité noble, qui lui attira plus d'admiration, que le ſouvenir de ſa fortune.

Le Corſaire, après avoir entendu ſes nouveaux projets, lui offrit de l'accompagner dans toutes ſes entrepriſes, avec cent hommes qu'il avoit dans ſa jonque, quinze pieces d'artillerie, & les trente Portugais qui s'étoient attachés à ſon ſervice, ſans autre condition, que d'entrer en partage du butin pour un tiers. Cette offre fut acceptée. Faria ne fit pas difficulté de s'engager, par une pro-

messe de sa main, qu'il confirma sur les saints évangiles, & qui fut signée par les principaux Portugais, en qualité de témoins.

Six jours après cette association des deux Corsaires, on rencontra une barque de Pêcheurs, dans laquelle on vit avec étonnement, huit Portugais, tous fort blessés, & dans le plus triste état. Faria les ayant fait passer sur son bord, ils lui racontèrent qu'ils étoient partis de Liampo depuis dix-sept jours, pour se rendre à Malacca, qu'ils avoient eu le malheur d'être attaqués par un Corsaire, nommé Coja Acem; qu'après un combat de trois heures, ils avoient perdu leur vaisseau, & la valeur de cent mille ducats, avec dix-huit Portugais de leurs parens ou de leurs amis; que par un miracle du Ciel, ils s'étoient sauvés au nombre de dix, dans la

même barque où nous les avions rencontré, & que de ce nombre, deux étoient déjà morts de leurs bleſſures.

Après avoir écouté ce récit avec attention, Faria toujours plein d'idées de vengeance, leur demanda ſi le Corſaire avoit été fort maltraité dans le combat. Ils l'aſſurerent que la victoire lui avoit coûté une jonque, & la plus grande partie des Soldats qui la montoient, & qu'il n'étoit entré dans une riviere voiſine, que pour y réparer ſes pertes.

Alors Faria ſe mit à genoux tête nue; & les mains levés vers le Ciel, qu'il regardoit fixement, il lui adreſſa la priere ſuivante. « Seigneur Jéſus-Criſt, mon Dieu, qui eſt la véritable eſpérance de ceux qui mettent leur confiance en toi; moi qui ſuis le plus grand de tous les pécheurs, je te prie humblement

» au nom de tes serviteurs qui sont
» ici présens, les ames desquels tu as
» rachetés de ton précieux sang, que
» tu nous donnes force & victoire
» contre ce cruel ennemi meurtrier
» d'un si grand nombre de Portugais.
» C'est avec ta faveur & ton aide ; &
» pour l'honneur de ton saint nom
» que j'ai résolu de le chercher jus-
» qu'à l'extrémité du monde, pour
» lui faire payer ce qu'il doit, ren-
» dre ce qu'il a enlevé à tes soldats
» & tes fideles serviteurs ».

Cette priere fut récitée avec tant de ferveur, d'un air de componction si touchant, que le même transport se communiquant à ceux qui l'avoient entendue ; ils se mirent à crier aux armes, aux armes, comme si le Corsaire eut été présent. Dans cette noble ardeur on tourna aussi-tôt vers un Port, pour s'y pourvoir d'armes, de

de vivres, de munitions, & d'hommes propres à la manœuvre. Tous les volontaires à qui l'espérance du butin fit offrir leurs services, furent reçus & payés libéralement. Quiay Panjam n'épargna pas ses trésors. A la revue générale, qui se fit avant que de lever l'ancre, nous nous trouvâmes au nombre de cinq cent hommes, tant Soldats que Matelots, entre lesquels on compta quatre-vingt-quinze Portugais.

Nous partîmes dans le meilleur ordre. Trois jours après nous arrivâmes aux Pêcheries où le Corsaire avoit enlevé la jonque de notre Nation. Quelques espions qu'on envoya sur la riviere, nous rapporterent qu'il étoit à deux lieues de-là, dans une riviere, où il faisoit réparer la jonque Portugaise. Faria fit vêtir à la Chinoise un de ses plus braves & de

ſes plus ſages Soldats, avec ordre de s'avancer dans une barque de pêcheurs, pour obſerver la contenance & la ſituation des ennemis. On apprit bien-tôt qu'ils étoient ſans défiance, & dans un déſordre qui nous feroit trouver peu de peine à les aborder. Nos deux Chefs réſolurent d'aller mouiller le ſoir à l'embouchure de la riviere, & de commencer l'attaque à la pointe du jour.

La mer fut ſi calme & le vent ſi favorable, que Faria crut devoir profiter de l'obſcurité pour s'avancer juſqu'à la hauteur du Corſaire. Cette manœuvre ſe fit avec ſuccès; mais les premiers rayons du jour nous firent découvrir, & porterent l'allarme, parmi ceux qui étoient au rivage, & parmi ceux qui gardoient la flotte. Il s'éleva un ſi furieux bruit entr'eux, qu'il nous de-

vint presqu'impossible de nous entendre. Faria saisit ce moment pour les saluer de toute notre artillerie, qui augmenta le tumulte. Ensuite le jour étant devenu plus clair, pendant qu'on rechargeoit les pieces & les Corsaires nous observant sur leurs ponts, il fit faire une seconde décharge qui en fit tomber un grand nombre. Cent soixante hommes armés de mousquets, ne firent pas feu moins heureusement sur ceux qui s'étoient mis dans des barques pour retourner à leurs jonques. Ce terrible prélude parut leur causer tant d'épouvante, qu'on n'en vit plus paroître un sur le tillac.

Alors nos deux jonques les abordèrent avec la même vigueur; la mêlée fut effroyable, & se soutint pendant plus d'un quart-d'heure, jusqu'au départ de quatre barques qui

ſe détacherent du rivage, pour amener des gens frais aux Corſaires. A cette vue, un Portugais, qui étoit dans la jonque de Quiay Panjam, repouſſant rudement un Canonnier, dont il avoit remarqué l'ignorance, pointa lui-même une piece qui étoit chargée à cartouche, y mit le feu avec tant de bonheur, qu'il coula la premiere barque à fond. Du même coup le Capitaine de la ſeconde fut tué avec ſix ou ſept Soldats. Les deux autres demeurerent ſi effrayées de ce ſpectacle, qu'elles s'efforçoient de retourner à terre, lorſque deux chaloupes Portugaiſes, chargées de pots à feux s'avancerent à propos pour y en jeter un fort grand nombre, qui les fit brûler en un inſtant juſqu'à fleur-d'eau. Ceux qui ſe jetoient à la mer étoient tués à coups de pique par nos gens. Enfin il n'en périt pas

moins de deux cent dans les quatre barques.

Ceux qui combattoient sur les jonques ne se furent pas plutôt apperçus de cette perte, qu'ils commencerent à s'affoiblir, & plusieurs ne penserent qu'à chercher leur salut à la nage. Mais Coja Acem, qui ne s'étoit point encore fait reconnoître, accourut alors, pour les encourager. Il portoit une cotte d'armes, écaillée de lames de fer, doublée de satin cramoisi & bordée d'une frange d'or. Sa voix qui se fit entendre avec une invocation de son Prophète, & des imprécations contre nous, ranima si vivement les plus timides, que s'étant ralliés, ils nous firent tête avec une valeur surprenante.

Faria, dont cette résistance ne fit qu'échauffer le courage, excita le nôtre par le discours suivant: « Valeu-

» reux Chrétiens, pendant que ces mé-
» chans ſe repoſent ſur leur maudite
» ſecte du diable, ſions-nous à notre
» Seigneur Jéſus-Chriſt, mis en croix
» pour nous, qui ne nous abandonne-
» ra point, quelques grands pécheurs
» que nous puiſſions être; car à pré-
» ſent nous ſommes à lui, & ces
» chiens ne lui ſont pas connus ». A peine avoit-il achevé ces mots, que ſe précipitant vers le Chef des Corſaires, qu'il regardoit comme le principal objet de ſa haine, il lui déchargea un ſi grand coup de ſabre, qu'il fendit ſon bonnet de maille, & l'abattit à ſes pieds; auſſi-tôt lui emportant un autre ſur les jambes, il le mit hors d'état de ſe relever.

Cependant nos ennemis, qui virent tomberent leur Chef, pouſſerent un grand cri. Ils fondirent ſi impétueuſement ſur Faria, qu'ils fail-

firent de l'abattre à son tour, tandis que nous ſerrant autour de lui, nous redoublâmes nos efforts, pour ſauver une vie, à laquelle chacun de nous attachoit la ſienne. Le combat devint ſi furieux, que dans l'eſpace d'un demi-quart d'heure, nous vîmes tomber ſur le corps de Coja Acem, quarante-huit de ces déſeſpérés. Alors, nos ennemis commençant à perdre courage, ſe retirerent en déſordre, vers la proue, dans l'intention de s'y fortifier; mais Quiay Panjam ſe préſenta devant eux pour leur couper cette retraite. Ainſi preſſés des deux côtés avec la même furie, il ne leur reſta plus d'autre reſſource, que de ſe jeter dans les flots. Les nôtres encouragés par la victoire & par le nom de Jéſus-Chriſt, qui retentiſſoit ſur toutes les jonques, acheverent de les exterminer à me-

ſure qu'ils ſe précipitoient les uns ſur les autres. Il en périt cent cinquante par le fer, ou par le feu. La plûpart des autres ſe noyerent dans leur fuite, ou furent aſſommés à coup d'aviron.

On ne fit que cinq priſonniers, qui furent jetés au fond de cale, pieds & poings liés, dans le deſſein d'en tirer diverſes lumieres, par la force des tourmens; mais ils ſe rendirent entr'eux le ſervice de s'entr'égorger à belles dents

Après avoir employé une partie du jour à rendre les honneurs de la ſépulture à nos morts, dont le nombre ne monta qu'à cinquante-deux, y compris huit Portugais, Faria fit faire le tour de l'Iſle, pour y chercher, ce qui pouvoit avoir appartenu au Corſaire. Il découvrit, dans une vallée fort agréable, un Village d'en-

viron quarante maisons, & plus loin, sur le bord d'un ruisseau, une Pagode, où Coja Acem avoit mis ses malades. C'étoit dans le même lieu, que ceux qui étoient échappés aux flots, avoient pris le parti de se retirer.

A la vue de Faria, qu'ils apperçurent de loin, ils lui députerent quelques-uns d'entr'eux, pour implorer sa miséricorde. Mais fermant l'oreille à leur priere, il leur répondit qu'il ne pouvoit faire grace à ceux qui avoient massacré tant de Chrétiens. Ces misérables étoient au nombre de quatre-vingt-seize. Nous mîmes le feu à six ou sept endroits de la Pagode, qui n'étant composée que de bois sec & couverte de feuilles de palmier, fut bien-tôt réduite en cendres. Les Corsaires attaqués par la flamme & la fumée, jeterent des cris pitoyables, & quelques-uns se

précipiterent du haut des fenêtres ; mais ils furent reçus ſus les pointes de nos piques, & nous eûmes le plaiſir de raſſaſier notre vengeance.

La jonque que le Corſaire avoit enlevée depuis peu de jours aux Portugais de Liampo, leur fut rendue avec toutes leurs marchandiſes, ce qui n'empêcha pas que le reſte du butin ne montât à plus d'un million d'écus. Nous paſsâmes vingt-quatre jours en cette Iſle, pour y guérir nos bleſſés, parmi leſquels nous comptions avec peine Faria, que ſon courage infatigable avoit fait négliger ſes bleſſures, mais à qui le repos étoit très-néceſſaire.

Après ce ſéjour, nous levâmes l'ancre pour ſuivre le deſſein où nous étions, de nous rendre à Liampo, Ville de la Chine. Un orage du Nord-oueſt expoſa toute la flotte au

dernier danger. La plus petite de nos jonques périt avec sept Portugais & cinquante autres Chrétiens ; celle de Faria, dans laquelle étoient rassemblées les plus précieuses marchandises, n'évita le même sort, qu'en abandonnant aux flots quantité de richesses ; & ceux qui furent chargés de ce sacrifice, apportèrent si peu d'attention au choix, qu'ils jetèrent dans la mer, douze grandes caisses pleines de lingots d'argent ; mais rien ne causa plus d'affliction à Faria, que la perte d'une jonque qui s'étoit brisée sur la côte, & dans laquelle il y avoit cinq Portugais, qui furent enlevés pour l'esclavage par les Habitans d'une Ville voisine. Tandis qu'il paroissoit insensible à la ruine de sa fortune, il ne pouvoit se consoler de voir cinq hommes de sa Nation dans la misère. Tous ses soins, après la ten-

pête, ſe tournerent à les ſecourir. Dès qu'il ſçut que la Ville de Nouday, où ils avoient été conduits, n'étoit pas éloignée du rivage, il promit au Ciel, d'employer ſa vie pour leur rendre la liberté.

Son inquiétude redoubla en apprenant par des Priſonniers, qu'on avoit faits ſur la côte, que les Portugais captifs, paſſoient pour des voleurs, & qu'ils étoient deſtinés au ſuplice. Faria ſe hâta d'écrire au Mandarin, une lettre civile, pour lui redemander les cinq Portugais; & il y joignit un préſent de trois cent ducats pour leur rançon.

La réponſe qu'il reçut le lendemain, ſur le dos de ſa lettre, étoit courte & fiere; « Que ta bouche » vienne ſe préſenter à mes pieds; » après t'avoir entendu, je te ferai » juſtice ». Il comprit que le ſuc-

cès de son entreprise étoit fort incertain ; mais rejetant toute idée de violence, avant que d'avoir tenté les voies de la douceur & les motifs de l'intérêt, il offrit, par une autre députation, jusqu'à la somme de mille ducats. Dans sa seconde lettre il prenoit la qualité de Marchand Etranger, Portugais de Nation, qui alloit exercer le commerce à Liampo, & qui étoit résolu de payer fidélement les droits. Il ajoutoit : « que le Roi » de Portugal, son Maître, étant lié » d'une amitié de frere avec le Roi » de la Chine, il espéroit la même » faveur & la même justice, que les » Chinois recevoient constamment » dans les Villes Portugaises des Indes ».

Cette comparaison des deux Rois, parut si choquante au Mandarin, que sans aucun égard pour le droit des

gens, il fit cruellement fouetter ceux qui lui avoient apporté la lettre, à laquelle il fit enſuite la réponſe ſinguliere, qui ſuit: « Vile Créature, » née de mouches croupies dans quelqu'infâme cloaque qui n'a jamais » été nettoyé, qui peut avoir donné » à ta baſſeſſe, l'audace de toucher aux » choſes du Ciel? Je me ſuis fait lire ta » requête, par laquelle tu me ſuplies » comme ton Seigneur, d'avoir pitié de toi, qui n'eſt qu'un miſérable. Ma généroſité & ma grandeur » étoient déjà preſque ſatisfaites de » l'indigne préſent que tu m'offrois, » & j'avois quelque penchant à t'accorder ta demande; mais mon » oreille a été touchée de l'horrible » blaſphême de ton arrogance, qui » te fait nommer ton Roi, frere du » fils du Soleil & du Lion couronné » ſur le trône du Monde. Apprends

» donc que j'ai fait brûler ta lettre,
» pour qu'il ne reste aucun vestige
» de ton crime, qui te rend digne
» du même sort. Et je te commande
» de faire voile sur le champ, pour
» que la mer qui te soutient, ne soit
» pas souillée & maudite ».

Tant d'arrogance fut-elle soutenue d'un courage équivalent ? c'est ce qu'on va voir. Faria poussé par la colere, que les termes insultans du Mandarin avoient allumée, résolut d'attaquer la Ville. Il fait la revue de ses Soldats, qui montent encore au nombre de trois cent. Le lendemain il s'avance dans la riviere jusqu'à la vue des murs, & il y jette l'ancre. Le doute du succès de son entreprise, lui fait écrire une troisieme lettre au Mandarin, dans laquelle, feignant de n'avoir aucun sujet de plainte, il renouvella l'offre

d'une grosse somme & d'une amitié perpétuelle. Mais le malheureux porteur de cette lettre, est renvoyé déchiré de coups.

Faria, transporté, donne ordre de descendre au rivage. On obéit, & l'on marche vers la Ville, sans être effrayé, d'une foule de peuple, qui faisoit voltiger plusieurs étendards sur les murs, & qui paroissoit nous braver par ses cris. Nous n'étions qu'à deux cent pas des portes, lorsque nous en vîmes sortir douze cent hommes à cheval, qui entreprirent d'escarmoucher autour de nous, dans la vue, apparemment, de nous causer de l'épouvante; mais nous voyant avancer d'un air ferme, ils se rassemblerent en corps entre nous & la ville. Nos jonques avoient ordre de faire jouer leur artillerie au signal que Faria leur donna. Nous les se-

condâmes par notre mousqueterie. Le bruit seul fit tomber une partie de cette redoutable Cavalerie, sans qu'un seul osa mettre le sabre à la main.

Nous approchions de la porte, avec un extrême étonnement de la voir si mal défendue, lorsque nous apperçûmes le Mandarin qui accouroit à la tête de six cent hommes de pied. Il étoit monté sur un beau cheval & revêtu d'une cuirasse. Il nous fit tête avec assez de vigueur, & son exemple animoit ses gens, lorsqu'un coup d'arquebuse le frappa au milieu de l'estomach. Sa chûte répandit tant de consternation parmi les Chinois, que chacun ne pensant qu'à fuir, sans avoir la précaution de fermer les portes, nous les chassâmes devant nous, à grands coups de fer, comme des troupeaux. Après avoir fait tout ce

qu'il falloit pour prévenir une surprise, Faria se fit conduire à la prison, dont il ouvrit lui-même les portes aux cinq Portugais qui n'y attendoient que la mort. Ensuite, nous ayant tous rassemblés, & jugeant de l'effroi de nos ennemis, par la tranquilité qui regnoit autour des murs que les Habitans avoient abandonnés, il nous accorda une demi-heure de pillage. Ce tems fut si bien employé, que le moindre Soldat partit chargé de richesses. Enfin, l'approche de la nuit pouvant nous exposer à quelque désastre, Faria fit mettre le feu aux extrêmités de la Ville. La flamme s'étant bien-tôt répandue dans le sapin & le bambou dont elle étoit bâtie, nous nous retirâmes tranquillement dans nos jonques, à la faveur de la clarté de cet incendie.

CHAPITRE X.

Différentes expéditions de Faria & de Pinto. Leur naufrage. Faria eſt enſeveli dans les flots. Portrait de cet homme courageux. Pinto échappe au danger.

APRES la glorieuſe expédition de Nouday, Faria prit deux partis, qui font autant d'honneur à ſa prudence, que tant d'exploits doivent en faire à ſa valeur; l'un fut d'enlever toutes les proviſions que nous pûmes trouver dans les villages qui bordoient la riviere, parce qu'il avoit lieu de craindre qu'on ne nous en refuſa dans tous les ports; & l'autre d'aller paſſer l'hiver dans une Iſle déſerte, où la rade & les eaux ſont excellen-

tes, parce que nous ne pouvions aller à Liampo, sans causer beaucoup de préjudice aux Portugais, qui venoient hiverner paisiblement dans ce port, avec leurs marchandises.

Il seroit inutile de suivre Faria dans un plus grand nombre d'expéditions; mais il est intéressant de faire voir succinctement, si la fortune le favorisa long-tems. Faria quittant son Isle, s'empare d'une jonque sur un Corsaire, & se rend à Liampo, où il fut reçu par ses compatriotes avec tous les honneurs & tous les témoignages de respect qu'ils eussent pû rendre à leur propre Roi. On lui donna des fêtes superbes, on le força d'accepter une des plus belles maisons de la Ville, où pendant cinq mois entiers, il fut traité avec la même considération. Son allié, Quiay Panjam, qui l'avoit tou-

jours suivi, meurt peu de tems après son départ de Liampo. Un autre Corsaire, nommé Similau, ami des Portugais, propose à Faria de se rendre à l'Isle de Calempluy, où il l'assure qu'ils y trouve grand nombre d'idoles d'or, & dix-sept Rois de la Chine, ensevelis dans des tombeaux de même métal. Faria y consent, & Similau lui sert de pilote. Après une navigation très-périlleuse, & très-longue, qui réduit l'équipage de Faria dans une grande misere, on aborde à Calempluy, on pille des tombeaux, des temples, & on remet à la voile. Reprenons le récit de Pinto, qui n'avoit pas quitté Faria.

Nous fîmes cent quarante lieues en neuf jours, & nous nous trouvâmes dans l'anse de Nanquin, où un vent d'Oueſt nous conduisit à la vue des monts de Conxinacau.

Cette chaîne de montagnes ſtériles, qui forme une perſpective effrayante, l'ennui d'une ſi longue route, la diminution de nos vivres, & ſur-tout le regret d'avoir manqué nos plus belles eſpérances, jetterent dans les deux bords un air de triſteſſe, qui fut, comme le préſage de l'infortune, dont nous étions menacés. Il s'éleva tout d'un coup un de ces vents du Sud, que les Chinois nomment Typhons, avec une impétuoſité ſi ſurprenante, que nous ne pûmes le regarder comme un effet naturel. La crainte fut toujours la mere de la ſuperſtition. Et ſans doute que Pinto regardoit le pillage des temples de Calempluy, comme une action qui pouvoit mériter le courroux du Ciel.

Les bâtimens que nous avions été obligés de prendre pour voguer plus facilement dans ces mers, étoient

à rames, bas de bord, foibles & dépourvus du nombre suffisant de Matelots. Un instant rendit notre situation si triste, que désespérant de pouvoir nous sauver, nous nous laissâmes dériver vers la côte, où le courant de l'eau nous portoit. Notre imagination nous offroit plus de ressources, en nous brisant entre les rochers, qu'en nous laissant abîmer au milieu des flots; mais ce projet désespéré ne put nous réussir.

Le vent qui se changea bien-tôt en Nord-oueſt, éleva des vagues furieuses, qui nous rejeterent, malgré nous, vers la haute mer. Alors nous commençâmes à soulager nos vaisseaux, sans épargner nos caisses d'or & d'argent. Nos mâts furent coupés, & nous nous abandonnâmes à la fortune pendant le reste du jour. Vers minuit, nous entendîmes dans le vais-

ſeau de Faria, les derniers cris du déſeſpoir. On y répondit du nôtre, par d'affreux gémiſſemens. Enſuite, n'entendant plus d'autre bruit que celui des vents & des vagues, nous demeurâmes perſuadés que notre généreux Chef & tous nos amis étoient enſevelis dans les flots. Cette idée nous jeta dans une ſi profonde conſternation, que pendant plus d'une heure, nous demeurâmes tous muets. Quelle nuit la douleur & la crainte nous firent paſſer! Une heure avant le jour, notre vaiſſeau s'ouvrit par la contrequille, & ſe trouva bien-tôt ſi plein d'eau, que le courage nous manqua pour travailler à la pompe. Enfin nous allâmes choquer contre la côte, & déjà preſque noyés comme nous l'étions, les vagues nous roulerent juſqu'à la pointe d'un écueil, qui acheva de nous mettre en pieces.

De

De vingt-cinq Portugais quatorze se sauverent. Le reste avec dix-huit Esclaves Chrétiens & sept Matelots Chinois, périt misérablement à nos yeux.

Arrêtons un moment le lecteur sur le sort de Faria. Il est difficile, avant de poursuivre les aventures de Pinto, de ne pas déplorer la triste fin d'un homme, à qui peut-être il n'a manqué qu'un sceptre & une flotte nombreuse, pour en faire le Héros le plus illustre. On a vu par le détail de ses exploits, qu'à l'intrépidité du cœur, Faria réunissoit toutes les qualités de l'esprit, & toutes les vertus de l'ame, qui font la gloire des grands hommes. Courageux jusqu'à la témérité, magnanime dans les sentimens & dans les actions, insensible à ses maux, compatissant à ceux de ses amis, généreux contre

l'intérêt même de sa vie, & de sa conservation ; plein de sens froid dans les dangers les plus terribles, il sourioit avec dédain à la fortune qui le maltraitoit, & recevoit ses faveurs, avec indifférence ; doué par la nature d'une éloquence mâle & persuasive ; occupé de sa religion, au milieu des transports d'une fureur effrenée ; passioné pour sa nation & ses intérêts ; zélé pour la justice, jusqu'à la sévérité ; réfléchi dans les entreprises les plus audacieuses ; franc avec discrétion ; ennemi de l'imposture ; persévérant sans obstination ; docile aux conseils sans légereté ; tel fut cet homme que le Portugal doit avec raison, compter au premier rang des conquérants qui l'ont illustré, & que toutes les nations devroient proposer pour modèle, aux Héros qu'elles produisent. Une seule passion

paroit avoir répandu quelques nuages, sur les belles qualités de Faria ; la vengeance avec toutes ses fureurs. Une haine implacable, qui lui fit commettre des cruautés, l'enflammoit contre les ennemis de sa nation ; & ces sentimens violens avoient quelque fondement, puisqu'il avoit été dépouillé de tous ses biens ; peut-être aussi qu'un zèle aveugle de religion, lui faisoit regarder, comme légitimes, tous les brigandages qu'il exerçoit sur des idolâtres. Au reste, si Faria eut ajouté la clémence & l'amour du genre humain à toutes ses autres vertus, jamais homme n'eût tant honoré l'humanité ; ou plutôt, il eût cessé d'être un homme, & nulle créature n'eût plus approché d'un Dieu.

CHAPITRE XI.

Misere où se trouve Pinto & ses Compagnons. Secours qu'ils obtiennent. Nouvelles disgraces. Ils sont condamnés au fouet. Querelle ridicule qui s'éleve entre eux. Suites fâcheuses qui en résultent.

Nous nous rassemblâmes sur le rivage, où pendant tout le jour & la nuit suivante, nous ne cessâmes point de pleurer notre infortune. Le pays étoit rude & montagneux & paroissoit être sans habitans. Cependant le lendemain matin nous fîmes six ou sept lieues au travers des roches, dans la triste espérance de rencontrer quelqu'habitant qui voulût nous recevoir en qualité d'Esclaves, & nous don-

ner à manger pour prix de notre liberté. Mais après une marche si fatiguante, nous arrivâmes à l'entrée d'un immense marécage, au-delà duquel notre vue ne pouvoit s'étendre, & dont le fond étoit si humide, qu'il nous fut impossible d'y entrer. Il fallut retourner sur nos traces, parce qu'il ne se présentoit pas d'autre passage. Nous nous retrouvâmes, le jour suivant, dans le lieu où notre vaisseau s'étoit perdu, & découvrant sur le rivage, les corps que la mer y avoit jetés, nous recommençâmes nos plaintes & nos gémissemens.

Après avoir employé le troisieme jour à les ensevelir dans le sable, sans autres instrumens que nos mains, nous prîmes notre chemin vers le Nord, par des précipices & des bois que nous avions une peine extrême à pénétrer; cependant nous descen-

dîmes enfin ſur le bord d'une riviere, que nous réſolûmes de traverſer à la nâge; mais les trois premiers qui rentererent le paſſage, furent emportés par la force du courant. Comme ils étoient les plus vigoureux, nous déſeſpérâmes d'un meilleur ſort. Nous prîmes le parti de retourner à l'Eſt, en ſuivant le bord de l'eau, ſur lequel nous paſsâmes une nuit fort obſcure, auſſi tourmentés par la faim, que par le froid & la pluie. Le lendemain avant le jour nous apperçûmes un grand feu, vers lequel nous nous remîmes à marcher; le lever du ſoleil en fit diſparoître la clarté, & nous continuâmes juſqu'au ſoir de ſuivre la riviere. Le pays commençoit à s'ouvrir; notre eſpérance étoit de rencontrer quelqu'habitation. D'ailleurs, nous ne pouvions nous éloigner d'une route où l'eau,

qui étoit excellente, servoit du moins à soutenir nos forces. Le soir nous arrivâmes à un bois, où nous trouvâmes cinq hommes qui travailloient à faire du charbon.

Le long commerce que quelques-uns d'entre nous avoient eu avec leur nation, leur avoit rendu la langue Chinoise assez familiere. Nous nous approchâmes d'eux, & nous nous jettâmes aussi-tôt à leurs pieds, pour diminuer l'effroi que pouvoit leur causer la vue de cinq Etrangers. Nous les priâmes au nom du Ciel, de nous adresser dans quelque lieu où nous pûssions trouver du remede au plus pressant de nos maux; ils nous regarderent d'un œil de compassion; » Si votre unique mal étoit la faim, » nous dit l'un d'entr'eux, il nous » seroit aisé d'y remédier; mais » vous avez tant de plaies, que nous

» avons fort à craindre l'inutilité de » nos ſecours ». En effet, les ronces au travers deſquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avoient déchiré le viſage & les mains, & ces plaies, que l'excès de notre miſere nous empêchoit de ſentir, étoient déjà tournées en pourriture.

Ces cinq Chinois nous donnerent un peu de riz & d'eau chaude, & nous conſeillerent de nous rendre dans un hameau voiſin, où nous trouverions un hôpital qui ſervoit à loger les pauvres voyageurs. Nous y fûmes reçus, avec une bonté qui ſe réduiſit à nous donner le couvert. Aux repréſentations que nous fîmes, que la faim étoit le plus preſſant de nos beſoins, les Directeurs répondirent, avec autant de douceur que de gravité, que la maiſon étoit fort pauvre, & on nous raconta fort au

long, par quels accidens cet hôpital s'étoit appauvri. Les plus affamés d'entre nous, ne pouvant réſiſter à l'indignation, que leur cauſoient tous ces détails, nous propoſerent en Portugais, de ne pas ſouffrir plus longtems qu'on ſe fît un jeu de notre miſere, & d'employer l'avantage que nous avions, par la ſupériorité du nombre. Je fis comprendre à mes Compagnons les ſuites de cette violence, & je conjurai les Chinois d'abandonner tout autre ſoin, pour ſoulager la faim qui nous dévoroit. Une priere ſi vive, loin de les offenſer, les engagea à ſe jeter dans des excuſes, qui traînerent encore en longueur, & qui aboutirent à nous prier de ſortir avec eux, pour ſolliciter la charité des habitans. Le hameau étoit compoſé de quarante ou cinquante pauvres maiſons, diſper-

sées, que nous fûmes obligés de parcourir, pour tirer en aumônes, un demi sac de riz, un peu de farine, des feves, des oignons, & quelques méchans habits, qui servirent à la réparation des nôtres.

En nous congédiant le lendemain, on nous avoit appris qu'à trois lieues plus loin il y avoit un hôpital fort riche, où tous les pauvres étoient reçus. Nous y arrivâmes le soir même, & nous y éprouvâmes une charité digne du Christianisme. On nous fit essuyer, seulement, grand nombre de formalités, & protester que notre dessein étoit de quitter la Chine après notre guérison.

Dix-huit jours que nous passâmes dans le repos & dans l'abondance, rétablirent parfaitement notre santé. Nous partîmes dans l'intention de nous rendre à Nanquin, dont nous

n'étions éloignés que de cent quarante lieues, & de nous y embarquer pour Canton ou Liampo.

Le second jour de notre départ, en approchant d'un lieu, où nous comptions passer la nuit, nous nous reposâmes sous un arbre, près duquel trois ou quatre hommes, qui gardoient un nombreux troupeau de vaches, ne virent pas onze étrangers sans en être allarmés. Ils se mirent à pousser des cris qui firent sortir tous les habitans, armés de bâtons & de pierres. Dans leur premier transport, nous fûmes blessés de plusieurs coups, & cette chaleur n'ayant fait qu'augmenter à notre vue, parmi des furieux qui ne reconnoissoient point les traits du pays sur notre visage; ils nous lierent les mains derriere le dos, & nous menerent prisonniers dans le

Bourg voiſin. Nous faillîmes d'abord d'y être aſſommés. On nous donna enſuite, pour priſon, une citerne qui contenoit encore de l'eau corrompue, & remplie de ſang-ſues. Nous y demeurâmes deux jours, enfoncés dans la fange juſqu'à la ceinture, ſans prendre aucune eſpece d'aliment. Enfin, le Ciel amena un habitant de cette ville, où nous avions été ſi bien reçus. Il apprit notre diſgrace; il fit honte à nos bourreaux, de nous avoir pris pour des voleurs, & ſur ſon témoignage, on nous délivra de notre priſon tout ſanglans de la morſure des ſang-ſues; nous partîmes fort irrités, ſans vouloir entendre les excuſes, par leſquelles on s'efforça de nous conſoler.

Nous pourſuivîmes donc notre route vers Nanquin, tantôt comblés de charités par les Habitans des vil-

lages que nous traversions, tantôt obligés de prendre de longs détours pour éviter les grandes Villes, où les loix ne sont jamais favorables aux Etrangers.

Notre malheur nous ayant conduit à une petite ville nommée Taypol, dans un tems, où il y avoit eu quelque désordre aux environs, nous fûmes accusés d'en être les auteurs : nous fûmes jetés dans une étroite prison, où pendant vingt-six jours nous fûmes déchirés à coups de fouet. Ce qui étoit singulier, c'est qu'après cette cruelle fustigation, on nous faisoit passer dans des chambres commodes, où diverses personnes, associées pour des exercices de charité, venoient panser nos blessures, & nous donnoient toutes sortes de soulagement. Les châtimens recommençoient après notre guérison, & d'onze

que nous étions, deux moururent dans cette alternative de caresses & de tourmens.

Cependant, comme les Tribunaux inférieurs ne pouvoient définitivement décider de notre sort, nous fûmes conduits par différens dégrés jusqu'à la ville impériale, & condamnés tous neuf, suivant les usages du pays, à servir l'Etat, en qualité d'esclaves, pendant un an. Nous avions été justifiés des principales accusations dont on nous avoit chargés; mais notre condamnation à l'esclavage, vint de ce que nous avions pénétré dans l'intérieur de l'Empire, sans une permission de la Cour.

En arrivant à Quansy, un Prince Tartare, qui faisoit sa résidence en cette Ville, ayant desiré de nous voir, nous mit au nombre de quatre-vingt Hallebardiers, que l'Em-

pereur lui accordoit pour sa garde. C'étoit une faveur inespérée, & très-agréable ; car cet office n'étoit pas pénible, & nous étions sûrs d'obtenir notre liberté à l'expiration du terme.

Mais tandis que nous attendions paisiblement une meilleure fortune, & que nous vivions avec une intelligence fraternelle ; l'enfer nous fit trouver, en nous-mêmes, la source d'une infinité de nouveaux malheurs.

Deux d'entre nous prirent querelle sur l'extraction des *Madureyras* & des *Fonsecas*, deux illustres Maisons de Portugal, auxquelles ils étoient fort éloignés d'appartenir. Sans autre intérêt, que celui de la dispute, ils s'échaufferent si vivement sur la prééminence de ces deux noms, qu'après s'être emportés à des inju-

res, il y eut un ſoufflet donné ; l'offenſé y répondit par un coup de ſabre qui abattit la moitié de la joue à ſon adverſaire. Celui-ci ſe ſaiſit d'une hallebarde, dont il perça le bras de l'aggreſſeur. Nous ne pûmes être inutiles témoins ; chacun prit parti ſuivant ſon affection. La mêlée fut générale, & de neuf que nous étions, il y en eut ſept dangéreuſement bleſſés.

Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de ſpectateurs, entre leſquels le Prince Tartare accourut lui-même. Il nous fit dépouiller & donner ſur le champ, à chacun, trente coups de fouet, qui furent plus ſanglans que nos bleſſures ; enſuite nous fûmes enfermés dans un cachot ſouterrain, où nous reſtâmes chargés de chaînes, pendant quarante-ſix jours. Ce traitement,

quelque dur qu'il paroiſſe, nous fut cependant moins ſenſible encore, que les reproches qu'on nous fit eſſuyer. On nous répétoit continuellement : « Que nous n'avions ni connoiſſance, ni crainte du Ciel ; que nous » étions pires que des bêtes féroces, » & ſans doute d'un pays & d'une » nation barbare, puiſqu'avec un même langage & les mêmes uſages, » nous avions été capables de nous » bleſſer & de nous entre-tuer ſans » raiſon ; que nous méritions d'être » bannis du commerce des hommes, » & confinés dans des deſerts, où » nous trouverions des monſtres de » notre eſpece, qui ne ſeroient ni » plus farouches, ni plus vils que » nous ».

Enfin, dans une fête publique, où l'uſage du pays eſt de faire des aumônes, le Prince ſe ſouvint de

nous avec quelques ſentimens de pitié. Il nous fit grace de la vie, en faveur de notre miſere, & de notre qualité d'Etrangers ; mais ce ne fut que pour être conduits dans une forge de fer, où nous fûmes employés aux ouvrages les plus pénibles, pendant ſix mois, nuds & preſque ſans nourriture. Une maladie dont nous fûmes tous attaqués, & dont on craignit la contagion, nous fit obtenir la liberté de ſortir pour nous faire traiter, & celle, de mandier les beſoins de la vie, juſqu'à notre guériſon.

CHAPITRE XII.

Uſage que l'Auteur & ſes Compagnons font de leur liberté. Rencontre extraordinaire de Pinto. Secours qu'elle lui procure. Comment il eſt délivré de l'eſclavage.

LE premier uſage que nous fîmes, du peu de liberté qu'on nous laiſſoit, fut de jurer tous, par un ſerment ſolemnel, de vivre en bonne intelligence, & de reconnoître pour Chef un des neuf, qui ſeroit choiſi chaque mois, par les huit autres, avec le pouvoir de régler notre conduite. Ce choix étant tombé ſur Boralho, ſa prudence lui fit diſtribuer les occupations, qui ſe rapportoient au bien commun. Deux furent chargés de

mendier dans la Ville ; deux autres d'aller à l'eau & d'apprêter les alimens ; le reſte devoit s'employer à couper du bois dans une forêt voiſine, non-ſeulement pour l'uſage domeſtique, mais pour tirer quelque profit de ce que l'on pourroit vendre.

J'étois de ce dernier nombre, & je revenois un jour du lieu du travail, avec mon fardeau ſur le dos, lorſque je rencontrai un vieillard vêtu d'une robe de damas noir, doublée d'une fourure blanche. Cet air de propreté me parut ſuſpect dans un homme ſans ſuite, & dans un chemin détourné, ſur-tout, lorſque l'inconnu ſe retirant un peu à l'écart, m'eut appellé d'un ſigne de main. Je le pris pour un voleur qui vouloit m'enlever ma charge de bois. Dans cette idée, je jete mon fardeau par-

terre, & tenant à ma main le bâton sur lequel je m'appuyois, je marche lentement vers le Vieillard, qui recommença lui-même à marcher, pour m'attirer à sa suite.

Surpris de ce spectacle, & me confirmant dans ma premiere opinion, je me détermine à l'instant, à retourner sur mes traces, pour gagner promptement le grand chemin qui conduisoit à la Ville; mais cet homme jugeant de mon intention, se met à crier; je tourne la tête, & je vois que s'étant jeté à genoux, il me montroit de loin une petite croix d'argent, avec des gestes soumis, par lesquels il sembloit implorer ma pitié.

Alors ne balançant point à le joindre, quoique je continuâsse de le prendre pour un Chinois; je fus extrêmement étonné, de lui entendre

dire, en Portugais, avec des ſanglots entre-coupés de larmes, béni ſoit la miſéricorde du Ciel qui me fait la grace après un ſi long exil de voir un chrétien ! je te conjure, lui répondis-je dans ma premiere ſurpriſe, au nom de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, de me dire promptement qui tu es.

Mon frere, reprit-il, je me nomme Vaſco Calvo ; je ſuis natif d'Altochette, & tombé ici dans l'eſclavage, il y a vingt-ſept ans, avec Tomé Perès, qui avoit été envoyé dans ce pays pour Ambaſſadeur.

Reconnoiſſant alors le même Vaſco Calvo, dont j'avois déjà appris l'infortune ; je l'embraſſai comme un frere, & je verſai long-tems des larmes avec lui. Nous nous racontâmes mutuellement nos malheurs pendant le reſte du jour. Vers le ſoir, ayant repris le chemin de

la Ville, Calvo me montra sa demeure, & m'invita à lui amener mes Compagnons. Je n'eus rien de plus pressé, que de leur porter une si douce nouvelle ; nous nous rendîmes tous au logis de Calvo, qui nous reçut avec les transports de la plus vive joie.

Vasco qui connoissoit notre misere, avoit déjà fait couvrir une table. Il nous présenta son épouse & quatre enfans qu'il avoit d'elle ; ensuite nous passâmes à table une bonne partie de la nuit. Cette femme qui étoit Chinoise, mais chrétienne, nous ouvrit après le souper, un oratoire secret, qui contenoit un petit autel, avec une croix d'argent, une lampe & deux chandeliers. Là, s'étant mise à genoux avec ses quatre enfans, elle prononça quelques prieres fort touchantes en langue Por-

tugaiſe. Nous y joignîmes les nôtres avec la même ferveur. Cette tendre ſcène me parut le plus grand bonheur que j'euſſe goûté depuis long-tems.

La généroſité de Calvo, qui jouiſſoit d'une fortune honnête, allégea beaucoup, pendant huit mois, le poids de notre eſclavage ; mais les Tartares ayant inondé la Chine, & dirigeant leur marche vers Pekin, ſe préſenterent devant Quanſy, où nous étions, le 2 Juillet 1544. La Ville fut emportée d'aſſaut, pillée & les Habitans paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe. Ce qui avoit échappé à la fureur & à l'avarice des Barbares, fut conſumé par le feu qu'ils mirent en divers endroits de la Ville.

Notre qualité d'Etrangers fit reſpecter notre vie. On nous enmena priſonniers & nous fûmes confiés à

un

un Officier de considération. Le lendemain, nous marchâmes avec l'armée, du côté de Pekin. Nauticor, qui la commandoit, s'étant souvenu qu'un parti de ses gens avoit été taillé en pieces, à la vue d'un château nommé Nixoamcou, il résolut de l'emporter par escalade. Un détachement est aussi-tôt commandé pour cette expédition; mais les Chinois se défendirent si courageusement, que le Général Tartare fut obligé de faire sonner la retraite. Cette disgrace lui causa beaucoup de chagrin. Il pensoit à renouveller l'assaut, dans la résolution de laver sa honte, où d'y périr lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le camp, & les plus braves refuserent de marcher, sans une délibération générale du Conseil.

Tandis qu'on discutoit cette af-

faire, avec beaucoup de variété d'opinions, l'Officier qui nous entendoit raiſonner ſur l'entrepriſe, qui étoit l'objet du Conſeil, nous demanda ſi l'on faiſoit la guerre dans notre pays, & ſi nous avions de l'inclination pour les armes.

Un d'entre nous, nommé Mendez, répondit avec aſſez de vérité que toute notre vie s'étoit paſſée dans les combats, & que depuis l'enfance nous n'avions pas eu d'autre exercice. Si dans une ſi longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le château, il n'y a point de faveurs que vous ne pûſſiez attendre du Général. Alors Mendez, ſans conſidérer les ſuites de ſa préſomption, aſſura fort hardiment, que ſi Nauticor vouloit s'engager, au nom du Khan, par un écrit ſigné de ſa main, à le faire

conduire lui & ſes Compagnons dans l'iſle d'Aynan, pour retourner de-là dans leur pays, il ſe croyoit capable de lui faire aiſément ſurmonter toutes les difficultés du ſiége. Cette offre fut reçue avidement de l'Officier, qui ſe hâta d'en donner avis au Général.

Pendant que le diſcours de Mendez étoit porté au Conſeil, nous demeurâmes ſi ſurpris de ſon audace, qu'appréhendant déjà la vengeance des Tartares & toutes ſes ſuites, nous lui reprochâmes amèrement de s'être rendu l'inſtrument de notre perte, par des promeſſes, que nous n'étions pas en état de remplir.

« Il ſeroit bien étonnant », nous répondit-il, avec une confiance qui augmenta notre admiration, « que » neuf Portugais, exercés depuis » long-tems au métier des armes,

» & qui doivent trouver dans leur
» mémoire, le ſouvenir d'une infinité
» d'exploits, auſſi grands que glorieux
» à leur nation, ne fuſſent pas mieux
» inſtruits que des Barbares. En joi-
» gnant nos lumieres & nos ré-
» flexions, je me promets que nous
» leur ouvrirons du moins quelque
» voie qu'ils ignorent; & peut-être
» nous ſuffira-t-il de paroître un peu
» moins groſſiers qu'eux, pour ob-
» tenir une conſidération qui pour-
» roit nous conduire à la liberté.
» Au ſurplus, dans l'excès de mi-
» ſere où nous ſommes, notre vie
» mérite-t-elle donc d'être conſer-
» vée, à moins qu'elle ne ſerve à
» nous procurer un meilleur ſort? »

Cette courte harangue excita notre courage, & nous fit regarder d'un autre œil, ſa témérité. Elle nous parut une inſpiration du Ciel,

qui vouloit peut-être la rendre utile à notre délivrance. Nauticor n'étant pas satisfait du Conseil, prêta volontiers l'oreille à l'offre qu'on lui fit de nos services, sur-tout, lorsqu'il eût appris que nous étions d'une Nation, dont les conquêtes avoient fait grand bruit dans les Indes. Nous fûmes amenés dans sa tente, chargés de chaînes comme nous étions. Après diverses questions, auxquelles Mendez répondit avec assurance, il nous fit ôter une partie de nos liens, & nous fit apporter des alimens, sur lesquels nous nous jetâmes avec une avidité qui parut le réjouir beaucoup.

Un des Officiers qui l'environnoit, jaloux peut-être de le voir prendre en des misérables, une confiance qu'il croyoit sans doute mériter beaucoup mieux, lui dit en raillant : « Quand votre bonté ne ser-

» viroit qu'à délivrer ces Eſclaves » de la faim, ce n'eſt pas l'employer » en pure perte ; elle pourra bien » vous valoir mille onces d'argent, » que vous pourrez tirer de leur » vente ». Cette plaiſanterie qui fit rire toute l'aſſemblée, ne fut point du tout goûtée du Général. Il continua de s'entretenir avec Mendez, & paroiſſant ſatisfait, il lui promit non-ſeulement la liberté, mais toutes ſortes d'honneurs & de bienfaits, s'il lui faiſoit emporter le château avec peu de perte. Mendez eut la prudence de lui dire, qu'il ne pouvoit s'expliquer ſans avoir obſervé la place. Tout le monde loua ce langage, & ceux qui s'étoient défiés de nos offres, commencerent en prendre une meilleure opinion.

CHAPITRE XIII.

Entrepriſe téméraire de Pinto & de ſes Compagnons. Terribles effets de l'envie. Ils obtiennent leur liberté. Leur départ pour l'Inde.

NOUS paſsâmes la nuit dans une tente voiſine de celle du Général, auſſi vivement agités par la crainte, que par l'eſpérance. Le lendemain, Mendez apprenant qu'il y avoit trente hommes commandés, pour l'accompagner dans ſes obſervations, demanda que ſes Compagnons fuſſent du nombre. Cette faveur nous fut accordée, mais ſans armes, & toujours chargés d'une partie de nos chaînes. Après avoir obſervé la ſituation du château, nous conçûmes

qu'étant environnés d'un foſſé plein d'eau, qui faiſoit ſa principale défenſe, & que les Tartares avoient inutilement tenté de paſſer, nous pourrions le faire combler aiſément de faſcines, dont l'uſage leur étoit inconnu, & qu'à la faveur de quelques attaques feintes qu'on formeroit de divers côtés, pour diviſer les forces de la Garniſon, le véritable aſſaut qui ſe feroit, par le paſſage que nous aurions pratiqué, ne pouvoit manquer de ſuccès.

Cette délibération nous avoit peu coûté. On fut ſurpris de nous voir de retour au camp avec tant de diligence, & plus encore de ce que nous aſſurions à Nauticor que le château ſeroit bientôt à lui; il nous fit auſſitôt ôter le reſte de nos fers; & dans le premier mouvement de ſa reconnoiſſance, il jura de nous com-

bler de biens, & de nous préſenter au Grand Khan, ſon Maître.

Mendez fut regardé, dès cet inſtant, comme un ſecond Général, dont toute l'armée devoit reconnoître les ordres. Deux jours furent employés, à faire un prodigieux nombre de faſcines, ſur le modele que nous en avions donné, & à chercher dans les bourgs & villages voiſins, des paniers & des hoyaux. Mendez parut ſans ceſſe à côté de Nauticor, qui le combloit de faveurs.

Nous crûmes remarquer dans la contenance de notre camarade, un air de fierté qui s'étendoit juſqu'à nous. Nous en murmurâmes, & peut-être chacun de nous faiſoit-il déjà, dans le fond de ſon cœur, des vœux ſecrets, pour voir échouer ſon entrepriſe, quoique de ſon ſuccès dépendiſſent nos jours & notre liberté;

mais l'envie eſt une paſſion ſi cruelle, que les plus grands ſacrifices ne lui coûtent rien, pourvu qu'elle arrive à ſes fins. Nous nous raſſemblions pour mêler nos plaintes, pour épancher notre mécontentement. « Qui » ſçait, diſions-nous, à quoi nous de- » vons nous attendre? S'il ne réuſ- » ſit pas, ſa témérité nous aura per- » du; s'il réuſſit, il aura toute la » gloire de l'entrepriſe; il jouira de » toute la faveur du Khan, & notre » plus grand bonheur ſera peut-être » de nous voir employés à le ſer- » vir ». Cependant Mendez avoit pris ſes meſures avec tant de ſageſſe, que dès le matin du troiſieme jour, l'armée fut miſe en ordre de bataille & diviſée en pluſieurs corps, qui s'approcherent des murs d'autant de côtés différens. Chaque diviſion devoit feindre de commencer ſon at-

taque avec auſſi peu de précautions que la premiere qui avoit été faite, tandis que le principal corps, dont Mendez avoit pris le commandement, jeteroit les faſcines, & ſe hâteroit de paſſer le foſſé, pour commencer bruſquement l'eſcalade. Cette opération ſe fit avec tant de célérité, que l'ennemi reconnut à peine, de quel côté il étoit menacé. Mendez fut le premier qui planta l'échelle au pied du mur. Nous la montâmes avec lui, dans la réſolution de périr ou de ſignaler notre valeur, & nous arborâmes le premier drapeau ſur la muraille.

Nauticor & ſes principaux Officiers, nous regardoient avec autant de joie que d'étonnement. Les aſſiégés ayant perdu le courage & l'eſpérance, les murs ne furent bien-tôt plus couverts que de Tartares. On

ouvrit les portes au Général avec les acclamations de la victoire. Mendez reçut les plus grands éloges de ſa conduite & de ſa valeur, avec un préſent de deux bracelets d'or ; le Général nous donna auſſi des témoignages d'eſtime ; mais la plus haute marque de conſidération, au jugement des Tartares, fut pour nous, d'être admis à ſa table, dans le château même qui avoit été l'occaſion de notre triomphe.

De retour à ſa tente, nous y fûmes tous appellés. Il donna mille taels ou onces d'argent à Mendez ; chacun de nous en reçut cent. Cette inégalité devint un nouveau ſujet de murmure, pour ceux qui ſe croyoient au-deſſus de lui par la naiſſance, quoique nous ne pûſſions déſavouer, que nous lui devions l'honneur & la liberté.

Nauticor leva son camp, & deux jours de marche le firent arriver au camp du grand Khan, qui faisoit le siége de Pékin. Nous fûmes présentés avec beaucoup de cérémonies, à ce Souverain, qui après diverses questions, nous promit ses bontés & confirma la promesse de son Général.

Il se passa quarante-trois jours sans aucun changement dans notre sort. Le siége étoit poussé avec vigueur; les Chinois se défendoient de même. La contagion qui emportoit chaque jour des milliers d'hommes, le débordement de deux rivieres, sur lesquels étoit assis le camp, l'approche de l'hiver & la disette des vivres; tous ces obstacles porterent le Khan à lever le siége, & à rentrer dans ses États; nous l'y suivîmes, & nous y restâmes six mois, constam-

ment honorés de ſes bienfaits qui ſembloient éloigner nos eſpérances de liberté. Il eſt vrai, que ce Souverain avoit propoſé à Nauticor de nous attacher à ſon ſervice, & Mendez avoit déjà accepté un établiſſement avec ſix mille taels de rente.

Cependant le Général ne ſe crut pas moins engagé par ſa parole, à nous ſervir de tout ſon crédit. Et pour mieux diſpoſer le Khan en notre faveur, il lui repréſenta que nous avions en Europe, des enfans orphelins, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans notre ſecours. Cet expoſé, dont nous étions fort éloignés d'attendre du ſuccès, après tous les exemples que nous avions eu de la dûreté des Tartares, attendrit le Khan, & parut lui inſpirer de la pitié. « Je ſuis fort » aiſe, répondit-il, à Nauticor, » qu'ils ayent, dans leur pays, de ſi

» juſtes raiſons d'abandonner mon » ſervice. Je conſens à tout ce que » tu leur as promis en mon nom». Ce procédé nous donna ſujet d'admirer » quel eſt le mêlange de tendreſſe & de férocité, qui entre dans le caractere humain.

CHAPITRE XIV.

L'Auteur & ſes Compagnons s'embarquent. Nouvelle obſtination. Nouvelle querelle. Ses ſuites fâcheuſes. Ils s'engagent avec un Corſaire. Combat qui coûte la vie à cinq Portugais. Une tempête les jette dans une iſle. Pinto ſe rembarque & fait naufrage.

Nous partîmes de Tartarie avec les Ambaſſadeurs, que le Khan envoyoit à la Cochinchine, où nous arrivâmes après trois mois de marche. Sur les ſollicitations que firent au Roi, ces Ambaſſadeurs, au nom de leur Maître, nous fûmes conduits à un Port, d'où une jonque Indienne devoit inceſſamment partir pour les côtes de la Chine, & nous nous empreſsâmes d'en profiter.

Après vingt jours de navigation, nous arrivâmes à l'Isle de Sanciam, où nous ne trouvâmes que deux jonques Malaises, qui promirent de nous prendre à bord; mais nous étions Portugais; c'est-à-dire, d'une nation dont le vice est d'abonder dans son sens, & d'être entêtée dans ses opinions. Il y eut tant de diversité dans nos avis, lorsqu'il étoit si nécessaire pour nous d'être unis, que dans la chaleur de la dispute, nous faillîmes de nous entretuer. Le détail de notre querelle seroit honteux. J'ajouterai seulement, que le Capitaine qui nous avoit amené, nous quitta fort indigné de notre barbarie, sans vouloir se charger de nos lettres de remercîmens pour le Roi, & que les jonques également effrayées, rétracterent la promesse qu'elles nous avoient faites.

Notre sort fut de demeurer dans

un lieu désert, où le sentiment d'une misere présente, & la vue d'une infinité de dangers, eurent enfin le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux sur notre folie. Dix-sept jours que nous avions déjà passés sans secours, commençoient à nous faire regarder cette Isle comme notre tombeau, lorsque la faveur du Ciel y fit aborder un Corsaire qui cherchoit une retraite, après avoir été vaincu par une flotte Chinoise. D'un grand nombre de vaisseaux, il ne lui en restoit que deux. La plûpart de ses gens étoient couverts de blessures; une cruelle nécessité nous força de prendre parti à son service. Il mit cinq d'entre nous sur une de ses jonques, & trois dans l'autre.

Nous devions nous rendre aux Isles de Lequios, entre la Chine & le Japon, & nous commençâmes cette route

avec un bon vent; mais le troiſieme jour de notre navigation, nous fûmes attaqués par ſept jonques, qui dans un combat, fort opiniâtre, brûlerent celles des deux où étoient nos cinq compatriotes. Nous ne dûmes notre ſalut, nous-mêmes, qu'au ſecours de la nuit & du vent; ainſi dans le plus triſte état, nous fîmes voile, devant nous, pendant trois jours, à la fin deſquels un orage impétueux nous jeta dans l'Iſle de Tanaxuma, dépendante du Japon.

A notre arrivée, nous fûmes environnés de quantité de barques, qui nous apportoient des rafraîchiſſemens, que le Corſaire paya très-exactement. Le lendemain le Nautaquin ou Prince de l'Iſle, vint lui-même à bord, & nous diſtinguant des Chinois, il prit beaucoup de plaiſir à nous queſtionner ſur notre

pays, sur notre Roi & sa puissance, sur nos usages, sur toutes les contrées où nous avions voyagé, & sur les observations que nous y avions faites.

La satisfaction qu'il eut de nos réponses, le porta à nous inviter avec beaucoup d'instance, à passer quelque tems dans son Isle. Nous y consentîmes avec la participation des Chinois. On nous donna un logement commode, où nous fûmes traités avec beaucoup de générosité.

Le Capitaine Chinois profita fort heureusement de la faveur où nous étions, pour vendre toutes ses marchandises. Après cinq mois & demi de séjour dans cette Isle, nous nous rembarquâmes comblés de bienfaits, & nous fîmes voile pour Liampo, où nous arrivâmes heureusement. Les principaux Habitans nous reconnu-

rent, & nous rendirent ce qu'ils croyoient devoir aux amis de Faria. Boralho leur raconta nos avantures. L'Isle de Tanaxuma, le Japon & toutes les richesses que nous y avions admirées, furent pour eux autant de nouvelles connoissances, qu'ils reçurent avec étonnement. Dans la joie de cette découverte, ils ordonnerent une procession solemnelle, depuis l'Eglise de Notre-Dame de la Conception, jusqu'à celle de saint Jacques, qui étoit à l'extrêmité de la Ville.

La piété fit place ensuite à l'ambition; chacun s'empressa de tirer le premier fruit de nos lumieres. En moins de quinze jours, neuf jonques Portugaises, qui se trouvoient au Port, furent prêtes à faire voile, quoique la plûpart n'eussent d'autres Pilotes, que les Maîtres mêmes, qui

n'avoient aucune connoiſſance de la navigation.

Elles partirent dans cet état, malgré les fâcheuſes circonſtances de la ſaiſon & du vent. L'avidité du gain ne connoiſſoit aucun danger. Je fus moi-même un des malheureux qui ſe laiſſerent engager dans ce fatal voyage. Le premier jour nous gouvernâmes comme à tâtons, entre les Iſles & la terre ferme; mais, vers minuit, une affreuſe tempête nous ayant livrés à la fureur du vent, nous échouâmes ſur des bancs de ſable, où des neuf jonques, deux ſeulement eurent le bonheur d'échapper, les ſept autres périrent avec plus de ſix cent hommes. Ma bonne fortune m'avoit fait trouver ſur une des deux autres jonques; nous ſuivîmes la route que nous avions commencée. Dans l'après-midi, le vent ayant changé &

redoublé de violence, les vagues s'élevoient si furieusement, qu'il devint impossible de résister.

Nous nous abandonnâmes aux flots jusqu'à l'arrivée des ténebres, & nous passâmes la nuit dans cette horrible situation. Vers le jour nous touchâmes sur un banc, où du premier choc, la jonque fut mise en pieces, avec des circonstances si déplorables, que soixante-deux hommes y perdirent la vie, les uns noyés, les autres écrasés sous la quille.

CHAPITRE XV.

Misere de Pinto. Il est arrêté prisonnier & condamné à mort avec ses Compagnons. Comment ils obtiennent leur grace & leur liberté. Il retourne à Malaca.

ENTRE tant de malheureux, nous demeurâmes sur le sable au nombre de vingt-quatre, sans y comprendre quelques femmes. Les premiers rayons du jour nous firent reconnoître la grande Isle de Liqueos. Nous étions blessés presque, tous par le froissement des coquilles & des cailloux du banc. Après nous être recommandés à Dieu avec beaucoup de larmes, nous marchâmes dans l'eau jusqu'à l'estomach; ensuite traversant quelques endroits à la nâge, nous

nous employâmes cinq jours à nous approcher de la terre, ſans autre nourriture que les herbes, qui nous étoient apportées par les flots.

Nous arrivâmes au rivage, il étoit couvert de bois, où nous trouvâmes d'autres herbes aſſez ſemblables à l'oſeille, qui furent notre unique reſſource pendant trois jours. Le quatrieme, nous fûmes apperçus par un Inſulaire, qui courut auſſi-tôt donner l'allarme aux Habitans d'un Village, qui n'étoit éloigné que d'un quart de lieue. Bientôt nous vîmes paroître environ deux cent hommes, qui s'étoient raſſemblés au bruit des cornets. Il s'en détacha quelques-uns pour venir nous obſerver de près. Lorſqu'ils nous virent ſans armes, preſque nuds, la plûpart à genoux, pour invoquer le ſecours du Ciel, & deux femmes déjà mortes de miſere,

ils furent touchés d'une ſi vive compaſſion, qu'étant retournés vers ceux qui les ſuivoient, ils les firent arrêter. Cependant ils revinrent accompagnés de ſix hommes à pied, qui étoient les Officiers de leur Juſtice, & nous ayant exhorté à ne rien craindre, ils nous firent lier trois à trois, pour nous conduire à leurs habitations. Nous étions moins raſſurés par leurs diſcours, qu'effrayés par un traitement ſi rigoureux. Il nous reſtoit trois femmes, qui tomberent pâmées de foibleſſe & de crainte. Quelques Inſulaires les prirent entre leurs bras, & les porterent tour à tour, ce qui n'empêcha point, que dans la marche, il n'en mourut deux, qu'on laiſſa en proie aux bêtes féroces.

Après avoir marché juſqu'au ſoir, nous arrivâmes dans un Bourg, où l'on

nous renferma sous une garde de plus de cent hommes, qui nous veillerent toute la nuit, avec des cris mêlés au son des tambours.

Le lendemain, on nous fournit assez abondamment, du riz, du poisson & divers fruits de l'Isle. La charité des Habitans alla même jusqu'à nous donner des habits; mais il vint un ordre de nous conduire à Pungor, Ville capitale de l'Isle, à sept lieues de l'endroit où nous étions.

Trois jours après nous parûmes devant le Broquen ou Viceroi du pays, qui nous fit diverses questions auxquelles nous répondîmes avec autant de bonne foi que d'humilité. Notre infortune le toucha si vivement, qu'après avoir recueilli toutes nos réponses, il y mêla des réflexions favorables, par lesquelles il combattit les idées désavantageuses, que quel-

ques Chinois avoient fait prendre de nous.

Le Roi qui avoit été informé de toute la procédure, par ſon Broquen, & qui faiſoit gloire de ſon zèle pour la juſtice, envoya ſecrétement dans notre priſon un homme de confiance, qui prenant avec nous la qualité de Marchand Etranger, employa beaucoup d'adreſſe, à nous faire confeſſer notre profeſſion & la vérité de nos deſſeins. Mais nos explications furent ſi ſimples, & les témoignages de notre douleur ſi naturels, que cet eſpion en parut attendri. Le Roi nous fit donner ſix ſacs de riz, & quelqu'argent. Notre Geolier nous apprit en même tems, que ce Prince étoit réſolu de nous rendre la liberté.

Nous étions dans cette douce eſpérance, lorſque l'arrivée d'un Cor-

faire Chinois, à qui le Roi donnoit une retraite dans son Isle, à condition d'entrer en partage du butin, nous replongea dans un horrible danger; c'étoit un des plus grands ennemis de notre nation, dont il avoit été fort maltraité en différens combats. La faveur dont il jouissoit, non-seulement à la Cour de Lequios, mais dans l'Isle entiere, où ses brigandages faisoient entrer continuellement de nouvelles richesses, disposa le Roi & ses Sujets à recevoir les inspirations de sa haine. Aussi-tôt qu'il eut appris notre disgrace, il nous représenta comme des espions, qui venoient observer les forces d'un pays, sous le prétexte du commerce, & qui profitoient de leurs lumieres pour détruire les Habitans, & s'emparer de leurs richesses.

Ces discours répétés sans ména-

gement, & confirmés avec audace, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Roi, qu'après avoir révoqué les ordres qu'il avoit déjà donnés en notre faveur, il fit faire de nouvelles inſtructions, dont le réſultat fut de nous condamner à être démembrés en quatre quartiers, qui devoient être expoſés dans les places publiques.

Cette ſentence rendue, ſans que nous eûſſions été entendus, fut envoyée au Broquen, avec ordre de l'exécuter dans quatre jours. On nous en informa; & dans la conſternation d'un ſort ſi déplorable, nous ne penſâmes qu'à nous diſpoſer à la mort.

Si j'ai quelque fois donné le nom de miracle, aux ſecours que j'ai reçus du Ciel, dans l'extrêmité du danger; c'eſt ici que je dois ſur-tout faire admirer la plus éclatante de ſes fa-

veurs. De plusieurs Portugaises, il en restoit une, femme d'un Pilote, qui étoit prisonnier avec nous, & mere de deux enfans, qu'une malheureuse tendresse lui avoit fait prendre à bord. Un sentiment de pitié pour elle & pour deux petits innocens, avoit porté une Dame de la Ville à la loger dans sa maison ; cet asyle étoit devenu pour nous une source de bienfaits, que nous avions partagés continuellement avec son mari.

On lui apprit notre malheur, dans la seule vue de la prévenir & de la consoler. Elle fut si frappée de cette nouvelle, qu'étant tombée sans connoissance, elle demeura long-tems comme insensible ; mais rappellant ses esprits & son courage, elle se déchira si cruellement le visage, avec ses ongles, que ses joues se couvrirent de sang.

La nouvelle de ce déſeſpoir fut bientôt répandue dans la Ville. Toutes les femmes accoururent pour s'en aſſurer, & la compaſſion devint un ſentiment général. Après quelques délibérations entr'elles, elles convinrent d'écrire une lettre commune à la Reine, mere du Roi, pour lui repréſenter que nous étions condamnés ſans preuve & ſur le ſimple témoignage d'un ennemi. Elles lui rendoient compte de notre véritable hiſtoire, des motifs de la haine du Corſaire, ſans oublier l'avanture de la Portugaiſe, de ſa ſituation & celle de ſes enfans.

Cette lettre, ſignée de cent femmes, les principales de la Ville, fut envoyée par la niece de la premiere Dame d'Honneur de la Reine, qui ſe rendit à la Cour, accompagnée de deux de ſes Freres, & de pluſieurs

Gentilshommes de la premiere distinction.

Nous fûmes avertis du secours que la Providence nous avoit envoyé, & nous ne cessâmes point de prier pour le succès d'un voyage dont notre vie dépendoit. La Reine mere obtint notre grace de son fils; qui en envoya les lettres, le jour même qui étoit marqué pour notre supplice. Elles nous furent apportées par le Broquen, qui avoit toujours gémi de l'injustice de notre sentence, & qui fut presqu'aussi sensible que nous à cette heureuse révolution. Il nous mena dans son propre palais, où toutes les Dames de la Ville vinrent se réjouir de leur ouvrage, & s'en crûrent bien payées par nos remercimens. Pendant quarante-six jours, que nous passâmes encore dans l'Isle, pour attendre l'occasion de la

quitter, nous y reçûmes toutes nos néceſſités, avec tant d'abondance, que chacun de nous emporta la valeur de plus de cent ducats.

Enfin, le Broquen nous fit obtenir une place dans une jonque Chinoiſe qui partoit pour Liampo, où nous arrivâmes heureuſement. Nous trouvâmes les Portugais de cette Ville dans l'affliction de leur perte. Nous étions le malheureux reſte de leur flotte ; cette conſidération nous attira beaucoup de careſſes. Divers Négocians m'offrirent de l'emploi dans leurs comptoirs, ou ſur leurs vaiſſeaux ; mais mes projets me rappelloient à Malacca, où j'eſpérois que mon expérience me tiendroit lieu de mérite, & feroit employer mes ſervices avec plus de diſtinction.

Je m'embarquai, & notre navigation fut heureuſe. Je m'applaudis

extrêmement de mon retour, en apprenant, que Dom Pedro de Faria commandoit encore à Malacca. Le desir qu'il avoit toujours eu de contribuer à ma fortune, échauffé par la mémoire du brave Antonio de Faria, son parent, & par le récit de nos avantures, lui fit chercher l'occasion de m'employer utilement, avant que le terme de son gouvernement fût expiré.

CHAPITRE XVI.

Pinto recommence ses courses. Commissions dont il est chargé. Il rétablit un Roi détrôné. Rencontre extraordinaire qu'il fait. Triste avanture de cinq Portugais. Evenement affreux, dont l'Auteur est témoin.

LE Gouverneur de Malacca me chargea de trois commissions importantes; l'une, de conclure un traité d'amitié avec le Roi de Martaban, dont nous avions beaucoup d'utilité à tirer pour les provisions de notre Fortereſſe; la ſeconde, de rappeller Guerreyra, qui croiſoit alors, avec cent hommes, dans quatre Fuſtes, ſur la côte d'Achem dont le Roi menaçoit d'attaquer les Portugais; la troi-

sieme, de donner avis de cette nouvelle aux navires de Bengale, pour leur faire hâter leur départ & leur navigation.

Je partis au mois de Janvier, dans la Jonque d'un Négociant Mahométan, nommé Mahmud, qui avoit ses femmes & ses enfans à Malacca. En passant à la vue d'une petite Isle, nommée Poulohinhor, nous envîmes venir une petite Barque qui portoit six hommes pauvrement vêtus, entre lesquels étoit le Roi de cette Isle. Il me présenta une requête signée de cinquante Portugais, au nombre desquels étoient les noms de Guerreyra, & des trois Capitaines de son Escadre. Ils assuroient tous les Portugais, que le Prince, à qui ils avoient délivré cet écrit, étoit Chrétien; qu'il avoit rendu de bons offices à tous ceux de la Nation qui

avoient relâché sur ses côtes. Ils prioient tous les Capitaines Chrétiens, par les plaies de J. C., d'empêcher qu'on ne lui fît aucun tort, & de lui donner, au contraire, toute l'assistance qu'il méritoit.

Je fis au Roi d'Hinor quelques offres de ma personne; car mon pouvoir étoit si borné, qu'il ne put s'étendre plus loin, qu'à lui donner un mauvais dîner, & un bonnet rouge de laine, tout usé, qui ne laissoit pas d'être meilleur que le sien. Cependant, après m'avoir appris qu'il avoit été chassé de son trône, & réduit à la misere, par un de ses Sujet; il me jura que sa disgrace n'étoit venue, que de sa conversion au Christianisme, & de son affection pour les Portugais: quelques braves Chrétiens, ajouta-t-il, suffiroient pour me rétablir dans mes Etats; sur-tout,

depuis que mon usurpateur se croit si bien affermi, qu'il n'a pas plus de trente hommes pour sa garde. Lorsqu'il vit que je ne lui offrois que des vœux impuissans, il réduisit les siens à me prier de le prendre avec moi, & il me proposa de me servir le reste de ses jours, en qualité d'esclave.

Mon cœur ne put résister à ce discours. Je lui recommandai de ne pas faire éclater sa religion, devant Mahmud, qui étoit Mahometan, comme son ennemi; & je fus trouver ce Capitaine, à qui je représentai si vivement la gloire qu'il acquéreroit, & le mérite qu'il se feroit aux yeux de notre Gouverneur, en rétablissant, sur le trône, un ami des Portugais, qu'il se disposa à faire une descente avec toutes ses forces, qui

conſiſtoient en quatrevingts hommes bien armés.

Le fils du Capitaine qui avoit été nourri parmi les Portugais de Malacca, ayant vérifié les forces de l'uſurpateur, nous apprît que toute ſa garde, ne conſiſtoit qu'en cinquante hommes, foibles, & ſi mal pourvus d'armes, que la plûpart n'avoient que des bâtons, pour leur défenſe. Nous nous préſentâmes en bon ordre, à la pointe du jour, devant une enceinte de bambous, qui renfermoit quelques cabanes, auxquelles on donnoit le nom de Palais. Les aſſiégés nous firent tête d'abord avec de grands cris, qui ſembloient nous annoncer une forte réſiſtance; mais la vue ſeule d'un fauconneau, & le bruit de quelques coups d'arquebuſe, leur firent pren-

dre auſſi-tôt la fuite. Nous les eûmes bientôt joint; & comme ils étoient les principaux partiſans de l'uſurpateur, nous les tuâmes tous, à l'exception de trois, qui ſe firent connoître pour Chrétiens.

Toute l'Iſle étoit ſi pauvre, que les plus riches habitans de l'un & de l'autre ſexe, n'avoient pas de quoi couvrir leur nudité. Cependant, ils étoient ſi vains, que chacun ſe nommoit roi de la piece de terre qui environnoit ſa cabane; nous comprîmes de-là, que tout l'avantage de celui, que nous rétabliſſions ſur le trône, étoit d'avoir quelques champs un peu plus étendus. Nous le remîmes en poſſeſſion de ſa femme, & de ſes enfans, que ſon ennemi avoit réduits à l'eſclavage.

Cette expédition n'ayant couté qu'un peu de poudre à Mahmud,

nous remîmes à la voile vers Tanasserim, dans la vue de rencontrer Guerreyra & son Escadre. Il y avoit déjà cinq jours que nous tenions cette route, lorsque nous découvrîmes un petit bâtiment, que nous prîmes d'abord pour une barque de pêcheurs. Il ne s'éloignoit pas, & nous profitâmes de l'avantage du vent pour le joindre. Notre dessein étoit de prendre langue sur l'état des affaires d'Achem, & de sçavoir la distance du premier Port.

Nous nous approchons à portée; nous appellons; personne ne paroît, pour nous répondre; nous y envoyons une chaloupe, avec ordre d'employer la force, pour découvrir les raisons de cette obstination au silence. Elle n'eut pas de peine à s'emparer d'une petite barque, qui étoit totalement abandonnée aux

flots ; nous y trouvâmes cinq Portugais, deux morts, trois vivans, un coffre, & trois sacs remplis de monnoyes d'argent, & de la vaisselle de même métal. Après avoir fait un état de toutes ses richesses, & les avoir déposées entre les mains de Mahmud, je fis passer les trois Portugais dans la jonque : mais quoiqu'ils eussent la force de monter à bord, & de recevoir mes bons traitemens, je les gardai deux jours entiers, sans en pouvoir tirer un seul mot. Enfin, la bonté des alimens les ayant fait sortir de cette espece de stupidité, ils se trouverent en état de m'expliquer la cause de cet accident.

Ils étoient tous les trois Commerçans. Après être partis de Goa pour Bengale, ils avoient échoué sur la côte d'Orixa, & de quatrevingt-

trois personnes, qui étoient à bord, dix-sept s'étoient jettées dans une petite barque, avec l'espérance de rencontrer quelque bâtiment qui les eût ramené aux Indes. Mais ils avoient été surpris par un vent d'Oueſt, qui dans l'espace d'une nuit, les avoit jetté à plus de cent lieues des côtes. Ainsi se trouvant en pleine mer, sans voiles, sans rames, & sans aucune connoissance des vents, ils avoient passé seize jours dans cette situation, avec le secours de quelques vivres qu'ils avoient emportés. L'eau leur avoit manqué; cette privation d'autant plus dangereuse, qu'il leur restoit encore, de quoi satisfaire leur faim, en avoit fait périr douze, que les autres avoient jettés successivement dans les flots. Enfin les trois qui étoient demeurés vivans, n'avoient pas eu la force de rendre le

même service aux derniers morts.

Nous continuâmes heureusement notre navigation jusqu'à la barre de Martaban. Nous découvrîmes bientôt cette Ville, dans le Port de laquelle nous entrâmes avec beaucoup de précaution, parce qu'elle étoit assiégée par le Roi de Brama, avec une armée nombreuse de terre & de mer. Après avoir remis à Guerreyra & à Cayero qui commandoit les Troupes de terre, & qui étoit retranché à quelque distance de la Ville, les ordres dont j'étois chargé pour eux, de la part de Pedro de Faria, j'attendis le départ de Mahmud, qui profitoit habilement de l'occasion pour exercer un commerce avantageux dans les deux camps. Son délai qui dura quarante-six jours, me rendit témoin de la prise de la Ville, par le Roi de Brama, qui fit noyer le

Roi de Martaban & sa famille, avec des circonstances si barbares, que le récit en feroit frémir. Martaban fut pillée & brûlée jusqu'aux fondemens.

CHAPITRE XVII.

Pinto trahi par un Portugais, eſt arrêté priſonnier & chargé de fers. Il ſert un Ambaſſadeur en qualité d'Eſclave, avec ſix autres Portugais. Nouveau revers de fortune. Embarras où ils tombent. Ils ſont attaqués par un Corſaire. A quoi ils doivent la vie.

LE Roi de Brama, raſſaſié de carnage, & ne laiſſant, à la place de la Ville de Martaban, qu'un monceau de ruines & de cendres encore fumantes du ſang des malheureux habitans, prit le chemin de Pégu. Cayero le ſuivit avec ſes ſept cent Portugais. Mais au corps de Troupes qui reſta pour garder le Royaume, dont la capitale venoit d'être anéantie, ſe joignirent

trois ou quatre Portugais, entre lesquels étoit un Gentilhomme nommé Gonzalo-Falcan, qui ayant quitté le parti du Roi de Martaban, pour s'attacher au vainqueur, avoit obtenu la confiance des Bramas par divers services. Le Gouverneur de Malacca m'avoit chargé d'une Lettre pour lui, & je m'étois fidèlement acquitté de ma commission, sans lui cacher que j'étois porteur d'ordres, qui rappelloient les Portugais à Malacca, dans la crainte des Achemois.

Il apprit au nouveau Gouverneur du Royaume de Martaban, que j'étois venu de Malacca, pour traiter avec le malheureux Roi vaincu, & pour lui offrir des secours. Ce Gouverneur me fit aussi-tôt arrêter, & s'étant rendu lui-même à la jonque qui m'avoit amené, il se saisit de toutes nos marchandises. Mahmud,

& cent ſoixante-quatre hommes du bord, entre leſquels on comptoit quarante Marchands fort riches, furent jetés dans une profonde priſon. Dès le lendemain on les condamna à la confiſcation de leurs biens, & à demeurer priſonniers du Roi, pour avoir été complices du projet de trahiſon contre les Bramas.

De cent ſoixante-quatre, la faim, la ſoif, & la puanteur d'un horrible cachot, en firent périr cent dix-neuf, dans l'eſpace d'un mois. Les quarante-cinq qui réſiſterent à leurs ſouffrances, furent mis dans une mauvaiſe chaloupe, ſans voiles & ſans rames, & livrés au courant de la riviere, qui les entraîna juſqu'à la mer, d'où le vent les pouſſa dans une Iſle déſerte, à cinquante lieues de Martaban. Là, ils firent quelque proviſion de fruits qu'ils trouverent

dans les bois. Ensuite, s'étant fait une voile de leurs habits, & des rames avec des branches d'arbres, ils suivirent la côte de Jonsalam, & celle d'après, où ils moururent presque tous. Enfin, n'étant arrivés que deux à Malacca, ils firent au Gouverneur, l'histoire de ce triste voyage, & dans leur récit, ils parlerent de ma mort, comme d'un malheur certain.

En effet, je n'attendois que l'heure du supplice. Après le bannissement de mes compagnons, je fus transféré dans une prison plus éloignée, où je passai trente-six jours, sous le poids de plusieurs chaînes. Gonzalo renouvelloit continuellement ses accusations, & mon chagrin, ou ma fierté, ne me permettant pas toujours de répondre avec modération, on me fit un nouveau crime, du mépris que je témoignois pour la Jus-

vice. Je fus condamné, pour expier cette offense, à recevoir le fouet par la main des Exécuteurs publics, & mes ennemis firent dégoutter, dans mes plaies, une gomme brûlante, qui me causa de mortelles douleurs. Cependant quelque ami de l'équité, ayant représenté au Gouverneur, que s'il me faisoit ôter la vie, cette nouvelle iroit jusqu'à Pégu, où tous les Portugais ne manqueroient pas d'en faire leurs plaintes au Roi, il se réduisit à confisquer tout ce que je possédois, & à me déclarer Esclave du Roi.

Aussi-tôt que je fus guéri de mes blessures, je fus conduit à Pégu dans les chaînes que je n'avois pas cessé de porter, & livré à la garde d'un Trésorier du Roi, nommé Diosoray, qui étoit déjà chargé de sept autres Portugais, pris les armes à la main,

dans un navire Indien. Pendant mon eſclavage, qui dura deux ans & demi, le Roi de Brama pouſſa ſes conquêtes, & commit de nouvelles cruautés. Mais Dioſoray ayant été nommé Ambaſſadeur, auprès d'un puiſſant Prince de cette contrée, ſon Maître lui fit préſent de nous pour le ſervir en qualité d'Eſclaves. Il nous avoit traités juſqu'alors avec affection, ce ſentiment parut augmenter, en nous acquérant en propriété; nous fûmes vêtus avec beaucoup de propreté, & la généroſité de ce nouveau Maître, pourvut libéralement à tous nos beſoins.

Après dix mois de ſéjour à la Cour, où notre Ambaſſadeur étoit envoyé, nous retournâmes à celle de Brama. Il ne nous falloit plus que trois jours de navigation pour toucher au port de Martaban, lorſque nous fûmes

attaqués, par un Corsaire qui nous traita si mal, pendant douze heures, qu'après nous avoir tué cent quatre-vingt-dix hommes, entre lesquels étoient deux Portugais, il enleva cinq barques de notre cortége, avec le présent qui étoit destiné pour le Roi de Brama. L'Ambassadeur eut le bras gauche coupé dans ce combat, & reçut deux coups de fléches qui firent long-tems désespérer de sa vie. Nous fûmes tous blessés aussi. Dans ce triste état, nous arrivâmes trois jours après à Martaban, d'où l'Ambassadeur rendit compte au Roi de son voyage & de son infortune.

Dans ce même tems, le Roi de Brama ayant tourné ses armes, contre le Royaume de Savadi, petit Etat à cent trente lieues au nord de Pégu, Diosoray eut le commandement d'un corps de Troupes d'observation, &

je le ſuivis, avec les ſix Portugais, qui me reſtoient encore, pour compagnons d'eſclavage. La premiere expédition de Dioſoray, lui coûta la vie, ainſi qu'à cinq mille hommes qu'il commandoit. A la faveur de la nuit, j'eus le bonheur d'échapper au fer ennemi avec mes compatriotes, ſans avoir reçu de bleſſures. Nous avions ſi peu de connoiſſance des chemins, que nous errâmes pendant trois jours, ſur des montagnes déſertes, vivant de racines & de feuilles d'arbres. De-là, nous entrâmes dans une plaine marécageuſe, où toutes nos recherches ne nous firent découvrir d'autres traces que celles, des Tigres, des Serpens, & d'autres animaux ſauvages. Cependant, vers la nuit nous apperçûmes un feu du côté de l'eſt; cette lumiere nous ſervit de guide juſqu'au bord

d'un grand lac. Quelques pauvres cabanes, que nous ne pûmes distinguer avant le jour, nous inspirerent peu de confiance pour les habitans. Ainsi n'osant nous en approcher, nous demeurâmes cachés jusqu'au soir dans des herbes fort hautes, où nous fûmes la proye des Sang-sues. La nuit nous rendit le courage de marcher jusqu'au lendemain, que nous arrivâmes au bord d'une grande riviere dont nous suivîmes le rivage.

Ce ne fut qu'au bout de dix-sept jours du plus triste, & du plus pénible voyage, que nous apperçûmes la mer dont nous suivîmes encore long-tems les bords, dans l'espérance de découvrir quelque bâtiment.

Un jour, enfin, que l'obscurité d'une nuit très-pluvieuse nous laissoit à peine discerner les objets à nos pieds, nous découvrîmes devant nous

un feu, qui ne paroiſſoit éloigné que de la portée d'une arquebuſe.

Nous nous avançâmes avec beaucoup de précaution, & nous apperçûmes en effet, une grande barque & neuf hommes qui en étoient ſortis pour ſe retirer ſous quelques arbres, où ils préparoient tranquillement leur ſouper. Quoiqu'ils ne fuſſent pas fort éloignés de la rive où la barque étoit amarrée, nous comprîmes que la lumiere qu'ils avoient près d'eux, & qui nous les faiſoit découvrir, ne ſe répandant pas ſur nous, il ne nous étoit pas impoſſible de nous ſaiſir de leur barque avant qu'ils puſſent s'y oppoſer. Ce deſſein fut auſſi-tôt exécuté que conçu. Après nous être approché doucement de la barque, & l'avoir miſe à flot, nous commençâmes à ramer de toutes nos forces.

Le courant de l'eau & la faveur du vent, nous porterent devant le jour, à plus de dix lieues. Quelques proviſions, que nous avions trouvées dans la barque, ne pouvoient nous ſuffire pour une longue route, cependant, nous n'en étions pas moins réſolus d'éviter tous les lieux habités : une Pagode qui s'offrit le matin, nous inſpira plus de confiance. Nous y trouvâmes environ trente femmes, qui nous reçurent avec une charité qui ne ſe borna pas aux démonſtrations. On nous donna du riz, du ſucre, des feves, des oignons, & de la chair fumée ; après quoi, nous continuâmes de ſuivre le cours de la mer pendant ſix jours.

La fortune, après nous avoir conduit parmi tant de dangers, retira tout d'un coup la main favorable qui nous avoit ſoutenus. Le ſeptieme

jour, en traverſant l'embouchure d'un canal, nous nous vîmes attaqués par trois barques, d'où l'on fit pleuvoir une ſi furieuſe quantité de dards & de traits, que deux de nos compagnons furent tués des premiers coups. Nous ne reſtions que cinq. Il n'étoit pas douteux, que nos ennemis ne fuſſent des Corſaires, auprès de qui la ſoumiſſion ne pouvoit nous éviter la mort ou l'eſclavage. Nous prîmes le parti de nous précipiter dans l'eau, enſanglantés comme nous l'étions de nos bleſſures. Le deſir naturel de la vie, fourint nos forces juſqu'à terre, où nous eûmes encore le courage de faire quelques pas pour nous cacher dans les bois. Réfléchiſſant bientôt ſur le peu d'apparence de réſiſter à tant de maux, nous regrettâmes, de n'avoir pas fini nos malheurs dans les flots. Deux de nos

F.R. Ingouf del. et Sculp.

compagnons étoient mortellement blessés. Nous eûmes le chagrin de les voir expirer sans pouvoir leur rendre les derniers devoirs, ni les secourir, puisque le plus vigoureux d'entre nous, étoit à peine capable de marcher. Jamais situation fut-elle plus douloureuse?

Nous n'étions plus que trois. Après avoir long-tems pleuré sur nos deux compagnons, nous tournions nos regards les uns sur les autres, & nous semblions nous dire, que leur état étoit préférable au nôtre. Nous nous traînâmes enfin sur le bord de la riviere, & ne connoissant plus ni le danger, ni la crainte, nous résolûmes d'y attendre au hazard, des secours, que nous ne pouvions plus espérer de nous-mêmes.

Nos ennemis avoient disparu; & le lieu où nous étions, étoit absc-

lument désert. Vers la fin du jour, nous vîmes d'assez loin, un bâtiment qui descendoit avec le cours de l'eau. Notre ressource n'étoit plus que dans l'humanité de ceux qui le conduisoient. Nous cherchâmes à exciter leur compassion par nos cris, & ils s'approcherent. Dans la confusion des mouvemens de douleur, par lesquels nous nous efforçions de les attendrir, un d'entre nous fit quelques signes de Croix, qui venoient peut-être moins de sa piété, que de ses tourmens; aussi-tôt une femme, qui nous regardoit attentivement, s'écria, d'un ton qui parvint jusqu'à nous, Jésus, voilà des Chrétiens; & pressant les Matelots d'aborder près de nous, elle fut la premiere, qui descendit avec son mari; c'étoit une Pégouane qui avoit embrassé le Christianisme, quoique femme d'un

Payen, dont elle étoit tendrement aimée. Ils montoient un petit bâtiment qu'ils avoient chargé de coton, pour l'aller vendre à Cosmin. Nous reçûmes d'eux, tous les bons offices de la charité chrétienne. Cinq jours après nous arrivâmes à Cosmin, Port maritime du Pégu, & nous fûmes logés dans leur maison, où nos blessures furent pansées avec soin. L'espace de quelques semaines ayant suffi pour nous rétablir parfaitement, nous nous embarquâmes sur un vaisseau Portugais, qui partoit pour Bengale.

A mon arrivée dans ce Port, je profitai d'une fuste marchande, qui faisoit voile pour Goa. J'y trouvai Dom Pedro de Faria, mon ancien Protecteur, qui avoit fini le tems de son administration à Malacca. Le

récit de mes infortunes réveilla ſon affection, & ſa conſcience, autant que ſon honneur, lui fit un devoir de me rendre, une partie des biens que j'avois perdus à ſon ſervice.

CHAPITRE XVIII.

Pinto se rembarque pour la Chine. Il est attaqué par des Corsaires. Bonheur qui lui sauve la vie. Il fait naufrage. Barbare effet du désespoir. Pinto se sauve sur un radeau.

LA générosité de Dom-Pedro, loin de m'avoir inspiré le goût du repos, en rétablissant mes affaires, ne fit que m'exciter à chercher l'occasion de faire une grande fortune. Je crus la trouver dans un voyage à la Chine, avec d'autant plus de fondement, que je n'y avois jamais éprouvé que des revers. Je m'embarquai à Goa, dans une jonque de mon Bienfaiteur, qui alloit charger du poivre dans les Ports de la Sonde; & au bout d'un mois de navigation,

nous mouillâmes dans la rade de Batam, où le commerce de ma Nation étoit très-florissant ; mais le poivre que nous avions espéré d'y trouver en abondance, étoit si rare depuis quelques mois, que nous fûmes obligés d'y passer l'hiver, pour attendre une plus heureuse récolte.

Le tems de la navigation ne fut pas plutôt arrivé, que partant en compagnie de quatre vaisseaux Indiens, qui entreprenoient comme nous, le voyage de la Chine, nous arrivâmes heureusement au Port de Chinchen. On n'y parloit que de révoltes & des guerres qui désoloient l'Empire. Les Corsaires profitoient de ce désordre, pour attaquer les vaisseaux Marchands, jusqu'au milieu des Ports. La crainte nous fit quitter Chinchen, pour nous rendre à Chabaquai. Vingt jonques que nous

y rencontrâmes, enleverent quatre de nos cinq vaiſſeaux. Le nôtre fut ſauvé par la faveur d'un vent qui ſe leva tout d'un coup, & nous repouſſa dans la haute mer. Après vingt-deux jours d'une route fort incertaine, la barre de Camboye, que nous reconnûmes, ranima notre courage. Nous nous en approchions avec la joie dans le cœur, lorſqu'une furieuſe tempête ouvrit notre quille de poupe. Les plus habiles Matelots ne virent pas d'autre reſſource que de couper les deux mâts & de jeter toutes nos marchandiſes à la mer. Ce ſoulagement & quelqu'apparence de tranquillité ſur les flots, nous ayant obligé de nous abandonner ſans mâts & ſans voiles aux vents qui ſouffloient encore avec un reſte de fureur, nous allâmes échouer ſur un écueil où le premier choc nous fit perdre, dans

l'obſcurité, ſoixante-deux perſonnes.

Ce malheur nous jeta dans une ſi étrange conſternation, que de tous les Portugais, il n'y en eut pas un ſeul à qui la force du danger fit faire le moindre mouvement pour ſe ſauver. Nos Matelots Chinois, plus induſtrieux ou moins timides, ramaſſant les poutres & les planches qui étoient reſtées ſur le rocher où nous avions échoués, en compoſerent un radeau qui ſe trouva fini à la pointe du jour. Ils l'avoient fait aſſez grand & aſſez ſolide pour contenir quarante perſonnes, & c'étoit à peu près leur nombre. Nous nous étions d'abord tous raſſemblés ſur l'écueil où nous avions été jetés, & la certitude de la mort nous avoit déjà ôté d'avance le ſentiment de notre exiſtence; mais lorſque le retour de la lumiere nous eut fait voir les Chinois & les In-

diens retirés sur cette frêle habitation que leur habileté avoit construite, nous sentîmes renaître à la fois nos forces & l'amour de la vie. Martin Esteves, Capitaine du vaisseau, fut le premier à prier ses propres Valets, qui étoient sur le radeau, de le recevoir avec eux. Ils eurent l'audace de répondre qu'ils ne le pouvoient, sans danger pour leur sûreté. Un Portugais qui entendit cette réponse, en fut transporté de fureur; il se leve, quoique assez blessé; il nous représente vivement, qu'il n'y a point à balancer entre la mort & la nécessité de nous saisir du radeau, qui est l'unique moyen de conserver nos jours, & dans l'instant il tire son épée & fond sur les Chinois. Nous étions vingt-huit, nous le suivons aussi-tôt, & nous combattons avec toute la rage des désespérés. Les

Chinois nous opposerent les haches qu'ils avoient encore à la main ; mais nous fîmes une si terrible exécution, avec nos épées, que dans l'espace d'un demi-quart-d'heure, tous nos ennemis furent abattus à nos pieds.

Cependant nous perdîmes seize Portugais dans cette boucherie, sans compter douze blessés, dont quatre moururent le jour d'après. J'avois reçu moi-même deux blessures. Le sang que j'avois perdu, ayant calmé les transports de fureur qui m'enflammoient ; le triste spectacle qui s'offroit à ma vue, me fit répandre des larmes sur les miseres de la vie humaine. O Ciel ! quel plus vaste sujet pouvoit mériter mes réflexions ! Il n'y avoit pas vingt-quatre heures que nous nous étions tous embrassés dans le navire. Nous nous étions consolés mutuellement par des

caresses, par des espérances, par des exhortations à la soumission aux volontés du Ciel. Nous nous étions enfin tous traités, comme des freres unis par un sort commun, & nous venions de nous massacrer, avec une férocité, qui eût étonné des tigres.

CHAPITRE XIX.

Affreux accidens qu'éprouve Pinto. Il aborde à terre. Trois de ses Compagnons sont dévorés par des crocodiles. Il est réduit à l'esclavage. Comment il obtient la liberté.

AUSSITÔT que nous fûmes en possession du radeau qui nous avoit coûté tant de sang, chacun s'empressa de s'y placer, dans l'ordre qu'Esteves jugea nécessaire pour nous soutenir contre l'agitation des vagues; nous étions encore trente-huit, en y comprenant nos Valets & quelques enfans. Le radeau étant, ou mal construit, ou trop petit, s'enfonça sous le poids qui le surchargeoit, nous nous trouvâmes dans l'eau jusqu'au cou, sans cesse obligé de nous atta-

cher à quelque ſolive, que nous tenions embraſſée. Une vieille courtepointe nous ſervoit de voile ; mais étant ſans bouſſole, nous flottâmes quatre jours entiers, dans cette déplorable ſituation. La faim, le froid, la crainte, & toutes les horreurs de notre ſort, faiſoient périr à chaque moment quelqu'un de nos compagnons. Pluſieurs ſe nourrirent, pendant deux jours, du corps d'un valet Indien, qui étoit mort près d'eux. Nous fûmes jetés enfin vers la terre, & cette vue nous cauſa tant de joie, que de quinze qui conſervoient encore la vie, quatre la perdirent ſubitement. Auſſi nous ne nous trouvâmes qu'au nombre de onze, ſept Portugais, & quatre Indiens, en abordant la terre dans une plage, où notre radeau gliſſa heureuſement ſur le ſable.

une corde pour nous aider. Un Portugais & deux jeunes Indiens ſe jeterent auſſi-tôt à la mer, dans la vue de gagner la barque; mais ils avoient à peine commencé de nager, qu'ils furent dévorés par des Crocodiles, ſans qu'ils parut d'autres reſtes de leurs corps, que des traces de ſang, dont l'eau fut teinte en divers endroits.

J'étois déjà juſqu'au genoux dans la vaſe, avec mes ſept autres compagnons, & nous nous diſpoſions à ſuivre les premiers. Nous fûmes ſi troublés de ce funeſte accident, que nous reſtâmes immobiles, ayant à peine la force de nous ſoutenir; les Négres qui s'apperçurent de notre état, ſauterent à terre, nous lierent par le milieu du corps, & nous mirent dans leur barque. Nous y fûmes accablés d'injures & de mauvais traitemens.

On nous mena à douze lieues de-là, dans une Ville, où nous fûmes vendus à un marchand de l'Isle Célébes, sous le pouvoir duquel nous demeurâmes près d'un mois. Il ne nous laissa manquer ni de nourriture ni de vêtemens ; mais sans nous faire connoître ses motifs, ils nous revendit au Roi de Calapa, dans la même Isle, Prince ami des Portugais, qui nous renvoya généreusement au détroit de la Sonde.

CHAPITRE XX.

Pinto tente encore la fortune. Il sert dans les troupes du Roi de Siam. Retourne à Malacca. Vient à Lisbonne. Fruits de ses sollicitations à la Cour de Portugal.

JE me voyois plus pauvre que je n'avois jamais été de ma vie, & par conséquent, forcé de m'engager dans de nouvelles avantures. Nous trouvâmes au Port de Bantam, Dom-Jérôme Sarmento qui commandoit trois vaisseaux de guerre, sur lesquels il nous offrit de l'emploi. Mais quelle fortune pouvois-je espérer dans les armes ? Deux marchands Portugais qui partoient pour Siam avec leurs marchandises, ayant conçu quelque affection pour moi, sur le récit de mes

infortunes, me proposerent de monter dans leur jonque. Ils s'engageoient non-seulement à faire les frais de mon voyage, mais à me prêter une somme d'argent. Je n'avois rien de plus favorable à désirer dans ma pauvreté.

J'acceptai leurs propositions, résolu d'importuner encore cette inexorable fortune, qui sembloit se faire un jeu de me maltraiter ou de me fuir.

Nous partîmes, & dans l'espace de vingt-six jours nous arrivâmes à Siam, où les Portugais étoient si bien établis, que j'eus bien-tôt trouvé l'occasion de placer avantageusement cinq cent ducats, que mes généreux amis m'avoient prêté.

Il n'y avoit pas plus d'un mois que j'étois dans cette Ville, lorsqu'on y reçut avis que le Roi de Laos, ligué avec des Princes voisins, étoit

entré sur les terres de Siam, à la tête d'une redoutable armée, qui s'étoit déjà emparée de plusieurs Villes. Cette nouvelle causa tant d'allarme à la Cour, que le Roi fit publier dans sa capitale & dans tout l'Empire, un ordre à ses Sujets, sans autre exception, que les vieillards & les estropiés, de partir pour la guerre, sous peine d'être brûlés vifs, avec infamie pour leurs descendans, & la confiscation de leurs biens. Les étrangers même, ne furent pas dispensés de prendre les armes, & n'obtinrent pour alternative, que la liberté de quitter le Royaume de Siam, dans trois jours.

Notre Nation, qui jouissoit d'un grand nombre de priviléges, fut invitée particulierement à s'armer pour la défense de l'État, avec les promesses les plus flatteuses, pour le

commerce & pour leur religion.

Nous étions au nombre de cent trente ; des offres si glorieuses, en déterminerent cent vingt, à embrasser la querelle de l'Etat de Siam. La réputation de mes avantures, m'obligea d'être un des plus ardens. Nous joignîmes bien-tôt l'armée. La guerre dura plusieurs mois avec une grande variété de succès. Enfin, la fortune s'étant déclarée pour nous, dans une sanglante bataille, le Roi de Siam poussa ses avantages jusqu'à soumettre, par les armes, un Royaume voisin, qui avoit accordé le passage à ses ennemis. Il revint triomphant dans sa capitale. Mais après des fêtes somptueuses, il trouva dans son Palais, des périls plus redoutables que ceux qu'il avoit surmontés. La Reine, sa femme, avoit eu une intrigue secrette avec un officier de sa maison,

& portoit des fruits de ſon commerce illicite ; la crainte du châtiment, & l'eſpérance de cacher ſa honte, lui firent prendre la réſolution de ſe défaire de ſon mari. Un poiſon violent qu'elle lui fit avaler dans une taſſe de lait, le mit au tombeau le neuviéme jour qui ſuivit ſon triomphe.

En mourant, ce Prince ordonna que les cent vingt Portugais qui l'avoient ſervi, reçûſſent, pour récompenſe, une demie année du tribut, que la Couronne tiroit d'un petit Royaume voiſin, & cet article fut fidèlement exécuté ; mais il s'éleva preſqu'auſſi-tôt des guerres ſanglantes qui changerent la face de l'Etat, & qui nous mirent dans la néceſſité de chercher un autre aſyle. Chacun prit le parti qui convenoit à ſes eſpérances ; je m'embarquai avec trente de mes compagnons, pour faire voile à Malacca.

Ici finit l'intérêt du récit de Pinto. Son hiſtoire ne conſiſte plus que dans le détail de différens voyages qu'il fit à la Chine & au Japon pendant cinq ans, ſans qu'il s'y rencontre rien de varié, ni d'amuſant. Paſſons à ſon départ de l'Inde pour l'Europe.

Ma fortune, quoique fort éloignée de l'opulence, commençoit à borner mes déſirs, & l'ennui du travail s'étoit fortifié dans mon cœur, à meſure que j'avois acquis le pouvoir d'y renoncer. Je ne ſentois plus que l'impatience, d'aller jouir, dans ma patrie, d'un repos que j'avois acheté, par vingt-un ans de courſes & de travaux. . . .

Je profitai des témoignages d'affection que je reçus à Goa du Vice-roi des Indes, pour vérifier devant lui, par des atteſtations & des actes

en formes, combien de fois j'étois tombé dans l'eſclavage pour le ſervice du Roi, & de la nation, & combien de fois j'avois été dépouillé de mes marchandiſes. Le Viceroi me chargea même d'une Lettre au Roi, dans laquelle il lui rendoit un témoignage fort honorable de ma conduite, & de mes ſervices. Enfin, je m'embarquai pour l'Europe, ſi content de mes papiers, que je les regardois comme la meilleure partie de mon bien.

Une heureuſe navigation me fit arriver à Lisbonne, dans un tems où le Royaume jouiſſoit d'une profonde paix, ſous le gouvernement de la Reine Catherine. Après avoir remis à ſa majeſté la Lettre du Viceroi, j'eus l'honneur de lui expliquer tout ce qu'une longue expérience

m'avoit fait recueillir d'important pour l'utilité de ſes affaires, & je n'oubliai pas de lui repréſenter les miennes. Elle me renvoya au Miniſtre, qui me donna les plus hautes eſpérances; mais oubliant auſſi-tôt ſes promeſſes, il garda mes papiers l'eſpace de quatre ou cinq ans. Je n'y gagnai que l'ennui d'un nouveau genre de ſervitude, qui fut le fruit de mon aſſiduité continuelle à la Cour, & d'une infinité de vaines ſollicitations, plus inſupportables que mes anciennes fatigues. Enfin, je pris le parti de me réduire à la petite fortune que j'avois apportée des Indes, & dont je n'avois obligation qu'à moi-même. Si je n'ai pas été mieux récompenſé de vingt-un ans de ſervices, je ne l'attribue qu'à la juſtice divine. Je rends grace au

Roi du Ciel qui ne peut faillir, & je ne me plains pas des rois de la terre, puiſqu'ils ne ſont que les inſtrumens des volontés, de celui qui forme, conſerve & détruit leur empire.

L'HÉROISME DE L'AMITIÉ,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

FRANCISCO-Henriquez de Farillas, Gentilhomme d'origine Eſpagnol, après avoir recueilli une honnête fortune aux Indes occidentales, avoit choiſi Siguenza, Ville agréable de la Caſtille, pour y achever ſa carriere. L'expérience de cinquante années paſſées ſous les armes & dans le monde, lui avoit appris qu'il ne

faut chercher le calme de la vie, ni dans la société des femmes, dont le caractere jaloux & l'esprit tracassier y excitent de fréquens orages, ni parmi les hommes, que l'orgueil & la cupidité portent à se déchirer mutuellement, comme des Tygres.

Un Domestique nommé Sylverio, qui lui avoit sauvé la vie au péril de la sienne, & dont il avoit éprouvé l'attachement depuis douze années, faisoit toute sa compagnie, & il n'en vouloit pas d'autre. C'étoit un Castillan qui touchoit à peine à son septiéme lustre, & qui chérissoit son maître, comme un bon pere, dont il étoit comblé de bienfaits. Son œconomie en avoit fait un si bon usage, qu'il eût pû vivre exempt de travail, & de servitude; mais les inspirations de la vanité n'avoient pû étouffer les

cris de l'attachement ; il avoit réſolu de reſter Serviteur d'Henriquez juſqu'à ce que le tombeau l'en eut ſéparé.

Henriquez de ſon côté, connoiſſoit tout le prix de Sylverio. Loin de ne voir en lui que l'eſclave de ſes volontés, il le regardoit comme ſon compagnon. La reconnoiſſance avoit comblé l'intervalle que le haſard avoit mis entr'eux. La bonté naturelle du maître avoit même été portée juſqu'à donner à ce Domeſtique le doux nom d'ami, & à le traiter en effet avec toute la confiance & l'affection qui ſont la véritable baſe de ce titre. Sylverio accoutumé dès l'enfance à vivre avec Henriquez, s'étoit pour ainſi-dire, identifié avec lui ; l'ame du Domeſtique, telle qu'une matiere molle, s'étoit moulée ſur l'ame de ſon maître, & en avoit pris

toutes les affections, & toutes les habitudes.

Ces deux hommes prenoient tant de ſoin de ſe dérober au tumulte de la ſociété, qu'ils avoient paſſé deux ans à Siguenza, avant qu'on ſçut, à quels ayeux ils devoient leurs noms; quelle étoit leur fortune, comment ils s'occupoient; enfin, on ignoroit tous ces petits détails, dont la curioſité des cercles eſt ſi avide, & qui ne ſont bons, qu'à ſervir d'aliment à la converſation, & de canevas à la plaiſanterie.

Cependant Henriquez en état de s'attirer la conſidération & les égards que procurent le faſte & les délices d'une table délicate, vivoit ſeul avec ſon cher Sylverio, dans une noble aiſance, également éloigné de la profuſion & de la lézine; le ſuperflu que lui laiſſoit une maiſon honorable &

bien réglée, étoit consacré au soulagement de l'indigence. Henriquez passoit son tems à courir au devant d'elle; il se plaisoit à la faire disparoître devant lui. Cette occupation, que bien des gens trouveroient basse & ridicule, il l'appelloit le bonheur de de sa vie.

On voyoit souvent le maître & le domestique, enveloppés dans leurs manteaux, aller à pied, avant ou après le jour visiter les prisons & les hôpitaux, pour y répandre de l'argent & des consolations. Plusieurs malheureux persécutés par des créanciers impitoyables, avoient recouvré leur liberté, & reçu des fonds pour rétablir leurs affaires, sans sçavoir, quelle généreuse main les avoit arraché à la captivité & à la misere.

Dès qu'il étoit arrivé de ces tems affreux, qui semblent menacer notre

globe d'un bouleversement universel, ces deux amis s'empressoient de parcourir la campagne des environs de Siguenza, non pour la saccager en poursuivant des animaux timides ; mais, pour visiter, sous le chaume, de malheureux habitans, que la perte de la récolte étoit près de jetter dans le découragement & le désespoir. S'il y avoit quelques mariages dont l'indigence empêcha la conclusion, une dot offerte aux futurs par la main de leur pasteur, combloit les vœux de leurs inclinations, & leur procuroit cette existence fortunée, qui est le fruit d'une tendresse réciproque. C'est ainsi que la bienfaisance éclairée d'un particulier obscur, créoit des bras à sa patrie, & disputoit à la Providence le plaisir de faire du bien à l'humanité.

Tant de belles actions n'étoient

pas ignorées à Siguenza ; le peuple, qui partout aime la vertu, sans la pratiquer, ne parloit d'Henriquez & de son compagnon, qu'avec les plus pompeux éloges ; mais cette classe d'hommes, dans laquelle on chérit plus l'esprit que le cœur, où l'on ne trouve que des manieres & point de mœurs, où enfin les belles paroles ont plus de crédit que les bonnes actions, cette classe de gens que l'on appelle la bonne compagnie, disoit en parlant d'Henriques : » oui, c'est un » bon homme... Il est charitable... » c'est dommage qu'il soit misantro» pe»; comme si la misantropie qui est la haine du genre humain, pouvoit s'allier avec la charité, dont l'essence est d'aimer les hommes, & de travailler à leur bonheur. Toutes les fois qu'il étoit question, dans la bonne compagnie d'Henriquez, & de Syl-

verio, on ne les appelloit pas autrement que les misantropes.

Pârmi les personnes distinguées de Siguenza, Dom Felix Pedrarias, fils d'un ancien Tréforier général des Manilles, tenoit le premier rang; on ne parloit pas de sa naissance, mais toute la ville retentissoit du bruit de sa vaste opulence. Un hôtel superbe, des meubles somptueux, un cuisinier excellent lui avoient conciliè l'amitié de tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans la Ville, & cette bonne compagnie trouvoit que ce Financier se faisoit un honneur infini de son bien. Le peuple qui ne voyoit que sa morgue, son insolence, & son avarice, s'en vengeoit par des murmures, &, en semant des soupçons injurieux sur la source de ses richesses.

Il est vrai qu'autant Pedrarias étoit

civil, officieux & complaisant envers les gens de qualité, autant il étoit dur, désobligeant & brutal avec les autres. Fier d'épouser bientôt, la fille de Dom Louis Stephano de Guevara, Gouverneur de la Ville, qui cherchoit à appuyer un grand nom, sur l'alliance d'un gendre opulent, son caractere en avoit pris un nouveau dégré de mépris, pour tout ce qui n'étoit pas, ou noble, ou riche.

Pedrarias, qui désiroit fort de faire connoissance avec Henriquez, dont il étoit voisin, l'avoit différentes fois invité à ses festins; mais ce dernier s'en étoit toujours dispensé, sous d'honnêtes prétextes. Ces refus avoient offensé le financier; la renommée qui publioit la bienfaisance du Militaire, excitoit encore l'envie de Pédrarias, & achevoit d'enflâmer son ressentiment.

Un jour que Pédrarias après un

dîner ſplendide, ſe promenoit aux environs de la Ville, avec quatre de ſes amis; le goût de la promenade amene Henriquez ſeul au même endroit. Pédrariæ auſſitôt le montrant au doigt, s'écrie; voilà le miſantrope! Ses commenſaux, chez leſquels le vin & la bonne chere avoient déjà mis le ſang en fermentation, s'échauffent encore à ces propos; ils concertent enſemble d'approcher Henriquez & de s'en amuſer.

A l'inſtant le Financier l'aborde, & lui dit: » Signor de Farillas, il eſt » bon d'aimer la ſolitude; mais il » faut auſſi pratiquer l'honnêteté. » Vous avez fort mal répondu aux » invitations que je vous ai faites; » le déſir que j'ai toujours témoigné » d'être votre ami, méritoit plus de » reconnoiſſance. » Vraiment, reprend un des compagnons de Pé-

drarias, doit-on attendre d'autres procédés d'un misantrope ? Mais, dit un troisiéme, lorsqu'on n'aime pas le monde, il faut se cacher dans les forêts, on y vit agréablement avec les ours.

Pendant que ces brocards, & d'autres aussi grossiers, pleuvoient sur Henriquez; sans se déconcerter, il répondoit à Pédrarias qu'il sentoit tout l'honneur de ses invitations. Le régime qu'exige ma santé, ajouta-t-il, me prive du plaisir de me répandre dans la bonne compagnie; on y est gêné, on y ennuie les autres, & puis chez vous, ce sont des fêtes perpétuelles, je ne suis ni d'un âge, ni d'un caractere à y jouer un rôle plaisant. = Pourquoi donc ? on peut toujours amuser, si ce n'est par l'esprit, c'est par le ridicule. = Signor Pédrarias, que vous ai-je fait, pour que vous ayez formé le

dessein de m'insulter ; j'ai entendu les insolens propos de vos amis, je ne suis pas fait pour les souffrir ; si vous aviez une explication à me demander, vous pouviez venir avant de célébrer vos orgyes..... Pédrarias choqué de ce terme, que peut-être il n'entendoit pas, répliqua par des injures & par des menaces, avec une canne qu'il tenoit à sa main. Henriquez les yeux enflâmés, recule six pas & met l'épée à la main. Puis considérant leur nombre, il modere son emportement, & leur montrant sa poitrine couverte de cicatrices ; croyez-vous, leur dit-il, qu'un homme qui a reçu toutes ces blessures au service de sa patrie, soit un lâche qu'on insulte impunément ? Les fumées du vin vous troublent le cerveau dans ce moment ; je sçaurai me venger. En même tems

il

il s'éloigne, rempli d'indignation & de pitié.

La vengeance qu'il se préparoit en effet, étoit de fuir le monde plus que jamais. Il regagne son logis, occupé de son projet, & se disant à lui-même : comment l'homme a-t-il pu dégrader sa nature, jusqu'au point de prendre plaisir, à humilier, outrager, maltraiter, & même égorger son semblable? Moi-même, hélas, si je n'eusse pas été retenu par la réflexion; .... Pédrarias peut-être ne respireroit plus. Cet homme, qui remplit la Ville, du fracas de son opulence, seroit moins dans l'univers que ce chetif caillou qui roule sous mes pieds. Ma vengeance eût souri de le voir baigné dans son sang. Funestes passions, comme vous pervertissez le cœur humain?... Moi, j'eusse été un barbare homicide! Henriquez arrivoit chez

lui en finissant ce monologue. Quittons, quittons ce funeste pays, dit-il, à Sylverio, dès qu'il l'eut joint, on y est sans cesse au bord du crime; un instant a failli de me ravir le fruit de cinquante années d'innocence. Il lui raconte aussitôt ce qui vient de se passer.

Sylverio ne put en entendre le récit sans frémir de colere; mais bientôt elle s'éteignit dans des larmes d'attendrissement. = Mon cher Maître, on vous accable d'outrages? Pour qui donc sont réservés l'estime & le respect? Les malheureux! Ils ne connoissent donc pas la vertu? Je veux leur apprendre comment vous la pratiquez, je leur dirai ce que vous faites sans cesse pour l'indigence, tout ce que vous feriez pour eux-mêmes, malgré leur haine, s'ils étoient dans le besoin; ils seront honteux d'avoir

offensé un homme si bienfaisant. Leurs remords vous vengeront de leur insolence.

» = Cher Sylverio, c'est l'enthousiasme de la vertu qui t'inspire ; » mais tu t'abuses, si tu espéres de » corriger les hommes ; ils détestent » la vertu qui choque leur orgueil, » & chérissent le vice qui les flatte. » Allons chercher dans la campagne » une retraite, où nous ne puissions » exciter, ni la jalousie de l'opulence, » ni les railleries de la méchanceté ; » je n'ai point de parens dans cet » hemisphère ; tu as le bonheur d'avoir une mere, des sœurs, des » neveux qui brûlent de te voir.... » fixons notre séjour au milieu » d'eux...; ils seront tous mes pa- » rens. Vas les trouver, & nous » préparer une maison propre & » commode : Je serois bien aise

» qu'elle fût près du Douro ; rien
» n'eſt plus propre à embellir une
» ſolitude, qu'une riviere agréable ;
» pars dès demain, mon ami ? Tu
» ne peux mettre trop d'empreſſe-
» ment à faire une choſe dont j'at-
» tends ma félicité.

Sylverio part. Henriquez l'accompagne à quelque diſtance de la Ville, & revient, plus empreſſé que jamais de quitter Siguenza. Son premier ſoin chez lui, eſt d'ordonner de vendre une partie de ſes meubles & d'emballer l'autre pour les emporter.

Le lendemain au premier rayon du jour, Henriquez eſt éveillé par des coups effrayans qui font trembler ſa maiſon. La pureté de ſa conſcience éloigne de lui toute eſpéce d'allarme, il ſe leve tranquillement. A l'inſtant, ſa porte s'ouvre bruſquement ; un homme d'une mine ſiniſ-

tre, suivi de six Alguazils de même figure, lui signifie qu'il faut aller en prison; on l'y traîne impitoyablement. L'infortuné Henriquez est conduit au bord d'un affreux cachot, où l'on le pousse brutalement, comme un scélérat dévoué à la mort. Les énormes cadenats qui en défendent l'entrée, sont aussitôt refermés avec un fracas qui porte au cœur le saisissement & l'effroi.

Henriquez ne se plaint que par des soupirs. Le poids de ses chaînes, les ténébres de cet horrible lieu, l'air infect qu'il y respire, lui causent moins de souffrances, que l'inquiétude de sçavoir les raisons d'un si cruel traitement. Deux jours se passent sans qu'il voye d'autre créature que le valet qui lui apporte, deux fois par jour, du pain & de l'eau. Le troisiéme, on le tire de son cachot, il est

conduit devant les Juges qui lui font subir un long interrogatoire sur sa personne, sur sa fortune & sur la querelle qu'il a eue avec Pédrarias. L'innocence dicte ses réponses, l'ingénuité les exprime. On lui apprend enfin que Pédrarias, a été trouvé mort dans la campagne, à une lieue de la Ville, qu'il est accusé de l'avoir tué, & de l'avoir volé. Arrêtez, répond Henriquez, j'ai été insulté, il est vrai, par Pédrarias; mais je l'avois oublié, & ne l'ai pas vu depuis que je lui ai pardonné. J'ai vécu au Perou cinquante ans dans l'honneur, avec l'estime de tous ceux que j'ai connus, & je serois venu en Espagne pour me couvrir de l'infamie d'un larcin! La seule imputation de ce forfait, flétrit mon cœur & fait frissonner tous mes sens. Ma conscience s'indigne de descendre à une justification,

Vous en connoissez la pureté, ô mon Dieu, vous qui êtes le Juge de tous les Juges! C'est assez pour moi; l'injustice, la mort, n'ont rien qui m'épouvante. Qu'on me remene à mon cachot?

Il y est reconduit en effet, & on ajoute de nouveaux fers à ceux qui l'accablent déjà; c'est une victime qu'on craindroit de laisser échapper au glaive des bourreaux. Henriquez jugeant, par ce traitement, du sort qu'on lui réserve, se prépare à mourir; mais il voudroit que Sylverio fût informé de sa triste situation; il voudroit déposer, les dernieres pensées de son ame, dans le cœur de cet ami.

A force de prieres & de larmes, il parvint à obtenir, de son geolier, de quoi écrire la lettre suivante.

» Frémis, mon cher Sylverio, fré-

» mis du ſort rigoureux que j'éprou-
» ve, & tremble du coup affreux qui
» doit y mettre fin.... On m'accuſe
» d'avoir tué Pédrarias, & pour
» comble de calomnie, de l'avoir
» volé.... Ton malheureux ami ne
» reſpire, depuis quatre jours, qu'au
» fond d'un cachot. La lumiere du
» ſoleil repouſſée de cette affreuſe
» demeure par d'horribles grilles de
» fer, ſes yeux lui ſervent aujour-
» d'hui, bien moins que ſon cœur, à
» diriger la main qui trace ces ca-
» racteres; encore cette main en-
» traînée par la peſanteur de ſes
» chaînes, n'obéit qu'avec effort à
» ſa volonté. Viens, mon cher Sylve-
» rio....Viens recueillir mes derniers
» ſoupirs.... Je ne tiens plus à la vie,
» que par les liens qui m'attachent
» à toi... Ta préſence les déferre-
» ra, ſans les rompre.... Elle adou-

» cira les angoisses de la mort....;
» elle m'aidera à supporter les hor-
» reurs d'un infâme supplice...,
» moi, Sylverio!..., moi mourir
» dans l'ignominie! mourir de la
» mort des scélérats! Pourras-tu
» bien soutenir cette idée? elle fait
» mon plus cruel tourment. Quoi,
» je laisserois parmi les hommes
» une mémoire exécrable, après
» avoir passé toute ma vie à les ché-
» rir! Tous ces pauvres malheu-
» reux, dont j'ai partagé les souf-
» frances, auront à rougir des bien-
» faits, que j'ai tant pris de plaisir à
» verser sur leur misere!.... O mon
» ami, ne différe pas un instant à ac-
» courir près de moi. Mon cœur
» s'attendrit en pensant qu'il te doit
» de la reconnoissance..... Viens
» donc, en recevoir la derniere preu-
» ve, me donner le dernier gage de

» ton attachement. Je n'ai plus d'au-
» tre désir à former, c'est l'unique
» & le plus ardent des vœux de ton
» malheureux ami.

» Henriquez de Farillas.

Cependant la famille de Pédrarias, celle du Gouverneur de Siguenza dans laquelle il étoit près d'entrer, n'écoutent que la vengeance. Ils pressent les Juges de prononcer. L'absence d'Henriquez, le jour de l'assassinat de leur parent, son retour précipité, ses ordres de démeubler sa maison, ses préparatifs pour s'enfuir, sans vouloir dire, en quel endroit, toutes les circonstances de sa conduite, sont présentées comme autant de témoignages qui confirment son crime. Il subit un second interrogatoire; l'horreur de sa situation, le désespoir de ne point voir Sylverio, lui persua-

dent que la mort eſt préférable à une vie ſi pleine d'amertume ; il perſévere à dire, que le ſupplice n'a rien qui l'effraye, & auſſitôt on le condamne à l'échafaud.

Le jour fatal de ſon exécution arrive. Toute la Ville eſt empreſſée d'en être le témoin. Les riches & les méchans, ſe propoſent ſon ſupplice comme un ſpectacle agréable pour leur jalouſie & leur haine. Les pauvres, les larmes aux yeux, y vont, doutant qu'un homme ſi bienfaiſant puiſſe être coupable ; les oiſifs y ſont menés par l'ennui & par la curioſité.

Henriquez paroît ; les flots de la multitude groſſiſſent autour de lui, & ſont agités comme les vagues de la mer, pouſſées par un vent furieux. Chacun veut voir le criminel ; les tourmens de la plus dure captivité, ne lui ont rien fait perdre de cet air

calme & serain, où brillent les rayons d'une ame innocente. La pâleur de son front, sa maigreur, sa démarche lente, annoncent seulement un corps épuisé.

Henriquez n'étoit plus qu'à vingt pas du funeste théâtre de son supplice, lorsqu'il s'éléve un grand murmure parmi les spectateurs. Les mots *grace, grace, il est innocent*, retentissent à toutes les oreilles, & portent l'étonnement dans tous les esprits. Tous les yeux se tournent du côté que sont partis ces sons inattendus. On voit un jeune homme fendre la presse, répétant les mêmes mots, & courant de toutes ses forces vers l'échafaud; il est suivi, de loin, par une vieille femme qui s'écrie en sanglotant: *mon pauvre enfant! Il court à la mort.* Cette scène attire l'attention & fait régner le plus vaste silence.

Ce jeune homme arrivé près d'Henriquez, s'élance à son col, en disant d'une voix oppressée par la douleur, pardon, mon cher Maître ; c'est moi qui vous ai réduit dans cet état. C'est moi qui ai tué Pédrarias. = Vous Sylverio, reprend Henriquez ? A l'instant Sylverio est chargé de chaînes ; on le mene avec Henriquez au tribunal des Juges qui l'interrogent. Oui, Messieurs, répond-il avec assurance, vous alliez sacrifier un innocent. Puisque Pédrarias est mort, c'est moi qui lui ai arraché la vie. Je le rencontrai seul près de sa maison de campagne, il y a huit jours ; je voulus lui faire connoître que Henriquez de Farillas, qu'il avoit cruellement outragé, étoit un homme vertueux ; il m'accabla moi-même d'injures ; sa brutalité me força de me défendre l'épée à la main, & je le blessai. A

l'égard du vol qu'on lui a fait, j'en suis absolument innocent. J'allois voir ma famille, aux environs d'Osma, & chercher une maison pour Henriquez, qui étoit dégoûté du séjour de cette Ville; je continuai mon chemin sans inquiétude, parce que ma conscience étoit sans remords... J'ai appris avanthier, qu'Henriquez accusé du meurtre & du vol de Pédrarias, étoit menacé de la mort, aussitôt je fuis accourir pour le justifier, & ma mere qui m'a voulu suivre, a un peu retardé ma marche; la voilà qui confirmera la vérité de..... Oui, oui, s'écrie cette mere toute éplorée: c'est un honnête garçon; il n'est pas capable d'une mauvaise action.... Il a toujours été chéri de ses Maîtres..... Elle n'a pas la force d'en dire davantage, & tombe évanouie.... Messieurs, reprend

Henriquez avec vivacité „ Sylverio confesse la vérité ; mais il vous cache que c'est pour moi qu'il a tué Pédrarias ; c'est l'excès de son attachement ; c'est l'amitié que je lui porte, qui ont dirigé sa main contre un homme „ qui s'étoit déclaré mon ennemi. Eh sans moi, Sylverio eût-il jamais connu Pédrarias ? C'est donc à moi d'expier le crime de sa mort .... = Vous „ mon cher Maître ! Non, Messieurs „ personne au monde ne m'a porté à cet homicide que la colere & l'indignation ; ôtez, ôtez ces fers à ce mortel généreux ! Croyez-vous qu'il ait jamais conseillé la vengeance & le meurtre ? = Mais, mon cher Sylverio, je te dois la vie ; j'en jouis depuis assez longtems .... s'il est vrai que tu ayes mérité la mort, laisse-moi la souffrir à ta place .... J'en ai déjà senti les premiers coups ... mon cœur aura du

moins cette occasion de s'acquiter envers toi.

Les Juges & les assistans, partagés entre l'admiration & la pitié, s'efforcent en vain de retenir leurs larmes. Ce combat de générosités, porte l'émotion & l'attendrissement jusqu'aux plus secrets replis du cœur. Les accusés se tiennent étroitement embrassés, & confondent les pleurs qui arrosent leur visage, chacun attendant en silence, un jugement conforme à ses vœux.

Les Ministres de Thémis étouffent avec effort la voix de leur cœur, pour écouter celle de la loi; elle condamne tout homicide à mort. Elle n'a point prononcé sur les vertus. Aussitôt on lit l'arrêt de Sylverio, & Henriquez est remis en liberté. Il faut employer la violence pour l'arracher des bras de son ami; il offre envain

F.R. Ingouf del. et Sculp.

la moitié de ſes biens pour lui racheter la vie. Il eſt exécuté, le lendemain, avec les regrets des Juges & à la honte de l'humanité.

L'ame ſenſible du vertueux Henriquez, avoit été trop violemment déchirée, par les tourmens de ſa priſon, & par la douleur de perdre le plus eſtimable de tous les biens, un véritable ami, pour ne pas ſuccomber ſous tant de maux; Henriquez ne ſurvécut que quelques jours à Sylverio, & laiſſa tous ſes biens à la mere & à la famille de ſon ami.

Des voleurs ayant été condamnés au ſupplice dans la même année; ils avouerent, que trouvant Pédrarias affoibli par le ſang, qui étoit coulé d'une bleſſure qu'il avoit à l'épaule, ils l'avoient égorgé & dépouillé de tout ce qu'ils lui avoient trouvé de plus précieux.

MONTALEB
ET
LÉLA,
OU
LES ÉPOUX
DIGNES D'UN MEILLEUR SORT,

Histoire tirée des Annales de l'Afrique.

SI partout où il y a des hommes, habitent, avec eux, l'avarice, la superstition, la cruauté & les vices les plus affreux, de même on y trouve, mais plus rarement à la vérité, des mortels heureux, que le zele de la vertu, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, élevent au-dessus de l'humanité, & de toutes funestes passions qui

l'aviliſſent ; auſſi leurs noms, dignes de reſpect, brillent avec éclat dans la nuit des ſiécles accumulés, & ſe diſtinguent éternellement dans les faſtes de l'univers. C'eſt à vous Nations policées, que j'adreſſe l'hiſtoire ſuivante ; vous qui vous enorgueilliſſez ſi fort, de vos lumieres, & qui jettez un œil de mépris ſur les peuples, qui ne ſe communiquent pas avec cette douceur apparente, avec cette affabilité étudiée, cette civilité révérentieuſe, dont vous faites tant de cas, ſans doute parce qu'elle eſt néceſſaire, pour maſquer les inclinations déréglées de vos cœurs. Un Africain, que votre vanité traite de barbare, va vous donner des leçons d'Héroïſme ; non de celui, que vous accordez à des hommes vicieux, qui ne ſe ſont illuſtrés qu'en déſolant la terre, & dont les injuſtes con-

quêtes ont coûté des flots de ſang au genre humain ; mais de cet Héroïſme parfait, qui réſulte, de l'union de l'habileté à la modeſtie, de celle de la valeur à la prudence, de la tendreſſe conjugale à la fidélité, de l'amour de ſes devoirs, au déſintéreſſement ; de cet Héroïſme enfin, que forme l'aſſemblage de toutes les vertus ?

Au tems que les Portugais, portant la croix d'une main, & le glaive de l'autre, cherchoient moins à étendre la gloire de l'Évangile & de leur Empire, qu'à aſſouvir leur avarice ; ils étoient parvenus à s'emparer d'une partie de la côte d'Afrique, qui compoſe la Province de Doukela, dans l'Empire de Maroc. Ils y poſſédoient le Port de Safi, & avoient conſtruit différens forts, entr'autres celui de Magazan, qui eſt devenu

depuis une ville considérable, pour contenir, dans l'obéissance, leurs nouvelles possessions. La passion des conquêtes, est une maladie de l'esprit, non moins daugéreuse que l'avarice qui se nourrit & se fortifie par les monceaux d'or qu'elle entasse. De même, la soif des conquérans s'allume & prend une nouvelle violence, à la vue de tout ce qui peut la satisfaire.

Les Portugais travailloient sans cesse à étendre leurs conquêtes, tantôt avec la force des armes, tantôt employant la douceur de leur Religion, ou la voie de la négociation. En habiles politiques, ils faisoient des ailliances avec les Cheiks ou Princes du pays, les traitoient d'abord en amis, leur donnoient des secours contre leurs ennemis, & finissoient par leur imposer des tributs.

C'eſt de cette maniere qu'en 1515, ils s'étoient conduits, envers pluſieurs Cheiks, Maures, & Arabes, ſur la côte de Maroc.

Le Cheik d'Embran, dont la principauté, n'étoit qu'à quinze ou vingt lieues de Safi, vit avec autant d'inquiétude que d'indignation, l'eſclavage de ſes voiſins, & les fers qu'on préparoit à ſes Sujets. Ceux ci de leur côté, craignant pour leur Prince qui faiſoit leur félicité, lui repréſenterent, qu'il falloit ſonger à prévenir les Portugais qui ne ſe repoſoient alors qu'afin de recueillir toutes leurs forces; ils jurerent ſur l'Alcoran de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour défendre contre ces étrangers, leur pays & leur religion.

Ce Cheik, nommé Montaleb, étoit un homme de trente ans, d'une figure noble & d'une taille majeſ-

tueuſe. Un courage intrépide, une valeur réglée par la prudence & éprouvée en différens combats contre les Portugais, qui n'avoient jamais pû entamer ſes poſſeſſions, une affection ſans bornes pour ſes ſujets, un eſprit juſte & éclairé le faiſoient regarder comme le Prince le plus accompli de toute l'Afrique; mais ce qui ſur-tout donnoit un grand prix à ſa perſonne, c'étoit la douceur, la généroſité & la grandeur d'ame qui compoſoient ſon caractere.

Il écouta avec bonté les repréſentations de ſes ſujets, & reçut avec reconnoiſſance, le ſerment de leur amour & de leur zèle. Une violente paſſion dont il étoit épris, lui fit ajouter à ſa réponſe, que comme le danger n'étoit pas éminent, il avoit formé la réſolution, avant d'armer contre les Portugais, de ſe choiſir une com-

pagne qui pût lui donner des héritiers, & multiplier les défenſeurs de la patrie. Soudain les acclamations de la joie annoncent la ſatisfaction de l'aſſemblée, & chacun ſe retire, en raiſonnant ſur cette agreable nouvelle.

Léla fille de Haſſen, Cheik voiſin & parent de Montaleb, étoit l'objet qui avoit touché ſon cœur. Sa beauté, ſa jeuneſſe, la candeur de ſon ame, ſa modeſtie, l'aménité de ſon caractere & la vivacité de ſon eſprit, la rendoient ſupérieure à toutes les perſonnes de ſon ſexe. Tant d'avantages euſſent enflammé l'homme le plus indifférent, & Montaleb étoit le plus ſenſible. Ses vertus avoient également fait de tendres impreſſions ſur Léla. Une douce ſympathie agiſſant de part & d'autre, enchaînoit déjà ces deux cœurs, ſans qu'ils ſe fuſſent

fussent communiqués leurs sentimens.

Chaque visite de Montaleb à sa parente, ne faisoit qu'enfoncer plus profondément le trait qui l'avoit blessé; mais l'incertitude du bonheur qu'il espéroit, le désir de le mériter, lui donnoient une timidité que son amour ne pouvoit vaincre encore. Un jour qu'il étoit allé voir Hassen, il y trouve deux Ambassadeurs qui venoient lui faire la demande de la belle Léla, pour Nacer, fils du Cheik de Gher, homme puissant & respecté. Hassen, sans donner les mains à cette union, s'étoit expliqué cependant d'une maniere obligeante, & avoit déclaré qu'il laissoit sa fille maîtresse de son choix.

Montaleb éperdu à cette nouvelle, ne consulte plus que sa passion qui redouble de violence. Il eût pû ob-

tenir Léla, d'Hassen dont il étoit tendrement aimé; mais par une délicatesse, dont une ame sensible est seule capable, il ne veut devoir la main de son amante, qu'à son inclination. Il va la trouver. Le titre de parent lui procure une facilité d'autant plus grande de l'entretenir, que l'usage barbare & injurieux de ne conserver le vertu du beau sexe, qu'à force de chaînes & de verroux, n'étoit point alors établi dans cette contrée. Il l'aborde avec grace, & lui parle avec modestie dans les termes suivans.

» Depuis longtems, charmante » Léla, je vous adore dans le secret de » mon cœur. La crainte de vous dé» plaire, a jusqu'ici retenu ma lan» gue, toujours prête à servir mon » amour; mais aujourd'hui que le » Cheik de Gher vous demande pour » son fils, je viens, dans les transports » de la plus vive tendresse, mettre à

» vos pieds, mon cœur, mes biens &
» tout ce que je posséde. Quoique l'a-
» mitié d'Hassen votre pere puisse pro-
» mettre le plus heureux succès à
» mon inclination, je jure, sur la pa-
» role de notre divin Prophête, que
» la possession de votre main, ne peut
» faire mon bonheur, qu'autant qu'el-
» le me sera donnée par votre cœur.
» Que ce cœur, s'il est sensible, pro-
» nonce entre mon rival & moi. Je
» respecterai votre choix autant que
» j'aime votre personne; mais si vous
» daignez m'accepter pour époux,
» soyez assurée que je n'aurai jamais
» d'autre femme.

La belle Maure, aussi surprise que flattée de cette déclaration, resta quelques instans interdite, & partagée, entre le plaisir de se voir aimée d'un homme que son cœur avoit trouvé aimable, & l'embarras de lui ré-

pondre avec une franchise égale à la sienne. La figure, le rang, la valeur; tout parloit en faveur de Montaleb; mais la pudeur, l'innocence & la modestie, qui sont les compagnes d'un âge tendre, tenoient Léla dans le silence. Si vous doutiez, poursuivit le Cheik d'un ton ému, de la sincérité de mes sentimens, il n'est rien que je n'entreprenne pour vous convaincre. = Arrêtez, vaillant Montaleb, je croirois vous faire injure que de soupçonner votre cœur de déguisement. Je vous avoue, sans feinte, que le mien fait, entre vous & Nacer, une distinction qui est tout à votre avantage. Votre mérite ma touchée, j'ai toujours désiré votre estime. Mon bonheur seroit de contribuer à votre félicité. Voyez mes parens, je serai enchantée que leurs vues s'accordent avec mon cœur. S'il me reste encore quelque chose à désirer; c'est

d'être plus digne de vous, afin de mériter la fidélité & la constance que vous me promettez.

L'heureux Montaleb, transporté d'amour & de joie, court incontinent la demander à son pere, qui l'accepta volontiers pour gendre, en lui reprochant affectueusement que c'étoit sa faute s'il ne l'étoit pas déjà; puis Hassen alla congédier les Ambassadeurs du Cheik de Gher, qui prit ce refus pour une offense, & attendit patiemment l'occasion de s'en venger.

Ce mariage se célébra peu de jours après avec toute la pompe & la magnificence que les Princes mettent dans ces cérémonies. On eut dit que c'étoit la force & la majesté qui épousoient les graces & la beauté. Les Marabous de la Cour, prédirent que ces époux seroient aussi heureux qu'ils

étoient bien aſſortis, puiſque c'étoit l'union de tout ce que la nature avoit produit de plus parfait dans la contrée. Mais, doit-on ſe fier à des prédictions?

Cependant les Portugais s'étendoient inſenſiblement dans l'intérieur du pays, & engageoient dans leur parti pluſieurs Cheiks qui ſecouoient le joug du Chérif de Maroc.

Ce Souverain, alors regardé comme un ſucceſſeur des anciens Vicaires de Mahomet, jouiſſoit parmi les Mahométans d'Afrique, d'une autorité appuyée ſur ſa puiſſance temporelle, qui s'étendoit, ſur un grand nombre de petits états, dont il recevoit des tributs, & fondée ſur la vénération que le peuple accorde partout, ſans examen, à ceux qui ſe diſent les repréſentans des Dieux. Il fut doublement allarmé de la défection de

ſes feudataires, & des conquêtes que faiſoient les Portugais, ſans compter, que ſon zéle pour la gloire de Mahomet ſouffroit, autant que ſon propre intérêt, de voir quelques-uns des Cheiks, quitter l'Alcoran pour l'Evangile.

Dans cette extrêmité, il inſtruit les Cheiks qui lui reſtoient fidèles, du danger qui menace la Religion du divin Prophète & la liberté de ſes fidèles Sectateurs; il les invite à ſeconder la réſolution où il eſt de punir les traîtres & de chaſſer les Européens de la côte. Mais ſon impatience ne lui permettant pas d'attendre, que tous ſes alliés l'euſſent joint, il marche avec les forces qu'il a raſſemblées, tombe à l'improviſte ſur les perfides Cheiks, les met en déroute, & en fait égorger pluſieurs.

Au lieu de pourſuivre ſa victoire,

le Chérif voulant récompenſer le courage de ſes troupes, leur abandonna à diſcrétion les habitations des vaincus, & fit en cette occaſion, la même faute qu'Annibal avoit faite à Capoue.

Les Portugais, informés de la défaite de leurs Alliés & des funeſtes projets qu'on tramoit contr'eux, eurent le tems d'arriver avec un corps conſidérable de troupes fraîches, & taillerent en piéce la meilleure partie de l'Armée du Chérif qui lui-même, perdit la vie ſur le champ de bataille, ainſi que ſon fils. Le reſte diſperſé dans les villages, où il vivoit dans la débauche, ſe rallia promptement & ſe retira en bon ordre.

Cette perte, loin de décourager cette petite armée, qui ſe renforçoit tous les jours, ne ſervit qu'à exci-

ter davantage tous les Cheiks à esſuyer la honte de leur défaite, & à venger la mort de leur Chérif. L'allarme eſt auſſitôt donnée dans tout l'Empire, & les Cheiks feudataires ſont preſſés de ſe raſſembler. Les Hadgis (*a*), les Marabous & les Santons (*b*) ſe répandent de tous côtés, ſonnant le tocſin de la ſuperſtition, & ſecouant avec force, le flambeau du fanatiſme. » Ils prêchent que des » chiens voraces ſont près de dévo- » rer les brebis du divin Prophête, & » d'envahir les pays qu'il a lui même » déſignés pour être le ſiége de ſa » gloire; & le triomphe de la ſainte

(*a*) Hadgi qui veut dire ſaint, eſt un titre que l'on donne à ceux qui ont fait le pélerinage de la Mecque.

(*b*) Les Marabous & les Santons, ſont des Moines Mahometans qui vivent les uns dans la ſolitude, & les autres dans des Communautés.

» religion qu'il a reçue du Ciel.

Le généreux Montaleb, plongé dans les délices d'un hymen formé par l'amour, goûtoit, depuis six mois, l'espoir de recueillir bientôt le fruit de son heureuse union. A l'instant qu'il avoit appris la résolution du Chérif auquel sa soumission à l'Alcoran, le rendoit très-attaché, il avoit, en guerrier expérimenté, établi, sous ses yeux, un camp où il disciplinoit ses recrues & les exerçoit à manier le sabre & le fusil. Tout étoit préparé pour son départ, & la tendre Léla déjà s'abandonnoit à la tristesse & aux larmes, lorsqu'un Santon, vint apporter à Montaleb la fâcheuse nouvelle, de la défaite & de la mort des Chérifs, & lui apprendre le lieu du rendez-vous général de l'Empire.

Ce Religieux Musulman imaginant

en même tems trouver dans le Cheik un esprit foible & crédule, essaya d'y jetter quelque étincelle du zèle qui l'embrâsoit. » Mahomet m'est ap» paru, lui dit-il, d'un ton d'inspiré, & » ma promis la défaite complette des » ennemis de son nom; partez prom» ptement, valeureux Cheik; c'est à » vous qu'est réservé l'honneur de cet» te victoire sacrée; que le sang de ces » vils Chrétiens coulant à flots sur les » terres qu'ils nous ont enlevées, ser» ve à les purifier des profanations » qu'ils y ont commises, éternise la » vengeance du saint Prophète, & de» vienne à jamais un objet de terreur » pour ceux qui voudroient imiter leur » exemple; l'Afrique, délivrée de ces » infidèles, vous mettra au rang de » ses libérateurs, & votre nom..... » Votre zèle est assurément très louable, » lui dit Montaleb, en l'inter-

» rompant ; mais c'eſt à mes Soldats » que vous devez l'inſpirer. Allez leur » rendre compte des faveurs que vous » avez reçues du Ciel, & les diſpoſer » à la victoire. Je me mets en marche » demain à la pointe du jour ; j'ai une » épouſe à conſoler, un Etat à régler ; » je ne puis vous entendre plus long- » tems ; je connois mes devoirs envers » la Patrie, envers le ſaint Prophete ; » ſoyez ſûr que je ferai tous mes ef- » forts pour les remplir dignement. » Auſſi-tôt il vole vers ſa chere Léla, & le Santon va ſouffler dans le camp, le feu de ſa ſainte animoſité.

Montaleb, arrivant au rendez-vous, avec ſes ſoldats en bon ordre, & d'une contenance aguerrie, formoit un ſpectacle nouveau, dans des climats, où le déſordre & la confuſion, marchoient toujours avec les armées. Il ſembloit voir le Dieu de la

guerre, à la tête d'une troupe de Héros, courant à la victoire.

Tous les Cheiks prenant confiance dans ses talens, le conjurerent de diriger les opérations, & d'assigner à chacun les attaques qu'il devoit faire. Ils s'acquitta si habilement de ce soin, & sa troupe eut de si grands & de si fréquens avantages dans les différentes courses qu'elle fit sous ses ordres, que les Portugais chassés partout, jusqu'au bord de la mer, ne conserverent que leurs ports & les fortereſſes qu'ils avoient fait construire sur le rivage. Tant de succès couvrirent Montaleb de gloire; son nom devint l'appui des Maures, & la terreur des Européens.

Le Cheik de Gher, toujous ennemis de Montaleb, à cause de la préférence que Léla lui avoit accordée, ne put voir de sang-froid, ce guerrier unir

les palmes de la victoire, aux myrtes de l'amour. L'envie versa son poison, sur les blessures que la jalousie avoit déjà faites à son cœur; aussi ce Cheik furieux, forme le cruel projet d'enlever Léla à son rival, & de l'accabler lui-même sous le poids de son ressentiment.

Rempli de ces criminelles intentions, il va trouver Dom Fernandez, qui commandoit à Safi; il s'oblige par un traité, de lui remettre dans un mois, la tête de Montaleb, s'il veut joindre six cens hommes à ses troupes, lui laisser tous les esclaves qu'il pourra faire dans cette expédition, & lui céder la moitié du Cheilik de Montaleb.

Fernandès, qui ne voyoit dans cette proposition, que la mort d'un homme redoutable, ou celle d'un téméraire qui avoit de grandes pos-

fessions à peu de distance de Safi, accéde volontiers au traité, & fournit à Nacer les six cens hommes qu'il demande. Celui-ci voulant ensevelir sa perfidie dans les ténébres du secret, se retire dans ses terres, y cantonne ses troupes & laisse les Portugais sur la frontiere. Ensuite choisissant le tems où Léla venoit de donner à son époux un gage de sa tendresse; il fait avancer quatre cens Portugais, soutenus de six cens hommes de ses troupes, sur les terres du Cheik d'Ambran, tandis qu'il marche lui-même dans le silence de la nuit, & par un chemin détourné, vers cette Capitale, à la tête de l'élite de ses Soldats, & de deux cens Portugais.

Cependant Montaleb se reposant sur ses lauriers, avoit renvoyé ses Soldats à leur champs; car dans ces

contrées où regne le deſpotiſme ; l'obéiſſance aveugle eſt le premier devoir des hommes, & nul n'eſt exempt de porter les armes, lorſqu'il en a reçu l'ordre de ſon Souverain. Il n'avoit conſervé qu'une foible garniſon dans Ambran. La naiſſance d'un fils, venoit de répandre l'allégreſſe dans ſon cœur, ainſi que dans tous ſes Etats ; l'on n'y étoit occupé qu'à célébrer, par des actions de graces & par des réjouiſſances publiques, un ſi heureux événement, lorſqu'on fut informé qu'il paroiſſoit des Portugais ſur les frontieres.

Montaleb aſſemble promptement ſes troupes, & les prépare, par l'exercice de leur courage & par ſes exhortations, à tomber ſur un ennemi téméraire, qu'ils ont plus d'une fois vaincu ſous ſes ordres.

Les Portugais retranchés dans un

Village dont ils s'étoient emparés, attendoient tranquillement les six cens hommes que Nacer leur devoit encore envoyer, & faisoient de tems en tems des irruptions dans les campagnes, portant par-tout la mort & la désolation.

Montaleb désespéré de voir ces étrangers, opprimer impunément ses sujets, à la faveur de leurs retranchemens, & se frayer un chemin vers Ambran, qui renfermoit ses trésors, & sa chere Léla, bien plus précieuse encore, fond sur eux : Malgré tout l'art de leur défense, il parvient à les déloger, & les force de se retirer avec une perte de plus de deux cens hommes. La cherté de cette victoire, qui lui coûtoit cinq cens des siens, excita à la vérité ses regrets ; mais fier encore d'avoir

calmé les inquiétudes de ses sujets, & pourvû à la sûreté de sa famille, il laisse une partie de ses troupes, pour en imposer aux ennemis, & revole vers sa capitale.

Il n'avoit plus qu'une demi journée de marche, pour y arriver, lorsqu'un de ses gens lui apporta la nouvelle que le Cheik de Gher, soutenu par les Portugais, étoit entré dans Ambran, avoit forcé son palais, égorgé son fils, enlevé Léla, & fait mettre le feu en différens quartiers de la Ville. Monzaleb, consterné à ce récit, resta quelque tems dans un silence stupide; puis la fureur, le désespoir s'emparent de son ame, & le jettent dans des convulsions de rage, qui font trembler pour ses jours. Ensuite sortant de cet état violent, & pressé entre sa ten-

dreſſe, pour une épouſe qu'il adore, & l'affection qu'il doit à ſes Sujets, il héſite s'il pourſuivra, incontinent, les raviſſeurs de Léla, ou s'il ira porter des ſecours, aux malheureux Habitans de ſa capitale.

L'amour de ſon Peuple l'emporte. Il vole à Ambran, & arrive à ſon Palais à travers les gémiſſemens d'une multitude déſolée qui appelle un pere, une mere, des enfans chéris, dévorés par les flammes, ou ſacrifiés à la brutale fureur de l'ennemi, & qui demandent à grands cris des ſecours contre la faim & la miſere qui les tourmentent.

Ce ſpectacle touchant, joint à l'idée, que ſon Palais a perdu ſon plus précieux ornement, arrache des larmes au malheureux Montaleb. Son premier ſoin eſt de faire diſtribuer

du bled, du mil & du mahis, aux pauvres qui en ont besoin; ensuite se mêlant au milieu d'eux: « Mes » enfans, leur dit ce Cheik infor- » tuné: « Je sens vos maux autant » que vous-mêmes, & mon cœur » saigne de douleur, à la vue de l'état » déplorable où vous êtes réduits. Je » ne m'en consolerois pas, & je » m'accuserois de la plus affreuse » tyrannie, si mon ambition, ou » une querelle, qui me fut person- » nelle, vous avoient attiré ces » malheurs. Mais .... Vous le sa- » vez; j'ai consacré à votre défense, » & à celle de notre divine religion, » tout ce que le saint Prophête m'a » donné de talens & de courage; » il m'a fait la grace de m'accorder » des succès. Nos ennemis, défaits » & enflammés de colere, ont cher-

» ché à éteindre leur vangeance dans
» mon ſang. Ils m'ont ravi une fem-
» me que j'adore; ils ont égorgé un
» fils qui étoit tout mon eſpoir, &
» que j'euſſe élevé, pour faire votre
» bonheur; vous que j'aime, vous
» mes enfans, vous avez été pillés,
» brûlés & aſſaſſinés : adorons les
» décrets du Ciel; mais ne nous
» bornons pas à de ſtériles plaintes.
» Notre ſaint Prophète a déja ſecon-
» dé nos efforts; c'eſt ſa cauſe, c'eſt
» celle de la patrie, que nous dé-
» fendons; il nous ſecourera infail-
» liblement. Que tous ceux qui ſont
» en état de porter les armes, ſe
» raſſemblent ici, & courons au plu-
» tôt arracher aux ennemis, nos
» femmes & nos freres qu'ils em-
» menent en eſclavage ».

Ce diſcours fit une telle impreſ-
ſion ſur les Habitans d'Ambian,

qu'ils y répondirent par un cri universel. » Nos bras, notre sang sont » à vous; nous sommes prêts à vous » suivre ». Montaleb profitant de cette disposition, fixe l'heure du départ, & chacun va préparer ses armes.

Pendant ce tems-là, Nacer s'étoit hâté d'aller rejoindre son armée sur la frontiere; mais les cantons voisins allarmés de son invasion, avoient pris les armes, & l'avoient harcelé dans sa marche. D'un autre côté, l'infortunée Léla s'étant trouvée incommodée de la précipitation de sa marche; le farouche Nacer, sensible à ses charmes, s'étoit attendri sur sa situation dangereuse, & n'avoit pû lui refuser du repos. Il avoit envoyé en avant une partie de ses gens, en ne réservant avec lui que cinquante Portugais & autant de Maures.

Montaleb soutenu par l'espoir, &

plein de sa vengeance, étoit parti de sa capitale, à la tête d'un corps considérable; mais son impatience s'accommodant mal de la lenteur qui accompagne la marche d'une armée, il s'en détache avec deux cent cavaliers dont il connoît la valeur, & suit rapidement les ennemis; leurs traces étoient marquées par le ravage & la désolation. Ce triste tableau excite encore sa fureur; les habitans qui s'étoient retirés à l'approche de l'ennemi, reconnoissant leurs compatriotes, se joignent à eux, & courent à la vengeance.

Bientôt un nuage de poussiére annonce les Escadrons ennemis. Montaleb craignant de laisser échapper sa proie, rallentit sa course pour laisser aux chevaux le tems de reprendre haleine, & les disposer à fondre avec plus d'impétuosité. Ses ordres sont

exécutés. Le moment qu'il désire est arrivé. L'ardeur du chef est passée dans le cœur de toute sa troupe. Les cris, les gémissemens de Léla qui a reconnu ses défenseurs, sont un nouvel aiguillon pour leur courage.

Nacer se bat en désespéré; les Portugais imitent son exemple, & les Maures les secondent de toutes leurs forces. Montaleb reconnoissant ce rival, s'élance vers lui, d'un coup de sabre abat la moitié de son turban & le blesse légérement. A la vue de son sang la fureur éclatte dans les yeux du Cheik de Gher; les deux troupes étonnées des coups terribles que se portent ces adversaires, fixent leur attention sur ce combat & s'observent réciproquement en silence.

Nacer vif & léger évite à la faveur de son adresse & de la souplesse de son cheval, le fer de Montaleb, qui de

de ſon côté pare habilement les coups de ſon ennemi, & lui fait de tems en tems, ſentir la force de ſon bras. Enfin, le premier déſeſpéré de ne faire que des efforts impuiſſans, s'approche de Montaleb, avec tant de témérité, que celui-ci ſaiſiſſant cet inſtant favorable, lui décharge un ſi grand coup ſur la tête, qu'il l'a ſépare en deux parties. Nacer tombe renverſé ſur ſon courſier, & le ſang ruiſſele de toutes parts. La main qui retient cet animal n'ayant plus de force, il bondit en liberté, ſe débarraſſe du corps de ſon maître, & s'enfuit dans la campagne.

Au même inſtant, des cris de joie pouſſés par la troupe de Montaleb, ſont le ſignal pour recommencer le combat. Les Maures qui ont perdu leur chef, ſe retirent avec précipitation. Les Portugais veulent fai-

fe face, ils ſont taillés en piéces ainſi que tous ceux que l'on atteint.

Content d'avoir recouvré une épouſe qu'il adore, le Cheik d'Ambran ordonne à ſes gens de pourſuivre les fuyards, & vole vers le brancard qui porte Léla. » Cher époux, s'é-» crie-t-elle, en l'embraſſant tendre-» ment, je vous devois déjà le bon-» heur que j'ai goûté dans ma vie, » & je vous dois encore la liberté! » Ah! ſi le malheur eût prolongé » mon eſclavage, la mort m'en eût » délivré; mon ame introduite dans » le brillant ſéjour du Prophête, y » eût retrouvé les plaiſirs que vous » lui avez procurés ſur la terre; elle » y ſeroit redeſcendue, chaque jour, » pour veiller ſur vous, & vous ga-» rantir de tous les dangers qui au-» roient menacé vos jours. Valeu-» reux époux, c'eſt par vous que je

» reſpire ! Je ne veux plus vivre que » pour vous aimer.

= Adorable Léla, ce jour ſera mis au rang des plus heureux de ma vie, puiſque j'ai réuſſi à vous ſouſtraire à la brutale fureur du perfide Nacer ; je ſerois mort cent fois, plutôt que de laiſſer enlever ce que je poſſéde de plus cher au monde : chere compagne de mes infortunes, rendons grace au ſaint Prophète qui nous ſecourt ſi viſiblement. Votre vertu, n'en doutons pas, nous a mérité ſa protection. Retournez à Ambran, & ſoulagez les familles que nos ennemis ont plongées dans l'indigence. Jamais les Sujets n'ont plus beſoin de maîtres que dans l'infortune. Allez montrer aux nôtres que nous ſommes leurs peres, & les traiter comme nos enfans. Pour moi, je vais faire de nouveaux efforts pour aſſurer ma vengeance.

» Non, je ne me ſéparerai plus de
» vous, vous êtes mon libérateur &
» mon maître, ſoyez donc auſſi mon
» époux. Je veux vous ſuivre par-
» tout, combattre à vos côtés & par-
» tager avec vous la mort ou la vic-
» toire. Non je ne vous quitterai
» plus, cher Montaleb, revenez avec
» moi dans votre capitale. Vous ai-
» mez vos ſujets comme vos enfans;
» eh! ne les expoſez pas à perdre
» leur pere. Ne ſont-ils pas déjà aſſez
» malheureux d'avoir été dépouillés
» de leurs biens. Remettez vos pro-
» jets de vengeance à un tems plus
» propice. Je ne ſçais quelle ter-
» reur s'empare de mon ame malgré
» moi, Un noir preſſentiment tient
» mon cœur dans des allarmes con-
» tinuelles. Je friſſonne encore, en
» me rappellant les ſonges affreux
» qui ont conſtamment troublé les

» instans de sommeil que j'ai pris,
» depuis que je suis entre les mains
» de ces monstres. Il me sembloit
» vous voir vaincu, percé de coups
» & baigné dans votre sang. Ah!
» mon cher Montaleb, si vous aimez
» votre femme, jugez de l'impres-
» sion que cet horrible spectacle a fait
» sur mon cœur. Ne mépriſez pas
» cet avertissement du Ciel: Fuyons.
» Allons oublier dans la retraite, &
» dans les transports de notre mu-
» tuelle tendresse, nos malheurs pas-
» sés, & attendre en paix, les décrets
» immuables de la divine Providen-
» ce. L'hymen & l'amour veilleront
» à la conservation de notre félicité.
=» Que je fuye, est-ce bien vous,
» Léla, qui me donnez ce lâche con-
» seil? vous qui vouliez, il n'y a
» qu'un moment, combattre & mou-
» rir avec moi! Foible & crédule

» épouſe, pouvez-vous ſérieuſement
» ajouter foi à des ſonges impoſ-
» teurs ? C'eſt l'illuſion d'une ame
» timide. Qu'ai-je à redouter, quand
» Mahomet me protége ? Si le ter-
» me de ma vie eſt prochain, vai-
» nement je refuſerois d'y courir.
» Calmez, calmez vos frayeurs chi-
» mériques, ſi vous chériſſez ma
» gloire, ma perſonne. Et ſi vous
» avez de l'attachement pour notre
» peuple, allez travailler à le rendre
» heureux. Mon devoir, à moi, eſt
» de le défendre. Le moment eſt le
» plus favorable que je puiſſe déſirer.
» Le traître qui ſecondoit les Chré-
» tiens, a péri de ma main, ſes trou-
» pes intimidées n'oſent plus ſe mon-
» trer. Deux fois vaincus en peu de
» tems, ces étrangers ſont affoiblis ;
» je veux les pourſuivre juſques dans
» leurs foyers, les enſevelir, ſi je

» puis, ſous les ruines de leurs pro-
» pres habitations, & revenir plus
» digne de vous, ma tendre Léla,
» recueillir les fruits de votre ten-
» dreſſe & de votre vertu.

= » Eh bien, allez cruel, ingrat
» époux, allez reprit-elle, en ſoupi-
» rant, ſuivez cette gloire fatale qui
» a tant d'attraits pour votre cœur. Le
» mien nourri depuis long-tems, de
» l'amour qu'il vous a juré, du bon-
» heur qu'il trouvoit dans le vôtre,
» ſe flétrit en me ſéparant de vous.
» Ah! je ne le ſens que trop à tout ce
» qu'il ſouffre. Je ſerai aſſez malheu-
» reuſe... pour ne vous revoir plus...
Un violent étouffement interrompt ſes plaintes, & la fait tomber évanouie. Montaleb, faiſant céder ſa tendreſſe & ſa compaſſion au déſir de venger ſes Sujets, ordonne à ſes eſclaves de la tranſporter tranquille-

ment à Ambran, & de lui dire quand elle auroit recouvré ses esprits, qu'elle ne tarderoit pas à avoir de ses nouvelles.

Se voyant à la tête de trois mille hommes il forme aussi-tôt la résolution d'attaquer la ville de Safi, dont il n'étoit éloigné que de sept à huit lieues.

Les Portugais informés de l'approche des Maures, étoient alors dans la consternation de la mort de Dom-Fernandès, leur Général. Ils furent embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre. Falloit-il attendre l'ennemi dans la ville qui n'étoit entourée que de palissades, ou devoient-ils se retirer dans les forts, sur le rivage de la mer ? L'alternative présentoit des conséquences également dangereuses. Le premier parti prévalut ; mais la division vint encore

augmenter le trouble & l'incertitude. Les uns vouloient qu'en attendant les ordres de la cour de Portugal, le commandement général fût déféré à Dom Lopes de Bariga; les autres demandoient que Dom-Alphonse, gendre de Fernandès, succédât à son beau-pere, & pendant ces contestations, la ville restoit sans défense.

L'arrivée des Maures devant la place jetta la frayeur dans tous les esprits. Le danger éminent fit plus que l'intérêt de l'Etat. Les deux partis s'accorderent à former avec les douze cent Portugais & autant de Noirs qui composoient la garnison, deux corps, & les deux concurrens en commanderent chacun un.

Cependant l'impétueux Montaleb redoublant de courage & de force à la vue des murs de Safi, s'élance

contre les palissades, & les ébranle pour se faire une ouverture. Elles ne tiennent pas long-tems contre les efforts de sa vengeance. Ses troupes secondant leur chef, sont bien-tôt établies sur la barriere abbatue, & la ville est attaquée de tous côtés. Montaleb, comme un torrent à qui rien ne résiste, se montre par-tout, & se reconnoit aux ravages qu'il fait.

Les deux Commandans Portugais allarmés des progrès de l'ennemi, ne prennent conseil que de leur désespoir; Bariga vole où le danger est le plus pressant, & c'est l'endroit où combat Montaleb. Ce valeureux Maure paroît au Commandant Portugais, un adversaire digne de lui. Il l'approche, lui fait un défi: Montaleb l'accepte avec joie. La victoire disputée avec un courage égal, est long-tems en balance, & passe alter-

nativement des deux côtés ; mais la mêlée devient si considérable, qu'ils sont séparés. Les Maures qui avancent toujours vers la ville, ont enveloppé Bariga, & une poignée de monde qui combat autour de lui ; ils annoncent déjà par de grands cris, leur victoire, & se disposent à immoler les Portugais à une vaine superstition, lorsque Montaleb s'appercevant du danger de son rival, arrête ses Soldats par ces mots : » braves compagnons de mes travaux, respectez la personne de cet » étranger, sa valeur mérite notre » estime ; un prisonnier tel que lui » est une conquête non moins glo- » rieuse que celle d'une ville entiere ; » & toi vaillant guerrier que j'admi- » re, *en parlant à Bariga*, tes efforts » seroient inutiles contre la multitu- » de qui t'environne, rends-moi ton

» épée, je réponds de tes jours... »
Apeine il a fini de parler, qu'une balle tirée au hazard, de la ville, vient percer le cœur de l'infortuné Cheik. Il tombe, & le nom de sa chere Léla sort de sa bouche, en même tems que son ame s'exhale dans les airs.

Bariga encore frappé de la grandeur d'ame d'un homme qu'il regardoit comme un barbare, profite de la consternation que sa mort a répandue parmi les Maures, pour se retirer, & renverse tout ce qui s'oppose à son passage; rougissant ensuite de son ingratitude, il léve les mains au Ciel, en déplorant le sort de son généreux ennemi, & ordonne une suspension d'armes, afin de donner aux Maures, le tems d'emporter le corps de leur malheureux Chef.

Pendant que Montaleb trouvoit

la mort au milieu des palmes de la victoire, la sensible Léla revenue de son évanouissement, ne cessoit de redemander un époux, sans lequel ses jours se passoient dans les larmes & dans les tourmens de l'inquiétude. Continuellement occupée à répandre des bienfaits sur l'indigence, ou à faire des vœux au Ciel, elle espéroit détourner les malheurs qu'elle avoit pressentis.

Dès qu'elle apprend que l'armée revient, son impatience la fait voler à sa rencontre; mais quel affreux spectacle pour une amante passionnée, pour une tendre épouse! Huit esclaves d'un air morne & abbatu, portent le corps inanimé de son chef Montaleb, couché sur des lambeaux sanglans d'étendarts, débris funestes de ses conquêtes, & tristes témoignages d'une valeur qui n'est

plus. Ils avançent d'un pas lent, entourés de soldats qui tiennent leurs armes renversées & marchent dans un sombre silence.

A la vue de ce lugubre cortége, la tendre Léla ne peut retenir ses cris; elle remplit l'air de plaintes & de gémissemens. Malheureux Montaleb, s'écrie-t-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots; voilà donc le fruit de cette gloire dont ton cœur étoit.... tant épris....? Qu'est devenu ce généreux Afriquain qui étoit l'honneur & l'espoir de son pays?... Cet époux vertueux & fidèle.... qui faisoit l'ame & le bonheur de ma vie?... ce guerrier intrépide & magnanime, qui excitoit l'admiration & la terreur de nos ennemis?.. Hélas! il n'en reste plus que l'ombre..... Une fleur frappée des feux brûlans du Midi, passe avec

moins de rapidité ... O fort cruel !... destin impitoyable !... est-ce donc là le prix que tu réserves à la vertu ?... N'étoit-il pas assez d'autres victimes dignes de tes coups ! .... Les songes funestes qui m'annonçoient tes cruautés, n'étoient pas des impostures ; mon cœur me le disoit assez ; que l'incrédule ne pouvoit-il sentir les frémissemens involontaires qu'il éprouvoit ? Entendre les conseils prudens qu'il me dictoit pour lui ! Cher Montaleb, qu'il me soit permis de t'embrasser encore ! .... Que ne puis-je de même unir mon ame à la tienne !.... En même-tems elle se précipite sur le corps de son malheureux époux ; elle l'appelle en sanglotant ;.... elle arrose son visage de ses larmes ; puis appercevant le poignard qu'il portoit toujours à sa ceinture, elle l'arrache avec fureur, & à l'instant s'en don-

ne trois coups dans la poitrine. Ses gens fondant en larmes s'empreſſent vainement de la ſecourir. Déjà les ténébres de la mort l'environnent; la pâleur eſt ſur ſon front; ſes yeux immobiles reſtent fixés ſur le corps de ſon mari; tout annonce qu'elle touche à ſa fin. Cependant elle rappelle ſes forces pour dicter ſes dernieres volontés. Ceſſez, mes enfans.... dit-elle d'une voix éteinte, & preſque étouffée par les ſanglots de la mort; ceſſez de me donner des ſecours qui ne pourroient que prolonger ... mes ſouffrances... vos ſoins ſont inutiles;... je ſens déjà mon cœur ſaiſi d'un froid éternel.... euſſé-je pû vivre après la perte de ce que j'avois de plus cher?.... Ah! ſi jamais vous avez eu quelque attachement pour votre..... malheureux Cheik..... pour ſa femme encore.

plus malheureuse, ... c'est à présent que je vous en demande la dernière preuve.... je vous conjure de me renfermer dans le même tombeau ... que mon cher ... Mon...ta... leb .... Elle expire en prononcant ce nom.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce premier volume.

DISCOURS préliminaire. L'Heureux Voyageur, ou Avantures de Mendès Pinto. page. 1.

CHAP. I. *Motifs du départ de l'Auteur. Il eſt pris par un Corſaire François & laiſſé nud ſur la côte; combat contre un vaiſſeau Turc; trait horrible de Fanatiſme; beau trait de reconnoiſſance.* 2.

CHAP. II. *Combat du vaiſſeau de l'Auteur contre des galiotes Turques. Il eſt pris priſonnier, expoſé ſur la place publique. Adreſſe intéreſſée d'un Docteur Mahometan qui occaſionne un tumulte affreux; Pinto manque d'y perdre la vie; expédient qui le ſauve.* 18.

CHAP. II. *Pinto eſt de nouveau expoſé ſur la place publique, & acheté par un Juif grec qui le réduit au déſeſ-*

poir. Il passe à un autre Juif, part pour Goa, est pris prisonnier & remis en liberté. Il se rend à Malacca; commission dont il est chargé. 24.

CHAP. IV. *Rencontre extraordinaire de Pinto; histoire d'un triste naufrage & de la plus terrible extrémité. Pinto se joint à Faria, fameux avanturier de l'Inde. Voyage qu'il entreprend; ce qui s'ensuit.* 30.

CHAP. V. *Pinto passe soudain de la joie à la douleur la plus profonde. Comme il évite la mort. Etat déplorable où il est réduit. Rencontre d'une femme qui lui sauve la vie; charités qu'il éprouve de sa part.* 40.

CHAP. VI. *Nouvel engagement de Pinto avec Faria. Générosité de cet avanturier. Massacre & prise d'une jonque indienne. Affreuse boucherie. Tendresse singuliere d'un vieillard Arménien. Son histoire.* 49.

CHAP. VII *Sanglante victoire remportée par Pinto & ses compagnons. Rencontre qu'elle occasionne. Histoire curieuse d'un corsaire. Histoire d'un barbare Chinois; sa fin tragique.* 68.

CHAP. VIII. *Naufrage de l'Auteur. Etat*

déplorable où il eſt réduit avec ſes compagnons. Leur chef les conſole. Trait admirable de grandeur d'ame. Hazard qui leur procure des vivres & leur ſalut. 79.

CHAP. IX. *L'Auteur & ſon Capitaine, s'allient avec un corſaire chinois. Ils rencontrent Coja-Acem. Mélange biſarre de piété & de barbarie. Combat effroyable. Témérité de Faria.* 92.

CHAP. X. *Différentes expéditions de Faria & de Pinto. Leur naufrage. Faria eſt enſeveli dans les flots. Portrait de cet homme courageux. Pinto échappe au danger.* 115.

CHAP. XI. *Miſere où ſe trouve Pinto & ſes compagnons. Secours qu'ils obtiennent. Nouvelles diſgraces. Ils ſont condamnés au fouet. Querelle ridicule qui s'éleve entr'eux. Suites fâcheuſes qui en réſultent.* 124.

CHAP. XII. *Uſage que l'Auteur & ſes compagnons font de leur liberté. Rencontre effrayante de Pinto. Secours qu'elle lui procure; comment il eſt délivré de l'eſclavage.* 139.

CHAP. XIII. *Entrepriſe téméraire de*

Pinto & de ſes compagnons. Terribles effets de l'envie. Ils obtiennent leur liberté. Leur départ pour l'Inde. 151.

CHAP. XIV. *L'Auteur & ſes compagnons s'embarquent ; nouvelle obſtination. Nouvelle querelle. Ses ſuites fâcheuſes. Combat qui coûte la vie à cinq Portugais. Une tempête les jette dans une iſle. Pinto ſe rembarque & fait naufrage.* 160.

CHAP. XV. *Miſere de Pinto. Il eſt arrêté priſonnier & condamné à mort avec ſes compagnons. Comment ils obtiennent leur grace & leur liberté. Il retourne à Malacca.* 168.

CHAP. XVI. *Pinto recommence ſes courſes. Commiſſion dont il eſt chargé. Il rétablit un Roi détrôné. Triſte avanture de cinq Portugais. Evénement affreux dont l'Auteur eſt témoin.*

CHAP. XVII. *Pinto trahi par un Portugais, eſt chargé de fers. Il ſert un Ambaſſadeur en qualité d'eſclave. Nouveaux revers de fortune. Il eſt attaqué par un corſaire ; à quoi ils doivent la vie.* 191.

CHAP. XVIII. *Pinto se rembarque pour la Chine ; il est attaqué par des corsaires. Bonheur qui lui sauve la vie. Il fait naufrage. Barbare effet du désespoir. Pinto se sauve sur un radeau.* 207.

CHAP. XIX. *Affreux accidens qu'éprouve Pinto. Il aborde à terre ; trois de ses compagnons sont dévorés par des Crocodiles. Il est réduit à l'esclavage ; comment il obtient la liberté.* 214.

CHAP. XX. & dernier. *Pinto tente encore la fortune. Il sert dans les troupes du Roi de Siam ; retourne à Malacca, vient à Lisbonne. Fruit de ses sollicitations à la Cour de Portugal.* 220.

L'Héroïsme de l'amitié, nouvelle Espagnole. 229.

Montaleb & Léla, ou les époux dignes d'un meilleur sort ; histoire tirée des annales de l'Afrique. 258.

Fin de la Table du premier volume.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06579 3914